

Les Icebergs lunaires

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

10

époque

Les Icebergs lunaires

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

LES ICEBERGS LUNAIRES

LÀ COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

10

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2002, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07325-3



Kerchinian, de la Nouvelle Société
Marxiste des Kerguelen

CHAPITRE PREMIER

La calanque profonde s'ouvrait enfin devant les yeux méfiants de Liensun. Depuis deux jours, Songe et lui parcouraient le détroit de Foveaux, à la recherche de cette profonde entaille dans ce bloc montagneux qui, telle une forteresse rébarbative, protégeait la côte Sud de la Nouvelle-Zélande, en contradiction totale avec les très vieilles cartes dont le couple disposait. Les géographes des Kerguelen n'en avaient établi de nouvelles que pour l'ouest de l'océan Indien et l'Atlantique.

D'un geste de la main, Liensun demanda à sa compagne de réduire le tap-tap des deux monocylindres, dont le bruit régulier se répercutait contre les falaises d'en face. Il examina son canon lance-harpon toujours en place sur le pont, sa caisse d'armes déposée à ses pieds.

La prudence aurait voulu qu'il se fasse débarquer à l'entrée de cette gorge profonde pour partir en reconnaissance jusqu'à l'embouchure de la rivière, mais d'après les plus récentes nouvelles, la dernière jonque renflouée avait quitté cet abri depuis plusieurs semaines. Ne restaient que trois épaves, en partie désossées par les pirates.

Ils les avaient pillées, démontées pour réparer leur propre bateau et remplir leurs poches. Personne ne pouvait dire ce que les jonques réchappées de la défaite navale étaient devenues. Pour les uns, elles avaient pu regagner le Nord grâce au Serpent Gris qui se serait réouvert au bon moment, pour d'autres, une minorité, elles naviguaient dans le Pacifique à la recherche de mauvais coups, dans l'espoir de se venger.

Le *Jocker* glissait sur l'eau émeraude à raison d'un tap toutes les cinq secondes. Liensun était très satisfait de ses moteurs anachroniques, mais fiables. Songe et lui avaient traversé l'Atlantique, l'océan Indien, sans le moindre ennui, à petite vitesse régulière et avec une dépense d'huile modeste.

La surface de la calanque frisait légèrement, se fendait sous l'étrave du petit baleinier, et en se penchant Liensun pouvait découvrir le fond, trente mètres plus bas. La luminosité était à son zénith et la calanque serait bien éclairée durant une heure encore, avant de sombrer très vite dans la pénombre. Il remarqua que les parois rocheuses étaient souillées par de larges bandes de guano blanchâtre. Les oiseaux de mer nichaient tout en haut d'une corniche étroite d'où débordaient les touffes des nids.

Il se retourna vers Songe qui, tout en tenant la roue de la barre, collait son visage contre la vitre du petit poste de pilotage. Dans son regard il crut lire toute la cupidité du monde et détourna la tête, gêné. Lui ne pensait pas vraiment à un quelconque butin. Il vivait une aventure merveilleuse qui aurait pu se dérouler dans les millénaires anciens. Il frissonnait de plaisir en découvrant, tout au fond, ces jonques éventrées, ces bordés éclatés, écartés comme les côtes d'un squelette monstrueux.

Songe était, elle aussi, fascinée, au point de ne pas voir ses impératifs envoyés de la main, lui faisait signe de ralentir encore, de couper les moteurs pour se laisser aller sur erre jusqu'à ces épaves.

Dans ses jumelles, il apercevait la rivière si souvent mentionnée dans les rapports radio, en réalité un petit torrent presque à sec dans un lit en escalier. Le *Jocker* ralentissait, ne froissait que légèrement cette eau bleu-vert si limpide. En dessous, de gros poissons nageaient lentement. Il aperçut deux requins de taille moyenne. Puis ce fut le premier squelette entièrement dépouillé de sa chair par la faune sous-marine. D'autres apparurent. Certains avaient été protégés par des plastrons en cuir épais, des sortes de cottes de mailles. Il crut apercevoir des colliers, des bracelets, peut-être en or, et souhaita que Songe ne les vît pas.

Il prépara l'ancre, dévida de la chaîne, la mouilla lentement, espérant qu'elle ne crocherait pas dans ces ossements. La première carcasse de jonque approchait, à moitié renversée sur tribord, ayant été retenue à flot par un haut-fond rocheux. Le petit baleinier cassa net son erre, fit un demi-tour paresseux pour présenter son étrave face à l'entrée de la calanque, en bout des trente mètres de chaîne qu'il avait laissé filer. Il en rajouta cinq pour que son bateau vienne lentement se mettre à couple avec l'épave.

Songe sortait du poste de navigation, suivait la rambarde, examinait la falaise d'en face avec inquiétude.

— Est-ce bien prudent ? Nacha s'y est fait piéger, pourquoi pas nous ? On ne sait pas ce que sont devenus les pirates, peut-être naviguent-ils toujours dans le coin.

Tenant une amarre, Liensun sauta sur la coque à clins de la jonque, frappa son cordage et grimpa jusqu'à la lisse du pont. Celui-ci descendait vers l'eau, selon un angle de quarante-cinq degrés environ, mais des drisses, des écoutes permettaient de s'accrocher. Une écoutille d'avant était ouverte et il l'atteignit. Curieusement, l'intérieur était à sec jusqu'au fond. Ce bâtiment, somme toute traditionnel, ne pouvait posséder de cloisons étanches, mais l'eau ayant fait gonfler le bois des portes n'avait pu atteindre cet entrepont.

Il hésita. Dans une demi-heure la lumière se bistrerait dans le fond de cet

abîme rocheux, avant de virer au plus sombre. Il se laissa choir sur le plancher oblique, redoutant que celui-ci, pourri, ne cède sous son poids. Il résista, mais à cause de sa pente Liensun glissa vers le fond. Il y trouva un sac de jute, le tâta, devina qu'il était rempli de riz. D'un coup d'épaule il ouvrit la porte en dépit de son porte-à-faux. Au-delà s'étendait une grande cabine basse de plafond, moins d'un mètre quatre-vingts, barrée de hamacs encore accrochés pour la nuit. Il en compta plus de vingt, abandonna. Le long de la contre-cloison de la coque, des portes d'équipets battaient comme des éventails nonchalants.

Leur contenu l'intrigua. Il s'étonnait que les pillleurs n'y aient pas touché. Il y avait là un fouillis de vêtements inattendus, des tissus que ces hommes rudes ne pouvaient apprécier à moins que ce ne soient tous des travestis.

— Des robes, des jupes, des sous-vêtements féminins, des chemisiers.

Toute une panoplie désuète, de celles qu'on découvrait dans les très vieux magazines de mode ou les catalogues des grands magasins anciens.

— La jonque des femmes, dit-il à haute voix, et le ton de ses mots le surprit désagréablement, comme s'il avait crié dans un sépulcre.

— Liensun ?

Songe appelait depuis leur baleinier, inquiète de l'avoir vu disparaître dans l'entrepont de la jonque. Il caressait les robes suspendues, y appuyait sa joue. Ces femmes guerrières, que l'on disait cruelles, indifférentes aux souffrances de leurs victimes, abandonnaient donc quelquefois leur justaucorps de cuir, leur plastron pare-balles, pour revêtir ces robes légères, enfiler ces jupes, soutenir leur poitrine de ces lingerie arachnéennes, audacieuses. Il n'osait toucher les autres sous-vêtements, les souliers à talons. Dans un petit coffre en santal, il découvrit même des bas d'une grande finesse, de la soie certainement.

— Liensun ?

Sous les bas brillaient des bijoux en or, des perles serties dans le même métal, en grands colliers. Il referma la boîte, la cacha au fond de cet équipet.

— Tout va bien, je vais remonter.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Non, rien du tout.

Il préféra revenir vers l'avant, se hissa sur le pont, laissa dépasser sa tête pour plonger son regard vers sa compagne, debout à l'avant du *Jocker*.

— J'ai aperçu un sanglier ou un cochon sauvage là-bas, dans le marécage de l'embouchure. Si on pouvait le tuer, nous aurions de la viande fraîche et je pourrais saler les jambons, dit-elle.

Voilà, elle avait vu un sanglier et rien d'autre. Il se laissa glisser à son bord. L'ocre de l'après-midi précédant le goudron du soir coulait des parois, faisant disparaître les traînées répugnantes du guano. Il pensa que ces oiseaux avaient dû décortiquer soigneusement tous les cadavres qui gisaient maintenant dans les fonds où les escargots de mer, tous les petits prédateurs marins, avaient terminé le travail.

— Il y a des bijoux sous l'eau, lui annonça Songe, haletante.

— Un sanglier, des bijoux, dit-il plus déçu que goguenard.

Elle essaya de comprendre s'il se moquait.

— J'ai vu des bracelets en or.

— Tu n'auras qu'à plonger, dit-il, sans trace de mépris.

Elle frissonna. Il dit qu'il allait se rendre à terre pour faire de l'eau. Les réserves étaient bien basses et sans une série d'orages dans l'océan Indien, jamais ils n'auraient pu tenir jusque-là. Le dernier verre bu avait un goût de corrompu.

Elle le regarda s'éloigner à bord du canot pneumatique, impressionnée de rester seule. Elle ne se reconnaissait pas. Jamais elle n'avait éprouvé un tel effroi dans des lieux autrement plus sinistres.

Liensun pataugea effectivement dans de la boue, avant de trouver une petite cascade laissant jaillir un doigt d'eau douce. Il commença par boire. Les derniers temps, ils mélangeaient dix pour cent d'eau de mer à leur eau de pluie. Ne se lavaient plus.

Pendant que son jerrycan se remplissait, il essaya de retrouver les traces du sanglier aperçu par Songe, les trouva à côté d'une toute petite mare encore troublée, transformée en pataugeoire. Il se demanda si elles n'appartenaient pas plutôt à un cochon retourné à l'état sauvage. Il reviendrait le lendemain matin et essaierait de les suivre. Il avait espéré d'autres signes de vie.

Il cala un second jerrycan sous le filet d'eau, emporta le premier jusqu'au canot. Il devrait en remplir au moins trente pour refaire le plein du réservoir, mais pour l'instant se contenterait de ces deux, remettant la corvée au lendemain. Il remonterait aussi ce torrent pour essayer de découvrir sa source. Celle-ci faisait l'objet d'un litige, avait-il cru comprendre, entre deux groupes de la population. Il ne s'était jamais beaucoup intéressé à cette histoire et le

regrettait. Tout ce qu'il avait retenu, c'était que le meilleur mécanicien du dirigeavion avait quitté l'appareil pour s'occuper d'une peuplade de gens démunis.

Cette nuit, qui menaçait de s'entasser dans le fond de cette gorge, le troublait. Trop lourde, trop épaisse, difficile à supporter pendant les seize heures à venir, temps de sa durée à cette époque de l'année.

C'est en transportant son autre jerrycan qu'il aperçut la trace d'un pied humain dans la boue. Sur le bord de l'embouchure, et déjà séchée. Un pied nu, bien sûr, mais de petite taille. Il s'accroupit pour l'examiner, pensant furtivement à ces traces de garous découvertes aux Falkland. Mais là c'était un pied menu, élégant. Celui d'un être innocent ? Jusqu'à quel point ?

Dès qu'il eut hissé le premier container sur le pont, Songe l'inclina pour en remplir le plus grand bol qu'elle ait pu trouver et but en renversant la tête, laissant couler l'eau de chaque côté de ses lèvres avides.

CHAPITRE 2

Nuit après nuit, les énormes containers arrivaient jusqu'au domicile de Charlster, en provenance directe de l'usine. Alcibion venait l'aider à réceptionner ces colis, à les défaire et à monter les différents appareils que le vieux savant avait commandés. Il n'y connaissait rien, mais il était plein de bonne volonté. De plus, il servait d'intermédiaire entre le Grand Maître Opérasque et l'astrophysicien, le premier ayant recommandé une discrète prudence sur leurs nouvelles relations, lui exposant ses craintes.

— Voyageur Charlster, vous, vous êtes en résidence imposée, avec la seule obligation de ne pas quitter la station. Vous n'êtes même pas surveillé rigoureusement. Alcibion, mon adjoint, s'en est assuré. Non seulement il a, durant des heures, stationné sur votre quai sans apercevoir un seul policier, mais il s'est discrètement renseigné auprès de ses amis. Chaque semaine, un chef policier vient vérifier si vous êtes toujours là et c'est tout. Moi, je suis en résidence forcée dans un train gardé militairement. Je ne peux en sortir. Je bénéficie d'avantages certains qui différencient cet endroit d'un train-prison, mais je suis interné tout de même. Aussi, mieux vaut qu'Alcibion fasse la navette entre nous. Si l'on vous voit trop régulièrement, ce sera signalé, et pour réussir nous devons montrer la plus grande prudence.

Lorsque la nuit s'achevait, Alcibion s'en allait pour dormir chez lui, pensant que Charlster en faisait autant. Mais le vieux savant se contentait de deux, trois heures de repos, et passait le reste de la nuit devant ses différents écrans de contrôle. Il savait qu'Ann Suba avait rapidement redressé la situation, là-bas à 87°7 Station, et que DAI-02, qui projetait une ombre moyenne entre le 160^e et le 180^e méridien, était redevenu stable, sous la surveillance constante de sa vieille ennemie scientifique. Il pensa qu'elle avait mobilisé toute une équipe pour ce travail, alors que lui ne voulait jamais partager le sien. Ces chercheurs de l'observatoire accomplissaient leur tâche avec scrupule, mais manquaient totalement d'imagination et de talent. Il les connaissait mieux que personne et seuls Louria Finister et Claudion Hyponias échappaient à son couperet. Eux avaient été des assistants géniaux qui maintenant, là-bas, dans ce train ultramoderne d'astronomie de NPST, devaient faire des miracles. La preuve, la directrice Ann Suba avait pu leur abandonner ses responsabilités pour prendre en charge NPST.

Charlster ne se faisait aucune illusion sur le sort futur de cet observatoire qu'il avait dirigé avec passion. Le train-observatoire était mieux à même de lui succéder. D'abord proche du pôle, il bénéficiait de nuits limpides

beaucoup plus nombreuses. Au besoin, il pouvait rouler pour les traquer. Il était supérieurement équipé et enfin dans l'esprit des Aiguilleurs, et même dans celui pourtant libéral d'un Fortalès, c'était un train et non un bâtiment. L'idéologie de la Caste voyait là un argument qui éclipsait tous les autres. On sortait l'astronomie de plusieurs siècles d'interdiction, mais on utilisait un observatoire mobile, roulant sur des rails, ainsi que tout le reste. D'ailleurs, Opérasque lui-même, depuis sa prison dorée, mais prison tout de même, débordait d'enthousiasme pour cette formule, oubliant que pendant des années il avait purement et simplement empêché ce train de devenir opérationnel.

— Je sais, mon cher Charlster, que lorsque vous aurez transformé le jardin d'hiver de votre demi-wagon en observatoire fort bien équipé, la situation de Salt Lake Station ne vous ouvrira que très peu les fenêtres du ciel nocturne et des merveilles sidérales.

Plus que jamais le Grand Maître faisait dans l'emphase, drapant ses paroles dans une grandiloquence qui cachait sa pauvreté de pensée. Opérasque était désormais boursoufflé d'esprit de revanche, au point de n'avoir que cet objectif en tête. Et il raffait autour de lui tout ce qui pouvait le conduire jusqu'au bout de cette obsession. Charlster était disponible avec son Permafrost ? Il impliquait Charlster dans sa minutieuse machination, se moquait de tout, du Chenal Noir pour lequel il aurait accepté de mourir avant son arrestation, du Serpent Gris. Charlster, lui-même, abandonnait son ridicule Silver Anaconda, depuis qu'on savait que les habitants du Sud avaient ainsi baptisé le passage dans la Ceinture de Feu. Opérasque n'en avait cure et ne voulait qu'une chose, reprendre le pouvoir et se faire élire, par la réunion plénière du Conseil de Surveillance, Maître Suprême de la Caste des Aiguilleurs. Par n'importe quel moyen, même au risque de voir ce savant sénile disperser autour de la Terre une telle couche de poussière que le froid polaire et la nuit éternelle répandraient sur toute la planète un règne de mort.

Charlster savait très bien qu'Opérasque le traitait, dans son for intérieur, de savant sénile, ou de savant fou. Ses explications scientifiques le fatiguaient et il avait choisi de ne plus le recevoir, sous prétexte qu'il fallait se montrer prudent. Alcibion, pour rentrer en grâce, aurait accompli n'importe quelle bassesse, voire un crime. Il obéissait à Opérasque en esclave, même s'il faisait mine d'admirer et de satisfaire Charlster. Ce dernier n'était pas dupe, mais comme les appareils demandés étaient livrés rapidement, il se fichait totalement des pensées secrètes de ces deux-là. Lui aussi était animé d'esprit de revanche, mais avec plus de retenue. La seule personne qu'il désirait effacer, ridiculiser, c'était Ann Suba. Que Fortalès ou Opérasque soit à la tête de la Caste, donc de la Compagnie Panaméricaine, lui importait peu.

— Le Grand Maître pense que votre wagon serait mieux plus au nord pour faciliter vos recherches, disait Alcibion.

Charlster approuvait, mais n'aurait jamais avoué que patiemment, laborieusement, il court-circuitait les observations de NPST. Bientôt, il utiliserait leurs radiotélescopes, leurs lasers, leurs émetteurs de toutes fréquences, à distance. Tout cela avec la plus grande circonspection, peu à peu, s'il ne voulait pas être découvert. Il aurait été plus facile d'infiltrer les réseaux électroniques de 87°7 Station, mais il n'aurait obtenu des renseignements que sur DAI-01 et DAI-02, très peu sur Altaï, ce fragment de Lune en orbite, et sur Shade dont il n'était pas certain qu'il s'agisse d'un autre Bulb surnommé Flatty.

En pénétrant dans le système de NPST, il avait accès à ces merveilleuses nuits limpides du pôle Nord, et ses recherches sur les fabuleux icebergs de l'espace pouvaient reprendre. En moins d'une semaine, il avait situé l'une de ces masses de glace prodigieuse rivée à la face sombre du débris lunaire. Pas de preuves visuelles, mais son radiotélescope de petite envergure lui apportait des certitudes. Altaï était certainement fissuré en différents endroits, et par ces entailles la chaleur solaire attaquait cet éventuel bloc de glace. Sinon pourquoi y aurait-il eu de la vapeur d'eau en suspension dans ces failles ? En très infime volume, mais tout de même détectable. Depuis, dès qu'il repérait de grosses concentrations de poussières et de cendres lunaires, en dehors des deux formations de DAI-01 et de DAI-02, il pensait qu'un iceberg était au centre de ces agrégats.

Il rêvait de répandre une couche de vapeur d'eau autour de la Terre, une couche qui gèlerait d'un côté, s'évaporerait de l'autre selon un cycle infernal générateur de phénomènes difficiles à contrôler, mais cette mécanique pouvait entraîner les poussières et cendres lunaires dans un perpétuel torrent spatial qui éclipserait le Soleil. Que lui importait de renouveler l'erreur de DAI-01, créateur du Chenal Noir ? Au début, on avait jugé catastrophique ce cordon de froid polaire et de nuit épaisse. C'était sans compter avec le génie humain qui l'avait transformé en support idéal d'un réseau ferré.

Dans ces délires les plus fous, cette certitude, qui le prenait dans sa fièvre de travail, l'exaltait. Il en venait à affirmer qu'on pouvait très bien vivre dans une nuit perpétuelle et un froid excessif. Les colons du premier Bulb avaient cru la boule de glace, qu'était devenue la Terre, vide de toute vie. Ils s'étaient trompés. Les hommes avaient survécu, s'étaient organisés et le feraient une nouvelle fois si lui réussissait son œuvre. Fidèle chaque soir, Alcibion, promu technicien d'entretien du matériel sophistiqué, ne se doutait pas des monstruosité virtuelles qu'enfantait ce vieillard en pantoufles.

CHAPITRE 3

Depuis qu'ils avaient quitté les chantiers des îles Mac Donald, Kurty comprenait de moins en moins pourquoi la famille Carminal qui lui avait vendu ce baleinier l'avait baptisé *Mistake*. Complètement rénové, ce petit baleinier se révélait un bateau extraordinaire. Ils essayaient de gagner les zones de pêche au cachalot, à proximité de la Ceinture de Feu.

Lors de la première traversée vers les MacDonald, Kurty avait essayé de réfléchir à une autre appellation pour ce bateau, et une fois arrivé dans les chantiers cette idée l'avait poursuivi, car tout le monde se moquait de ce nom. Mais c'était compter sans Fleur qui lui avait demandé de ne pas le changer.

— C'est un défi qu'on nous fait. Nous le relevons et tu verras que ce baleinier n'est pas une erreur. D'ailleurs, la famille Carminal a regretté de l'avoir baptisé de la sorte. Ce bateau les a enrichis suffisamment pour pouvoir vivre et surtout racheter une unité plus importante. Ils lui avaient donné ce nom car ils l'avaient construit eux-mêmes de bric et de broc, s'attendant à un résultat catastrophique, mais ils assumaient l'erreur.

Même les harponneurs, qui pendant des années au service des Carminal avaient souhaité qu'on change le nom, reconnaissaient que c'était un excellent bâtiment capable d'affronter n'importe quelle mer. La chasse aux cachalots n'était pas le véritable but de Kurty, mais seule Fleur le savait. Son ami souhaitait trouver le Serpent Gris et passer en hémisphère Nord. Il avait quelque chose à prouver, quelque chose d'assez difficile à définir. Une première fois il avait atteint le Nord grâce au Chenal Noir, à l'époque où la banquise de ce passage pouvait être brisée par son étrave, mais lorsqu'ils avaient voulu reprendre cette banquise au retour elle était devenue trop épaisse. Après une série d'aventures, une mutinerie, ils avaient été rapatriés à bord d'un train spécial, et Kurty ne pouvait oublier le souvenir de sa magnifique *Salamandre* juchée sur un wagon. Il voulait retourner au Nord et y naviguer en homme libre de regagner le Sud quand il le déciderait et à bord de son bateau. Mais dans le fond de son être, verrouillé depuis son enfance, survivait un autre dessein.

Cette ambitieuse aventure devait être réalisée à bord de la *Salamandre*, mais Lien Rag décida que ses deux grands baleiniers seraient affectés au transport du fuphoc de la Zone Tabou. Une rotation aussi exténuante qu'ennuyeuse, que Kurty ne put supporter. Il était un chasseur de cachalots et ne pouvait passer sa vie de la sorte. Il avait donc démissionné et son second,

Grathe, commandait désormais son bateau. Dans un moment de désespoir il avait racheté ce petit baleinier, et reconnaissait que c'était une bonne affaire. Il n'avait gardé que les quatre vieux harponneurs. Lui et Fleur complétaient l'équipage. Et comme toujours à bord des petites unités, le patron ne rechignait jamais devant les tâches les plus répugnantes, celles que d'ordinaire on confiait aux marins les moins expérimentés.

Ils tuèrent leur premier cachalot, un quatre-vingts tonnes, à hauteur des Cinquantièmes, par une mer déchaînée. L'animal treuillé à couple du bateau, Fleur sauta la première sur le dos cloqué de parasites et aida les harponneurs à le tronçonner. Kurty laissa un de ses hommes à la barre, grimpa à la hune pour tirer sur les prédateurs qui grouillaient tout autour du gros cadavre. Il abattit une demi-douzaine de requins que les autres se disputèrent, délaissant le cachalot.

Kurty avait embarqué une fonderie, mais dans cette mer forte elle ne pouvait être mise à feu. Ils entassèrent les tronçons de lard tant bien que mal, et à la fin de cette opération, Fleur, gluante de sang, de chair et d'excréments, se présenta comme les autres au jet puissant de la pompe à eau salée. Kurty en la voyant ainsi, presque bousculée par la puissance du jet, se dirigea vers elle, glissant sur le pont pour l'étreindre avec force.

CHAPITRE 4

Lorsque Movane parvint enfin dans la capitale de la Compagnie du Consortium des Bonzes, elle oublia totalement les fatigues de ce voyage interminable. Une fois avertie de son départ, elle ne comprenait pas qu'on l'envoie aussi loin, dans une région certes plus clémente que le pôle, mais tout de même dans l'ancienne Sibérie et en bordure de la mer des Laptev, en réalité l'océan glacial Arctique. Il y avait des semaines qu'elle voyageait pour contrarier d'éventuelles filatures électroniques ou humaines. Elle était attendue, en gare de Talmyr, par une certaine Deborrah qui l'avait embauchée dans son magasin d'articles de mode. Elle ignorait tout de ce métier, mais ne se faisait pas trop de souci. On attendait d'elle bien autre chose, et cet objectif lui apparaissait comme si irréalisable qu'elle préférerait penser qu'elle échouerait et retournerait au Gouffre aux Garous.

Avec cet étudiant en neurologie, Ed Kan, elle avait fait de grands progrès dans l'exercice de son don de télépathe, et si au début ce garçon la prenait pour une fumiste, il avait très vite montré sa stupéfaction puis son enthousiasme. Il avait commencé par des essais simples, simplistes, et Movane en même temps que lui avait découvert l'ampleur de son pouvoir extrasensoriel. Mais elle répugnait à lire dans les esprits de ses voisins. Elle n'avait jamais exploré celui de son gentil professeur. D'ailleurs, elle l'intimidait dès qu'il n'était plus question de travail.

Cette femme, Deborrah, qui l'attendait à la sortie du quai, correspondait à la description qu'on lui en avait faite. Petite, ronde, presque trop, le visage plat, le regard vif. Elle repéra Movane tout de suite et cette dernière essaya de saisir un flash de son opinion sur elle. C'était assez confus, comme la plupart du temps. Il était rare qu'émerge une pensée construite en phrases intelligibles. Les mots se suivaient sans verbe, sans complément le plus souvent. C'était comme trier des objets rares dans une foule de choses inutiles. Elle apprit que cette femme était plus inquiète que ravie de sa venue, et qu'elle se répétait des encouragements obscurs où les mots cause et intégration surnageaient.

— Mon loco est à côté.

Ici on disait loco-car et non draisine. Movane la suivit sans cesser de regarder avec curiosité autour d'elle, et une fois que le véhicule se fraya un passage dans la cohue des engins de toutes sortes, elle continua d'examiner attentivement les habitants de cette station.

— Mais que regardez-vous ? s'énerva cette femme. Vous ne devez pas montrer une telle curiosité. Ici, il y a des Lapons, des Inuits, des Latevs, des Tchoukches. Il ne faut choquer personne en les regardant trop fixement.

— Excusez-moi, dit Movane, mais je ne vois guère de Chinois.

— Des Chinois ? Quelle drôle d'idée !

— Nous sommes bien dans la Compagnie du Consortium des Bonzes, et ces derniers sont souvent chinois, non ?

— Asiatiques. Le Consortium se résume à quelques personnes avec le président Tharbin, mais vous les verrez rarement. Il existe un restaurant chinois, plus une curiosité qu'un endroit où les gens se rendent régulièrement.

— Vous devez me prendre pour une sotte, dit Movane navrée.

Et elle obtenait par télépathie confirmation de ce jugement, alors que sa compagne s'en défendait. Ce n'était pas vraiment amusant de constater la duplicité des gens.

Tout en roulant, sa protectrice lui apprit qu'elle vendait des vêtements pour femmes et hommes, et que Tharbin se servait chez elle pour ses combinaisons isothermes.

Il ne vient jamais dans le magasin et je me déplace pour prendre ses mesures. Vous m'accompagnerez. Je ne sais pourquoi je dois vous entraîner auprès de lui, et je ne veux pas le savoir. Vous vous débrouillerez pour devenir sinon son amie, mais une relation. Moi, je ne tiens pas à être mêlée à cette histoire.

Vous n'êtes pas des nôtres ? dit sèchement Movane.

L'autre, vexée, dit qu'elle appartenait à leur communauté, mais qu'elle avait réussi à s'intégrer à la société terrienne.

CHAPITRE 5

Devant l'Assemblée des élus des Kerguelen, Lien Rag dut justifier les dépenses engagées pour s'opposer à l'invasion des pirates. À l'appui de son dossier circulaient des clichés sur les différentes péripéties de cette opération militaire. On voyait les jonques endommagées dans la calanque de Nouvelle-Zélande, l'explosion de la jonque amirale de Nacha, ainsi que celles en train de couler. Les derniers clichés essayaient de démontrer que les pirates avaient repris la route du Nord à travers le Serpent Gris, mais ils n'étaient pas aussi probants que les autres. D'ailleurs, la question d'un député arriva tout de suite, exigeant de Lien Rag qu'il fournisse d'autres explications sur le Serpent Gris.

— Nous ne pouvons assurer que le passage est réellement ouvert sur toute la traversée de la Ceinture de Feu entre les deux tropiques. Les jonques rescapées de cette défaite navale se sont retrouvées à proximité de l'ancienne Nouvelle-Calédonie où les températures enregistrées avaient, en quelques semaines, augmenté de vingt pour cent. Les capitaines de ces bâtiments appréhendaient donc de s'engager dans ce passage qui pouvait être tronçonné en parties navigables et d'autres qui ne l'étaient pas.

— Donc, triompha ce représentant, la flotte pirate est toujours une menace. Pouvez-vous nous donner le chiffre exact des jonques rescapées ?

— Moins de vingt, mais nous les avons toutes désarmées et l'honorable député peut aller, s'il le désire, faire le compte des canons, des mitrailleuses et des armes personnelles exposées non loin d'ici. Il ne lui en coûtera que dix kers pour pénétrer dans ce musée.

— Qui surveille cette flotte encore intacte ?

C'était la question la plus embarrassante pour Lien Rag.

— Lienty Ragus prépare une inspection lointaine pour vérifier que les jonques ne se sont pas attardées dans l'hémisphère Sud. Le baleinier *Madam* se trouve sur sa future route pour l'approvisionner en huile. Ce petit baleinier est allé faire le plein dans la Zone Tabou et stationne quelque part à hauteur du 130^e ouest et du 40^e.

— Il n'y a donc aucun navire dans la région plus au nord ?

Lien Rag dut reconnaître qu'effectivement il n'y avait plus un seul bateau

capable de faire face à un retour des jonques. Il précisa que les deux gros baleiniers, la *Salamandre* et le *Dragon*, avaient repris leur navigation routinière entre la Zone Tabou et les Kerguelen.

— Il fallait que l’approvisionnement en fuphoc ne soit pas interrompu. De nombreuses entreprises nouvelles comptent sur cette huile pour augmenter leur activité, et nous ne pouvions détacher l’un ou l’autre de ces baleiniers pour une surveillance certainement inutile.

— On dit que vous n’avez pas réussi à vous mettre d’accord avec les Simone pour que leur navire effectue des incursions dans cette région.

— Les Simone y ont séjourné des mois dans l’attente de cette flotte hostile, et ont voté pour rejoindre des zones plus tempérées. N’oubliez pas que les Simone assurent aussi la surveillance des réserves de fuphoc de la Zone Tabou et veillent à la juste répartition des quantités d’huile.

— Alone-Vatican n’avait-elle pas proposé un dirigeable pour cette surveillance des pirates ?

— Vous savez très bien qu’en échange le pape exigeait que nous acceptions l’installation d’un diocèse sur notre territoire. J’ai cru bon de ne pas céder à cette condition. Je vous rappelle que Pie XIII ne se montre guère reconnaissant, comme il l’avait promis à la conférence de la mer de Weddell. Souvenez-vous que nous avons forcé le pirate Mingjen à libérer les otages enlevés lors de l’attaque d’Alone-Vatican. Tous des cardinaux et des hauts personnages de l’Église néo. Pie XIII nous promet une reconnaissance éternelle, mais persiste à vouloir nous imposer un évêque.

Le même député, représentant le petit parti des démocrates néos, dit que l’évêque désigné, Monseigneur Harold, était un homme de grandes qualités qui n’essayerait pas d’intervenir dans les affaires publiques. Mais l’Assemblée commença de manifester son impatience. Il n’y avait pour l’instant pas de majorité en faveur de la création d’un diocèse. Par contre, le chiffre élevé des dépenses n’avait pas été justifié par Lien Rag. La perte du petit baleinier ravitailleur, le *Cocky*, fut évoquée. Il avait fallu indemniser les héritiers du capitaine et les familles des marins morts.

— Nous avons saisi à bord des jonques un matériel hautement sophistiqué que nous vendrons aux nouvelles entreprises. Cet argent compensera celui dépensé pour ces indemnisations, mais tout en regrettant ce drame horrible je vous fais remarquer que c’est la seule perte que nous ayons eue à assumer. J’estime que notre contre-attaque a été menée avec efficacité et sans grands dommages.

Un autre député, Kerchinian de la NSM, la Nouvelle Société Marxiste, se

leva. C'était un homme taillé en colosse, ancien harponneur et meneur de foule. Il était bon orateur et son parti progressait avec l'installation d'entreprises embauchant de nombreux ouvriers. Il intervenait souvent pour menacer les industriels de grèves, si les conditions de travail n'étaient pas honorables.

— Président Rag, on dit que vous désirez remettre votre mandat. Qu'en est-il ?

— J'ai préféré attendre le retour de la paix et avoir la certitude que l'océan Indien ne sera plus le lieu d'événements graves, dangereux pour tous.

— C'est-à-dire que si vous démissionnez, vous retirez le dirigeavion aux Kerguelen ? Pour l'instant vous le prêtez pour compléter notre défense militaire, et si vous partez l'appareil vous suit ? Mais l'équipage, les supplétifs de Joffran, le fuphoc, les réparations ont toujours été à la charge du trésor public. Vous, vous avez seulement apporté cet appareil et le contribuable a payé tout le reste.

Il sortit plusieurs feuilles de son sous-main.

— J'ai ici, Président, le détail des dépenses. Depuis que le dirigeavion est opérationnel, il nous a coûté exactement cinquante et un millions de kers.

Ce chiffre élevé fut souligné par des exclamations, des cris d'indignation. La démocratie néo criait à la gabegie, alors que la Solidarité démocratique des Kerguelen, le parti qui soutenait Lien Rag, protestait contre l'exagération de ce chiffre. Son secrétaire, Carminal, de la même famille des chasseurs de baleines, intervint pour rappeler que sans cet appareil, sans Lien Rag, sans son cousin, sans son équipage, les pirates asiatiques auraient attaqué l'archipel, pris possession de la Zone Tabou et régneraient en maîtres dans tout l'hémisphère Sud. Il sortit lui aussi le même bordereau des dépenses et estima que sur ces cinquante et un millions de kers, le président Rag n'avait dépensé dans son utilisation personnelle de l'appareil que deux millions de kers environ.

— Comme le président a refusé un salaire pour sa fonction, je pense que nous lui sommes encore redevables, et que ceux qui critiquent n'ont rien fait pour la défense des îles.

Il faisait allusion à Kerchinian qui à l'époque tenait meeting sur meeting, pour mettre en garde les nouveaux embauchés des récentes entreprises contre l'exploitation qui les menaçait.

Lien Rag aurait préféré qu'il n'attaque pas ainsi brutalement leur adversaire, mais c'était trop tard. Ces paroles enflammèrent l'Assemblée et ce

fut le clash entre les différentes formations. Les démocrates néos s'allièrent pour la première fois avec la Nouvelle Société Marxiste. Beaucoup s'empoignèrent et Quinçon s'égosillait en vain pour ramener le calme. Les huissiers étaient trop peu nombreux pour intervenir et jusqu'à ce jour il n'y avait aucun service d'ordre.

Lien Rag était descendu de la petite tribune, juste en dessous de celle du président de l'Assemblée. Il avait toujours estimé que cette disposition était anormale puisqu'il était élu directement par le peuple, alors que Quinçon ne l'était qu'indirectement par les députés, mais il s'en était accommodé.

Dans son bureau, il fut rejoint par son cousin qui secouait la tête avec un sourire navré.

— Et tu voudrais que je prenne ta place ? Jamais de la vie !

— C'est donc Kerchinian qui sera élu.

— Plutôt Quinçon, et ce sera pire encore. Que vas-tu faire pour le dirigeavion ?

— Je le reprends. Je le désarme pour le moment, faute de pouvoir payer l'équipage. Je rembourse l'argent que je dois et qui représente l'utilisation de l'appareil à des fins personnelles. Carminal a sous-estimé mes dépenses.

— Il a fait une belle connerie en agressant Kerchinian. D'autant plus que ce dernier voulait s'engager à bord d'un baleinier, puisqu'il fut harponneur, et que ni Grathe ni Danglov n'en ont voulu, de crainte qu'il ne provoque une mutinerie. On ne peut l'accuser de s'être défilé. Légalement tu ne pourras reprendre le dirigeavion, à cause de l'absence d'Ann Suba et de Liensun, copropriétaires au même titre que toi.

— Je peux filer, là, maintenant, et ne jamais revenir avec l'appareil. Que feront-ils ? Il y aura des mouvements divers, d'autant plus que je suis légalement propriétaire de la *Salamandre*. Farnelle et Danglov le sont du *Dragon*. Nous avons construit ces deux baleiniers alors que le gouvernement était balbutiant. Nous avons rapporté de Titan et de Lacustra City des matériaux considérables. Lorsque nous avons d'abord voulu nous installer dans le Sud australien, juste avant que les nuées ardentes ne nous obligent à fuir, nous avons réuni une montagne de matériaux, de matériel, d'appareils. Cela nous appartenait et nous appartient toujours. Les pièces de rechange des moteurs, les moteurs eux-mêmes encore entreposés dans ce pays sont notre propriété. Si je m'enfuis, jamais Farnelle ne reviendra à Cooktown.

— Tu ne peux en dire autant du commandant Grathe. Ce n'est pas Kurty. Lui reviendra ici pour retrouver son petit ami, l'instituteur. Crois-tu que

l'ensemble des gens de l'hémisphère Sud apprécieraient ta conduite ? Pense aux Simone, par exemple. Tu es un personnage de référence, y compris dans l'hémisphère Nord, m'a raconté ta fille Fleur.

— Tu sais très bien que je n'en ferai rien, mais je vais négocier. Légalement la *Salamandre* m'appartient et Grathe n'est qu'un capitaine de bord. Il peut choisir les Kerguelen, mais le bateau restera ma propriété. Même un Kerchinian hésitera à demander sa nationalisation. L'équipage redouterait la suppression des primes et les avantages attachés à leur profession. Farnelle, sur un seul mot de moi, ne ralliera plus ce port. Je suis en position de force pour négocier la libre disposition du dirigeavion.

Tu sais très bien qu'il n'y a pour l'instant que deux personnes capables de le piloter, toi et moi. Farnelle ensuite, si elle acceptait, Jael également mais elle n'y songe même plus, et enfin Liensun et Ann Suba.

— Dois-je effectuer cette mission jusqu'à l'entrée du Serpent Gris ?

— J'en attends justement le résultat pour présenter ou non ma démission.

— J'ai rencontré un certain Chalazy qui voudrait entreprendre la construction en série de petits glisseurs. Il a besoin du fourgon que ton fils Liensun a ramené depuis le Chenal Noir. Il pense que si ses calculs sont exacts, ce bonhomme s'intéresse fort à la mécanique, il pourrait sortir de petits véhicules améliorés. Il a des bouquins sur ce système de propulsion, mais sur coussin d'air. Tu devrais le recevoir.

— Il va désosser le fourgon qui ne m'appartient pas ? Il est la propriété de Pavakov, en fait, et Liensun le lui a volé, avec un complice. Nous pourrions un jour, lorsque s'établira un ordre légal et démocratique sur cette planète, nous pourrions être accusés de vol et de contrefaçon.

— Alors, nous avons le temps de préparer notre défense, car rien de tel n'arrivera avant des siècles et il y aura forclusion des droits de Pavakov. Tu devrais voir ce Chalazy qui t'impressionnera. Il possède une petite fabrique d'objets en plastique utilisant des résidus de distillation du fuphoc, et d'autres éléments qu'il tient secrets, de l'organisme des baleines ou des cachalots. Il pense qu'avant un an, il pourrait sortir un prototype. Tu ne peux laisser passer cette chance.

— Et Kerchinian ira foutre la merde dans son atelier, pour agrandir sa réputation de défenseur du pauvre et de l'opprimé ?

— Dans le temps, un type comme Kerchinian t'aurait paru fort sympathique, lui rappela Lienty, mais évidemment c'était trente ans auparavant.

CHAPITRE 6

Après une première estimation des objets intéressants se trouvant dans les épaves des trois jonques encore à flot, Liensun n'en revenait pas. Les pirates avaient, certes, pillé ces jonques hors d'état de naviguer. Un premier pillage honorable leur avait permis de renflouer leurs propres bâtiments, mais par la suite, lorsqu'ils avaient cherché à emporter un butin de valeur, ils avaient négligé pas mal d'appareils de navigation, par exemple. Notamment des émetteurs récepteurs radio qui n'avaient jamais été utilisés et qui devaient appartenir aux Néos d'Alone-Vatican. Il y avait dans un autre domaine beaucoup de vivres et, lorsque Liensun les examina, il en conclut que certains de ces pirates appartenaient à la religion musulmane, car ce qu'il voyait dans cette cambuse c'étaient des conserves de porc. Il se souvenait que les Asiatiques raffolaient de cette viande, mais une des jonques remise en état devait être montée par un équipage islamique.

Il devrait faire un tri assez drastique car les capacités de son *Jocker* étaient limitées. Il se fit encore plus sévère pour son choix quand il découvrit, dans la cale de la jonque la plus proche de l'embouchure, qu'elle contenait encore pas mal d'huile, certainement du baleinium. Il pourrait récupérer de quoi compléter ses pleins, et cette fois était certain de rallier l'île du Titan.

Il s'attardait à l'intérieur de ces épaves, se refusant à retourner à son bord tant que Songe s'obstinerait à repêcher ces bijoux qui brillaient au fond de l'eau, par trente mètres. Elle n'était pas capable d'aller les chercher aussi bas, lui non plus, mais il n'éprouvait pas la tentation de les récupérer. Les tentatives de sa compagne lui paraissaient méprisables. Elle se servait d'une grosse ligne de pêche aux requins avec, en bout de câble, un hameçon à triple pointe, une sorte de grappin qu'elle faisait traîner sur le sable. Elle avait au début accroché un bracelet de pierres précieuses serties dans un mélange d'or et d'argent. D'une légère secousse, elle avait détaché le bracelet à la jonction du radius et du cubitus avec une main, failli remonter également celle-ci, mais elle s'était détachée au moment de sortir de l'eau et avait rejoint le squelette, se posant sur le sternum en un étonnant geste de contrition.

Il attendrait que Songe ait terminé cette besogne répugnante. Il gagna l'embouchure, pataugea dans la boue. Il lui apparut que le filet d'eau de la petite cascade était bien trouble. Peut-être qu'un animal buvait ou se roulait dans une mare en amont. Il se pencha pour examiner l'eau, aperçut les bulles bleutées, se souvint que dans l'une des jonques il avait noté la présence de caisses de savons de toilette. C'était même dans la jonque ayant un équipage

de femmes, là où il avait découvert robes, bijoux, sous-vêtements. Il n'en avait pas parlé à Songe et il était certain qu'elle n'irait pas fouiller là-bas, ces coques renversées l'impressionnaient trop, bien plus que les squelettes qui gisaient au fond de la calanque. Pour la plupart, des squelettes de femmes. Des femmes pirates.

Il escalada une autre cascade où fleurissaient des bulles bleutées, et décida d'abandonner le lit de ce torrent pour se cacher dans les quelques frondaisons voisines. Ces plantes poussaient dans une pierraille bruyante sous ses pieds, et leur entrechoquement pouvait alerter la personne qui faisait sa toilette en ce moment. D'après l'empreinte légère d'un pied qu'il estimait féminin, il rêvait d'une sorte de divinité qui hanterait cette région sauvage. Il cédait parfois à des pensées aussi incongrues.

Il la devina bien avant de l'entendre ou de la voir. Ce don de télépathe l'avait le plus souvent embarrassé, et longtemps il s'était abstenu de l'utiliser. La dernière fois, il n'avait pu résister, il s'en était servi pour mystifier Jdriège, ce sauvage de neveu, fils de son demi-frère Jdrien le Messie. Jdriège prétendait interdire la Zone Tabou aux étrangers du Chaud et voulait incendier les réservoirs de fuphoc. Par la pensée, il l'avait suggestionné, au point que ce garçon, plein de vénération pour son père mort, s'était laissé persuader comme un enfant de renoncer à défendre cet endroit. Fleur, sa sœur et nièce qui disposait à un niveau moindre du même don, lui avait violemment reproché sa ruse, le trouvant ignoble et rompant avec lui. Il ne l'avait plus revue.

Il y avait non loin de lui, au sein d'une cuvette, au creux de la prochaine cascade, une personne qui se baignait en faisant beaucoup de bulles de savon, mais dont la satisfaction était gâchée par une constante inquiétude, celle d'être ainsi surprise.

Liensun regarda autour de lui avec agacement, sachant qu'il ne pourrait aller plus loin sans provoquer une dégringolade de toutes ces pierres amoncelées sur une pente assez raide. Un peu de boue les avait liées, mais son poids en détacherait quelques-unes et les autres suivraient.

Immobile, retenant sa respiration, il crut entendre l'inconnu chanter d'une voix de gorge, mais peut-être s'agissait-il d'un bruit d'eau. C'est alors qu'une masse noire surgit sur sa droite, en oblique, et commença d'attaquer la pente caillouteuse, déclenchant une avalanche dans un grand vacarme. Le sanglier qui avait laissé ses traces dans la boue de l'embouchure, ou un cochon noir, il n'avait pas bien vu. Dans un réflexe rapide, il se lança à sa suite, espérant que la fille, ce ne pouvait être qu'une fille, n'aurait pas eu le temps de fuir et apercevant le sanglier, se rassurerait.

Il la vit qui bondissait en haut d'un ressaut de cascade, revêtue d'une robe

longue qui plaquait à son corps long et flexible. Elle s'était baignée, prête à s'enfuir, trahissant ainsi ses inquiétudes constantes. Il lui sembla qu'elle était brune, les cheveux assez courts.

Il essaya de la rattraper, mais il était trop lourd, trop maladroit aussi dans ces rochers, il aurait dû quitter ses bottes. Elles dérapaient constamment.

Il retrouva la cuvette où l'inconnue se baignait, découvrit le savon. C'était bien l'un de ceux aperçus dans la jonque des filles pirates. Il regarda l'eau sur laquelle les bulles n'avaient pas toutes éclaté. Le filet d'eau venu de plus haut les chassait peu à peu, entraînant l'eau savonneuse plus bas. La fille avait-elle eu conscience de gâter pour quelques heures cette eau si rare, un véritable miracle dans une région aussi aride ?

Poursuivant son escalade, il dut s'arrêter au bout d'une demi-heure, épuisé, trop lourdement habillé, trop empâté lui semblait-il. Depuis son épopée après la chute de l'hydravion, il manquait d'activité physique. Même s'il se fatiguait beaucoup à bord du petit baleinier, ses gestes étaient limités. Il mangeait ferme, buvait sec de la bière et de l'alcool de canne à sucre.

Il se pencha sur une mare au pied d'une autre cascade et vit son visage bouffi, son teint plus rouge que d'ordinaire. Il devenait peu à peu la caricature de lui-même. Pourquoi avait-il poursuivi cette jeune fille, dans quelles intentions, lui le balourd tout juste bon à séduire une Songe ou une vieille femme comme Ann Suba ?

Il s'assit, regarda en direction de la calanque. Il n'apercevait ni les carcasses des jonques ni le *Jocker*, ni Songe bien sûr. Était-elle toujours en train de ratisser le fond de la mer pour pêcher des bijoux ? Il pensa de nouveau à cette apparition d'une fille brune en robe mouillée collant à ses formes menues, petites fesses, cuisses longues, à la limite de la maigreur. Il redescendit vers la cuvette où elle se baignait. L'eau s'éclaircissait, emportant les dernières traces de sa baignade, mais sur le bord sableux il y avait une nouvelle empreinte, les orteils seulement. Il n'aurait jamais cru pouvoir rester des minutes en contemplation devant cette trace légère de ces cinq orteils délicats. Il reviendrait plus tard avec une poudre de plastique pour en relever le souvenir. Il devrait le dissimuler à cause de Songe, l'enfermer quelque part pour le contempler en cachette. Devenait-il fétichiste ? La veille, il avait été ému physiquement par ces placards d'entrepont remplis de vêtements très féminins, avait imaginé les corps puissants de ces femmes pirates dénudées, abandonnant leur rudesse, leur apparence trop virile, les effaçant sous des soieries, des mousselines.

Cette fille inconnue appartenait-elle à cette tribu de Néos dont Olivary, l'ancien mécano du dirigeavion, était le chef ? Que lui avait-on dit à ce sujet, du moins qu'avait-il retenu des conversations, des émissions de radio en

provenance de l'est, au cours des affrontements avec les Asiatiques ? Comment le chef de cette bande pouvait-il laisser une fille aller seule faire sa toilette dans un lieu aussi désert ? Tous ces rituels de la vie quotidienne devaient être réglementés par lui, de façon que la tribu ne se disperse pas. Donc, cette fille jouait les indépendantes ou bien même avait quitté la tribu. S'agissait-il d'une ancienne femme pirate ? Même si son apparence furtive, il ne l'avait vue que deux, trois secondes, ne correspondait pas au portrait qu'on lui avait tracé de ces viragos. Des femmes athlétiques, qui avec quelques années de plus vireraient matrones sûrement. Mais il pouvait y avoir une exception parmi ces athlètes confirmées, une toute jeune fille, une novice.

Au fur et à mesure qu'il descendait vers l'embouchure, ce filet d'eau redevenait limpide et il ne restait plus que le souvenir diffus de cette apparition. Il regrettait qu'il n'y eût plus une trace de savon, une bulle, même si c'était un sentiment ridicule. Il rapprochait cette rencontre furtive de celle des garous évolués. Eux aussi avaient fini par disparaître, lui laissant une grande nostalgie. Il n'aurait jamais dû revenir les chercher, surtout en compagnie de Songe.

Un coup de feu engendra une kyrielle d'échos entre les parois resserrées de la calanque et il dévala le lit rocheux, redoutant que sa compagne ne fût en danger.

CHAPITRE 7

Pendant que Deborrah virevoltait lourdement autour du président Tharbin, Movane se tenait droite avec en main un petit coussin planté d'aiguilles, un mètre et des ciseaux. On prenait les mesures de Tharbin pour une nouvelle combinaison isotherme, encore plus chaude que la précédente. Ce n'était pas Deborrah qui la fournissait entièrement, cependant elle lui donnait une apparence plus élégante que celles que l'on vendait toutes faites. Elle ne travaillait que pour les gens riches et les hauts personnages, mais toute la partie calorifugée avec chauffage incorporé, évacuation de la transpiration, nécessitait l'intervention de spécialistes.

— Vous apprenez le métier, jeune fille ? demanda soudain Tharbin à Movane.

— Oui, voyageur Président. Ma tante m'a fait venir de Panaméricaine justement pour me former.

— Et quelle était votre occupation avant de venir ici ?

— Je voulais devenir étudiante en astronomie, mais je ne disposais pas des moyens financiers. Mes parents sont morts et je suis seule dans la vie.

— Seule dans la vie ? répéta Tharbin d'un air songeur.

Avant de venir pour cet essayage, Deborrah lui avait fait la leçon, affirmant que le président aimait beaucoup les jolies filles et en faisait une grande consommation, tel avait été son mot pour lui faire comprendre qu'une fois séduite elle n'aurait que les yeux pour pleurer.

— Je n'ai pas l'intention de me laisser séduire par un gros poussah, avait-elle répondu.

Et maintenant qu'elle le découvrait en face d'elle, elle se demandait comment une fille pouvait se laisser sinon caresser, mais même approcher par ce bonhomme-là. Seulement, Halchiom l'avait mise en demeure de réussir, lui promettant que si elle obtenait les confidences de Tharbin, elle pourrait recevoir ses parents dans les installations proches du Gouffre aux Garous.

— Ne jouez pas la prude, ni l'effrontée. Soyez naturelle.

— Vous voulez que je couche avec ce gros type ? Jamais de la vie !

— Je vous laisse libre de votre technique d’approche.

Alors que Tharbin la détaillait avec une totale impudence, elle réfléchissait à ce qu’elle pourrait bien faire « ensuite ». Elle était certaine qu’il voudrait la revoir, mais c’était à ce moment-là qu’elle devrait détourner d’elle son désir amoureux pour lui proposer autre chose de plus important à ses yeux. Elle essayait de pénétrer sa pensée actuelle, et fut horrifiée des images qui s’offraient. Ce bonhomme ne pensait plus, il faisait défiler un film pornographique dont elle était la principale et seule actrice.

— Voyageuse Deborrah, dit à cet instant Tharbin, vous deviez m’apporter un catalogue de tissus nouveaux. Je voudrais changer un peu mon apparence. Je dois me rendre dans les Compagnies de l’Est et je dois faire bonne impression auprès des dirigeants.

Voyageuse Deborrah se mordit les lèvres, d’un air confus.

— Voyageur Président, je suis désolée d’avoir oublié ce catalogue. Mais dès que je rentrerai à la boutique, je vous le ferai parvenir.

— Faites-le-moi porter par votre si gentille nièce, ma chère, ainsi cela ira plus vite. Je choisirai mon tissu et je pense qu’elle m’aidera à faire le tri parmi toutes les nuances.

Morfondue, Movane en oubliait de sonder les intentions précises de cet homme, tant les événements se précipitaient. Elle lança un regard désespéré à sa « tante », mais celle-ci lui fit un clin d’œil, comme pour lui dire : « Tu vois comme j’ai su manœuvrer, à toi de jouer maintenant et en toute connaissance des habitudes de ce type. » Ainsi donc, Deborrah avait hâté d’elle-même cette possibilité de rencontre en tête à tête, sans même la prévenir. C’était une entremetteuse répugnante, mais elle le regretterait.

Jusqu’à la fin de l’essayage, elle ne découvrit qu’images insupportables dans cette tête trop ronde, trop grosse. Et ne pouvant surmonter ses répugnances, décida d’intervenir à son tour.

Elle n’avait jamais tenté cette tactique que lui avait conseillée Ed Kan, l’assurant qu’elle réussirait le plus souvent. Avec une froide détermination, elle insinua dans le flot des images pornographiques celles d’un attentat visant le président. Elle se complut à figoler les détails où Tharbin apparaissait complètement disloqué, le ventre ouvert, dégorgeant un flot d’entrailles et des jets de sang. Un spectacle insupportable pour lui, mais qu’elle apprécia avec un sadisme désinvolte.

Et puis elle se fit apparaître en cet instant. Le plus difficile était de faire vite, de ne pas trop réfléchir, les images se succédant en flashes de quelques

centièmes de seconde. Elle gardait son apparence de jeune fille modeste et prude, mais projetait de l'horreur en continu dans le cerveau de Tharbin qui soudain tressaillit. Deborah s'excusa, croyant l'avoir piqué avec une épingle, mais il la regarda comme si elle lui était inconnue. Movane fit donc apparaître son image dans laquelle elle se penchait vers son corps déchiqueté, pour essuyer le visage avec douceur.

Il la regarda soudain.

— Auriez-vous été infirmière ?

— Aide-soignante, dit-elle avec un air surpris. Pour payer mes études.

Deborah, désorientée, n'y comprenait plus rien.

— Infirmière, aide-soignante c'est assez proche... Je suis content de savoir que vous avez exercé cette profession.

CHAPITRE 8

Dans son enthousiasme, Charlster faillit prendre Alcibion comme confident, mais au dernier moment, surprenant dans l'œil et la moue de ce dernier un soupçon de fourberie, il retint ses révélations.

— Vous n'avez pas profité de vos heures nocturnes, lui reprocha cet homme, vous avez les traits creusés, les yeux lourds et vous avez du mal à vous déplacer.

S'il titubait, c'était de ne pouvoir libérer la formidable joie qui enfiévrerait tout son corps, ses pensées, noyait ses appréhensions, lui annonçait un avenir superbe.

— Je suis un peu fatigué, effectivement.

— Rejoignez votre couchette, je m'occupe de tout cette nuit. Le Grand Maître Opérasque regrette que vous n'acceptiez pas de changer d'emplacement. Il pense que vous pourriez obtenir de Fortalès l'autorisation de vous rendre plus au nord, là où certaines nuits se dégage le ciel. À votre place, j'accepterais, ce doit être merveilleux de contempler toutes ces étoiles. Pour ma part, les seules que j'ai vues, c'est dans de vieux traités de cosmogonie. Et ici il y a toujours un voile épais. Sans le radiotélescope vous seriez aussi aveugle que le mendiant des quais. À propos, certaines personnes se sont inquiétées de la présence de votre gigantesque antenne que vous déployez chaque nuit. Elles sont allées au poste de police du coin pour demander si ce n'était pas dangereux. Ne craignez-vous pas que les supérieurs du chef de police local ne fassent une enquête ?

— J'ai bien le droit de poursuivre mes travaux. Je suis à la retraite, et ma passion pour cette science me permet de ne pas m'ennuyer, c'est tout. Mais je n'irai pas dans le Nord. J'ai ici largement de quoi effectuer un travail exceptionnel. Ma grande antenne n'est autre que le miroir habituel des télescopes classiques. Elle ne représente aucun danger.

— Il paraît qu'elle grésille dans la nuit et que ce bruit impressionne vos proches voisins.

— Bah, il y a bien d'autres bruits plus dérangeants dans cette station, ne serait-ce que le tramway qui roule jusqu'à une heure du matin, et les draisines-taxis toute la nuit.

Il gagna son poste de travail, s'installa devant le grand écran 62 pouces que son adjoint nettoyait régulièrement.

— Voyageur Charlster, connaissez-vous Kawy ?

— Il est venu une fois ou deux à 87°7. Je ne le connais pas intimement.

— Par deux fois il a rendu visite au Grand Maître Opérasque dans sa résidence forcée, mais mon patron ne m'a rien dit de ces rencontres. C'est par le gardien-chef du train de résidence forcée que je l'ai appris. Ce fonctionnaire de la pénitenciaire fut très impressionné de voir le chef de la police s'entretenir avec le détenu. Ne trouvez-vous pas étrange qu'un aussi grand personnage prenne tous les risques en cette occasion ? Le Grand Maître Fortalès en sera peut-être informé et se demandera lui aussi ce que ça signifie.

— Mon cher Alcibion, Fortalès ne pourrait être informé que par la police ou les gardiens du train. Ils n'en feront rien, de crainte de déplaire à Kawy.

Malgré tout, cette information laissait Charlster sur une désagréable impression. Louri et Claudion lui avaient certifié que Kawy était le grand patron d'Anthony, cette organisation secrète qui réceptionnait et cachait des voyageurs de l'espace. Après quoi, les deux jeunes gens redoutaient que ce puissant personnage ne les poursuive ou ne les fasse disparaître, mais jusqu'à présent ils étaient sains et saufs. Lors d'une entrevue avec Fortalès, il aurait pu accuser lui-même Kawy, mais s'était abstenu. Fortalès appréciait beaucoup ce chef de la police.

Il essaya d'oublier ces préoccupations et reprit ses recherches. Il aurait souhaité qu'Alcibion rentre chez lui, mais ce dernier persistait à rester jusqu'aux premières lueurs du jour. Charlster se doutait que profitant de sa totale immersion dans ses recherches, cet homme fouinait partout, à la découverte d'indices sur l'avancée de ses travaux. Opérasque devait attendre avec impatience la formation d'un grand nuage de particules, enveloppant progressivement la planète dans une couverture. À ce moment, ses amis Aiguilleurs effectueraient leur coup d'État, renverseraient Fortalès et reprendraient la tête de la Caste.

Cette nuit-là Charlster ne put s'absorber dans une patiente étude du ciel, car cette joie immense qui l'habitait depuis la veille le rendait trop fébrile. Il fallait qu'il en parle à quelqu'un et ne voyait que Cristella Marlone. Mais elle devait dormir avec son bébé dans le trois-compartiments qu'il louait pour elle sur le même quai. Dans la journée, lorsque l'enfant était dans une crèche, elle venait chez lui et, sans le réveiller s'il dormait, entretenait son ménage. Il ne voulait pas engager une autre personne. Cristella respectait ses papiers, son désordre apparent. Depuis qu'il se trouvait à Salt Lake Station, il n'avait jamais plus été tenté de coucher avec elle. Il savait qu'elle en était quelque

peu déçue, mais il n'en éprouvait pas la nécessité, estimant que toute son énergie de vieillard devait être consacrée à ses travaux. Elle était là quand il avait besoin d'elle, et elle le dorlotait comme une mère. Elle le baignait et lorsqu'il s'endormait dans sa baignoire, elle renouvelait l'eau chaude pour qu'il ne prenne pas froid. Elle lui servait de savoureux repas, veillait sur ses courts sommeils.

Incapable de s'abstraire de ses pensées enthousiasmantes, il abandonna son écran du radiotélescope, mais ne voyant pas Alcibion il l'imagina en train de fouiller dans ses documents. C'était stupide, car cet homme était incapable d'en tirer un renseignement simple. Il toussa, fit du bruit pour le prévenir de son arrivée.

— Je vais me coucher, vous pouvez rentrer chez vous.

Alcibion s'affola.

— Vous n'êtes pas bien ? Voulez-vous que j'appelle le service médical ? Ou que je vous conduise au train-hôpital ?

— Non, je suis en pleine forme, mais je ne peux plus intervenir dans un certain processus que j'ai enclenché. Il n'y a plus qu'à le laisser se développer.

— Un processus, répéta Alcibion surexcité. Vous voulez dire que le projet Permafrost serait en train de...

— Holà, du calme, mon vieux ! Le processus en question n'est qu'une tentative qui peut avorter aussitôt. Je n'y pourrai rien. Je ne peux intervenir et je préfère me coucher. Vous fermerez la porte en sortant. Vous devriez commander un taxi, car il n'y a plus de tram à cette heure.

Mais Alcibion, croyant flairer une cachotterie, se méfiait, et ne manifestait pas l'intention de s'en aller.

— Si vous éprouvez quelques ennuis, je suis tout de même capable de vous venir en aide, finit-il par proposer.

— Tout va bien, vous dis-je, allez vous reposer.

Lorsque enfin cet homme s'en alla, il soupira de soulagement, et se demanda s'il ne téléphonerait pas à Cristella. Elle pouvait très bien laisser son gosse endormi une heure ou deux, pensa-t-il, mais finalement il y renonça. Il se résigna à s'allonger sur sa couchette et réfléchit, les yeux grands ouverts.

Ann Suba, là-bas, à 87°7, avait rapidement rétabli la structure de DAI-02, si bien que le passage tortueux entre le Sud et le Nord avait repris sa

continuité. Son cher Silver Anaconda était donc navigable. Mais on avait rejeté cette appellation, la trouvant trop stupide, pour la remplacer par celle du Serpent Gris. Il haussa les épaules. Ce n'était guère mieux. Si au moins on avait conservé la poésie de la désignation orientale : l'ombre du Serpent Gris, mais non, juste ces deux mots moins évocateurs que son Anaconda. Tout le pool des chercheurs avait été mobilisé pour cette maintenance de DAI-02 et aussi celle de DAI-01, et pour ces imbéciles tout allait pour le mieux. Les convois roulaient sans ennuis dans le Chenal Noir, les navires commerçaient, ou allaient le faire entre les deux hémisphères. Il éclata d'un rire franc, sans nuances sarcastiques à la pensée que lui, tranquillement dans son observatoire bricolé, il allait ruiner cette belle assurance, cette satisfaction trop vaniteuse. Il avait éprouvé la même joie puérile lorsque enfermé dans son train-prison, il avait réussi à provoquer un embouteillage monstre des réseaux avec trois fois rien.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il réalisa qu'il avait dormi dans une grande euphorie, comme il n'en avait éprouvé que rarement. Il entendait les menus bruits signalant la présence ménagère de Cristella et il s'étira de satisfaction. Tout allait pour le mieux. Il avait franchi, ces derniers jours, une étape qui le laissait encore incrédule par moments.

Il s'assit au bord de sa couchette, se demandant s'il se levait ou bien appelait Cristella. Il préféra la surprendre dans la cuisine. Elle le regarda en souriant. C'était à nouveau une belle femme. Sa vie actuelle la rendait séduisante. Elle avait perdu cette graisse malsaine, n'était plus aussi fatiguée et il lisait dans son regard combien elle lui en était reconnaissante. Il appréciait d'être ainsi le créancier de son bonheur. Jadis elle le dominait, croyant pouvoir abuser de lui à tous les niveaux, mais c'était bien fini et il se gardait d'éprouver le moindre désir pour ce corps agréable, de crainte de retomber dans sa dépendance.

— Lorsque j'ai vu que vous dormiez, j'ai essayé de ne pas faire trop de bruit. Ce n'est pas souvent que vous prenez quelque repos après vos nuits de travail intense.

— En réalité, j'ai arrêté vers les deux heures, renvoyé Alcibion et je me suis couché.

— Tout habillé ! remarqua-t-elle.

— Je n'étais pas certain de rester couché, et pensais que le remords me précipiterait là-haut dans l'observatoire, mais non, et je ne le regrette pas.

— Je prépare votre petit déjeuner, dit-elle.

Il s'installa à la banquette qui partageait la cuisine aux deux tiers. Il

appréciait cette installation, sa vie, son travail solitaire.

— Que penses-tu d'Alcibion ?

Alors qu'elle le vouvoyait, il lui disait tu et c'était déjà le signe d'une certaine hiérarchie dans leurs rapports. Il lui barrait l'accès à une trop grande intimité, même si elle le baignait comme un enfant.

— Je ne l'aime pas, et cela remonte à l'époque où il était dans l'ombre d'Opérasque, au cours de cette prise de pouvoir absolu. Il m'espionnait, essayait de nous surprendre lorsque Opérasque et moi étions seuls. Dès que l'amiral Kinnjone a menacé la capitale avec sa III^e Flotte et qu'une fraction d'Aiguilleurs a pris parti pour le président Albeyal, Alcibion a commencé de trahir Opérasque. Mais comme ça ne lui a apporté aucune reconnaissance de la part d'Albeyal ou de Fortalès, il se rapproche à nouveau de son ancien patron. Vous ne devriez pas laisser vos ordinateurs aussi disponibles. Il n'arrête pas de tapoter sur les claviers, dans l'espoir d'obtenir des révélations importantes. Je le sais, car les matins où j'arrive de bonne heure, il est encore là et utilise vos appareils du bas.

— Ne t'inquiète pas, il est incapable de comprendre ce qu'il aperçoit sur l'écran. Il n'a aucune formation scientifique.

— Il en prend copie, dit alors Cristella.

— Impossible, tout est codé. Il ne pourrait transcrire sur un support quel qu'il soit, disque, papier électronique, plastique déphasé, ce que j'ai stocké. De même les imprimantes étant aussi codées, il ne peut les utiliser.

— Pourtant j'ai entendu crépiter l'une d'elles.

— Certainement pas, un laser ? Il n'y a que ça, ici.

— Non, une plus bruyante.

Charlster resta frappé de stupeur sur son tabouret, réfléchissant à toute vitesse. Et puis il se souvint qu'au début il utilisait une vieille machine achetée chez les brocanteurs de 87°7, avant qu'on ne lui livre un matériel plus performant. Il avait alors demandé à Alcibion de le débarrasser de cette imprimante, de la garder pour lui ou de la revendre.

— La serviette en cuir, murmura-t-il, il la glisse dans la serviette en cuir. Elle est très plate, très peu volumineuse. Il s'en sert quand je suis encore dans l'observatoire certainement, et un jour il s'est laissé surprendre par toi. Bon, admettons, mais les documents qu'il emporte chaque fois, il faut qu'il les fasse analyser quelque part, décrypter. Je ne connais personne qui en soit capable dans la capitale. Les meilleurs spécialistes sont à 87°7 et surtout à

NPST. Et je ne pense pas qu'Alcibion entretienne avec les savants de ces deux centres scientifiques des relations secrètes. Mais, si c'est le cas, c'est catastrophique pour moi.

— À ce point ? dit-elle, pleine de compassion.

— Je viens de détecter un de ces icebergs lunaires dont je soupçonnais l'existence. Non celui cramponné à Altaï, mais un autre, entièrement libre de circuler à sa guise.

CHAPITRE 9

Cette course en traîneau à chiens enthousiasma Louria qui rentra, les joues rouges et les yeux brillants, dans la cafétéria où Claudion l'attendait pour dîner. Elle lui raconta sa promenade d'une heure, disant qu'une fois installé dans le traîneau on avait envie d'aller au bout du monde.

— Soleng est un type sympa. Il veut bien me donner des leçons de conduite, mais d'abord il a voulu tester les sentiments des chiens. Ceux-ci ont eu l'air de me trouver acceptable comme musher.

Claudion n'osait jeter de l'eau froide sur sa joie, mais ils finirent par parler travail et il évoqua son entretien par radio avec Ann Suba.

— Elle est très satisfaite. DAI-01 et DAI-02 sont restructurés, mais le second a besoin d'une surveillance constante. Les types de 87°7 sont trop heureux de s'en occuper, alors que Charlster les laissait à l'écart, sauf vers la fin, quand il a compris quelle corvée c'était que de veiller sur DAI-02. Il les a alors mis dans le secret, croyant leur faire supporter la responsabilité d'un coup dur.

Tu as l'air bizarre.

— Ann Suba m'a dit que Charlster, là-bas à Salt Lake Station, avait reconstitué un petit observatoire avec un radiotélescope de capacité moyenne, mais suffisant pour qui veut se cantonner au système solaire.

— C'était à prévoir, dit-elle. Où est le problème ?

— Nous devons vérifier si le vieux fou n'a pas court-circuité nos réseaux. Ceux-ci sont extrêmement exposés avec leurs relais, leurs connexions compliquées, le peu de fiabilité des échanges radio. Nous regroupons constamment les infos de 87°7 avec les nôtres, nous contactons des banques de données éparpillées un peu partout, nous recevons des infos du Sud par le canal du Consortium des Bonzes, mais aussi de la Caste qui dispose d'observateurs un peu partout dans le monde. Fortalès a fait admettre l'importance du Serpent Gris par quelques grands patrons Aiguilleurs. Nous savons que le passage est à nouveau ouvert entre les deux mondes. Ce besoin énorme de renseignements nous oblige à moins de prudence, à moins de discrétion surtout, et un type comme Charlster peut en profiter pour nous infiltrer.

— Rien remarqué de tel, protesta Louria. Et Charlster est trop imbu de sa supériorité pour s'accrocher à nous et pomper nos travaux. Je ne peux y croire.

— Ann Suba n'est pas formelle, mais nous met simplement en garde. Tout ce qu'elle m'a laissé entendre, c'était que Charlster avait des contacts avec Opérasque. Aussi étrange que cela paraisse.

— Ils complotaient ensemble ?

— Possible.

Le même soir, ils n'eurent pas envie de se coucher et s'intéressèrent aux différents schémas de DAI-02 par le radiotélescope. Les émissions radio de cette masse différaient en divers points et permettaient de reconstituer l'ensemble sans trop de mal.

— Je préfère Shade, dit la jeune femme au bout d'un temps. Cette île me paraît sans intérêt. Lorsqu'on a fait le tour de tous les maelströms qui l'agitent, on en a vite marre.

Shade restait la nébuleuse habituelle avec son apparence d'ombre portée d'Altaï. Une nouvelle fois, elle montra à son ami les « dépôts de crottes », non loin du supposé cloaque. Ann Suba ne voulait pas entendre parler d'un second Bulb et d'ailleurs Louria n'avait guère progressé à son sujet. Même s'il ne s'agissait pas d'ombre portée, celle que projetait Altaï englobait Shade dans son cône d'obscurité, rendant impossible l'observation directe et encore moins l'action du radiotélescope. Shade n'émettait guère d'ondes, et paraissait inerte dans l'espace.

— Tu ne m'avais pas dit, fit soudain Claudion, qu'il y avait un spectre révélateur de vapeur d'eau sur Altaï. Il s'agit d'un phénomène ultra-rapide, mais que l'on doit pouvoir photographier.

— Bah, le phénomène n'est pas inhabituel puisqu'on le relève sur certains cailloux de l'espace. J'ai toujours estimé qu'Altaï recelait des réservoirs d'eau. N'oublie pas que c'est une ancienne station lunaire, une base spatiale et un observatoire important. Des centaines de gens habitaient des installations mi-souterraines, dans des conditions confortables, et qui dit confort dit beaucoup d'eau déjà. Altaï puisait dans un lac sous-lunaire, certainement gelé.

— Oui, mais les pompes ne fonctionnent plus depuis longtemps, et en deux mille ans les réservoirs se seraient complètement vidés. Or, il y a de la vapeur d'eau, des apparitions furtives de vapeur d'eau. Tu as une carte de ce morceau de Lune ?

Louria, le sourcil froncé, en fit apparaître une sur son écran, puis par effet

de loupe centra les différentes zones.

Lorsque l'écran représenta sur toute sa surface un rectangle de cent mètres sur quatre-vingts, Claudion pointa son doigt sur une sorte de trait noir, comme un coup de crayon, et la jeune femme poursuivit ses agrandissements.

— Une faille, dit-elle, il y en a des dizaines. Je les ai toutes répertoriées et nomenclaturées. Aucune ne m'a échappé. Celle-là c'est Rift-8.

— On doit pouvoir plonger à l'intérieur et obtenir des clichés. En combinant laser et radiotélescope.

— Tu as vu le ciel, ce soir ?

— Mais tu as toutes les coordonnées nécessaires pour travailler en aveugle.

— Je ne peux en prendre la responsabilité. Il nous faudra des centaines de kilowatts pour examiner un objectif qui n'est que partiellement dans mon programme. Moi, je suis attachée à Shade et très peu à Altaï, juste pour une question de voisinage. On sait tout sur Altaï, Charlster l'a décortiqué, Ann Suba ensuite. Je vais avoir l'air malin quand je devrai signer le bordereau du prix de revient.

— Je t'aiderai à payer la facture, dit-il en souriant.

Elle céda et rapidement le couple laser télescope se forma et apparut sur l'écran l'image virtuelle d'Altaï, redéfinie par l'ordinateur à partir des émissions captées. Peu à peu elle concentra l'image sur Rift-8, ce qui demandait un peu de temps. Pour l'instant, le laser ne fonctionnait pas et elle devrait calculer la visée au plus juste. Sur un autre ordinateur, Claudion effectua ces calculs qu'il transféra directement sur la mémoire active de celui de Louria, et lorsque la faille apparut, béante comme un gouffre, alors qu'elle devait faire approximativement quarante centimètres de large sur trois mètres, le rayon laser la frappa, la pénétra et les clichés commencèrent de sortir.

— Stop ! dit soudain Claudion. Coupe le laser.

Elle pencha la tête pour qu'il confirme.

— Oui, coupe-le. Et maintenant utilise un filtre comme si tu visais le Soleil. Un maxi si possible.

— Ça veut dire quoi ces stupidités ?

— Tu veux brûler ta rétine ?

Soudain elle comprit et son écran vira au noir anthracite. Et presque aussitôt apparut le minuscule point lumineux, légèrement sur la droite. Elle le

centra d'une main tremblante.

— Je rêve ou quoi ?

— C'est bien un rayon lumineux dépassant les cent degrés. Tu peux calculer sa température si tu veux. Il traverse ta faille et au passage son intense chaleur fait, fondre de la glace qui enrobe la face cachée. Une énorme masse de glace, très certainement. D'où régulièrement s'échappent quelques flocons de vapeur qui en quelques centièmes de seconde passent de l'état solide à l'état de vapeur et vice versa, une fois que la vapeur se colle aux parois extérieures glacées. Un cycle régulier depuis des siècles. Le glacier se reconstitue différemment ensuite, de ces petits glaçons que la gravité d'Altaï vient plaquer sur lui.

— Je n'y crois pas.

Puis elle se leva d'un seul coup, s'éloigna de l'écran, fit quelques pas en criant qu'elle n'y croyait pas. Par chance, il n'y avait personne dans les locaux scientifiques, puisque c'était une nuit sans.

— Évidemment, ça nous défrise.

— Charlster ne peut avoir toujours raison, cria-t-elle, la voix cassée. On sait, nous savons que parfois il se transforme en charlatan éhonté. Lorsqu'il nous parlait de ses icebergs se baladant dans l'espace, avec une face recouverte de cendres et de poussières les protégeant des rayons solaires, je le trouvais pitoyable.

Claudion examinait les clichés qui eux révélaient l'intérieur de la faille en couleurs, le rayon solaire impitoyable de puissance. Même pas du diamètre de ces fils de soie d'araignée qu'ils utilisaient pour leur mesure. Un infiniment petit, mais d'une efficacité redoutable.

— Non, dit-elle, en repoussant les épreuves, je ne veux pas les voir. Je n'ai rien vu, rien compris et lui...

Lui avec son génie il savait, même avant d'avoir les preuves il savait ce qu'il cherchait... Il en a peut-être découvert d'autres, des dizaines qui gravitent dans l'orbite lunaire ancienne.

— Louria, reprends-toi. Juste un gros bloc de glace sur Altaï, c'est tout, ne va pas en conclure...

— On l'a rejeté, méprisé, on n'admettait pas d'être ses assistants, on était plein de suffisance vis-à-vis de lui.

— Question suffisance, il est lui-même servi, répliqua Claudion, agacé de

deviner des sanglots en formation dans la gorge de son amie.

— Je suis sûre qu’avec trois fois rien, il est en train de les repérer, ces monstres de glace. Oh, oui. Ils doivent se cacher derrière la Terre, sans bouger au fur et à mesure qu’elle tourne sur elle-même et autour du Soleil. Des masses inertes.

— Impossible.

— Suivant un rythme qui les protège des rayons brûlants.

CHAPITRE 10

Songeur à son bureau, Tharbin ne savait comment interpréter ses sentiments vis-à-vis de cette fille, nièce de la couturière Deborrah. Tout de suite, quand il l'avait vue, il l'avait désirée, avait imaginé les plaisirs qu'elle pourrait lui apporter, mais ensuite des images terribles avaient chassé ces pensées de pornographie illustrée. Il s'était vu le corps éventré, l'abdomen dégoulinant de ses intestins, sur le point de mourir. Et puis l'image de cette fille pleine de compassion, se penchant sur lui, continuait de l'obséder. Lorsqu'elle était repartie avec sa tante, il avait repris le cours normal de ses pensées, pour la plupart hypothéquées par son rôle de président.

Cette fille, elle portait l'étrange prénom de Movane, allait revenir avec un catalogue de tissus pour combinaisons isothermes. Sa tante avait manœuvré pour qu'elle soit seule avec lui. Il la méprisait de jouer ce rôle d'entremetteuse et même, il lui reprochait d'avoir agi ainsi. Il essayait de penser à cette fille, à la façon d'un homme espérant la séduire, mais il redoutait qu'avec elle des images terribles, peut-être prémonitoires, ne l'agressent.

Lorsqu'on lui annonça la visiteuse, il regarda l'huissier de telle façon que celui-ci crut comprendre qu'il devait évincer la jeune personne, mais Tharbin finit par lui dire de la faire entrer.

Il resta derrière son bureau, plein d'appréhension alors qu'elle marchait vers lui, à la façon de ces modèles de haute couture qui balançaient outrageusement leurs hanches. Il avait assisté une seule fois à une présentation, et n'avait pas vraiment apprécié le défilé de ces filles stéréotypées.

Movane souriait tranquillement et il trouvait sa bouche très belle, mais juste à cet instant cette succession d'images horribles éclatèrent dans son cerveau. Il leva la main.

— Arrêtez-vous, reculez.

Elle obéit et tout aussitôt l'atroce succession disparut !

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix sourde.

Les yeux de Movane s'écarquillèrent.

— Je vous apporte le catalogue promis par ma tante Deborrah et...

— Je sais, qui êtes-vous en réalité ? Dès que vous m’approchez, je suis assailli par une sorte de film d’épouvante.

Elle ouvrit la bouche comme si elle ne pouvait plus parler, et soudain couvrit son visage de ses mains.

— Je suis désolée, l’entendit-il sangloter.

Il eut envie de se lever pour la prendre dans ses bras. C’était souvent ainsi avec les filles qu’il convoquait dans son bureau. De petites jeunes filles auxquelles il reprochait une faute dans leur travail, qui se mettaient à pleurer et qu’il consolait. Ça marchait à tous les coups. Elles se trouvaient allongées sur son vaste bureau, résignées à expier leur erreur professionnelle.

Je me retire, dit-elle.

— Un instant. Vous étiez au courant de cette étrange chose ?

Elle hocha la tête pour confirmer.

— Cela vous arrive souvent ?

Uniquement avec des gens qui sont menacés, soit de maladie, soit d’accident. Je ne sais pas moi-même ce qu’ils voient, mais j’assiste impuissante à leur réaction horrifiée. Lorsque j’avais dix ans, j’ai ainsi « annoncé » sans m’en douter à un voisin qu’il serait écrasé par un train. Le lendemain il est mort ainsi.

Il hésitait à lui demander de se rapprocher à pas comptés, pour constater à partir de quelle distance elle projetait en lui cette abomination. Mais il redoutait trop l’affrontement pour le risquer.

— Prenez ce siège là-bas et asseyez-vous à la distance limite de moi.

Movane obéit. Elle se montrait humble, gardait les yeux baissés, parvenait même à agiter ses mains d’un tremblement continu. Tharbin, qui la surveillait attentivement, notait cette apparente attitude désolée.

— Vous souvenez-vous du nombre de personnes que vous auriez ainsi averties de leur destin funeste ?

— Une vingtaine, murmura-t-elle. Mais certaines cachent ce que malgré moi je leur fais voir.

— Soupçonnaient-elles que l’avertissement venait de vous ?

— Pas toutes.

— Combien ont réussi à échapper à cette menace ?

— Trois. Eux ont compris que ce n'était pas une hallucination, mais un véritable pressentiment.

— Comment ont-ils fait pour éviter le pire ?

— Ils m'ont suppliée de rester dans leur environnement, pensant à juste titre que lorsque viendrait ce moment fatal, ils le découvriraient dans leur tête.

— Vous racontaient-ils ce qu'ils ressentait ?

— Rarement, ces trois l'ont fait, justement ceux qui ont échappé à leur destin. L'un d'eux devait installer une ligne à haute tension et périr électrocuté. Je l'ai accompagné durant une semaine, jusqu'à ce que son chef lui ordonne d'effectuer ce travail. Il n'a pas refusé, mais a soigneusement examiné le câble en question. J'ai fini par découvrir le défaut qui pouvait lui être fatal.

— Ce que je vois pour ma part, c'est certainement un attentat à l'explosif, car je suis allongé avec le corps déchiqueté et le ventre ouvert. Mais je ne vois que le résultat et non comment j'en arrive à cette chose horrible.

— Il est possible, mais je ne vous promets rien, que justement vous puissiez vous prémunir si je reste à proximité. Je vous le répète, rien n'est moins sûr car j'ignore moi-même tout de ce que je projette en vous.

CHAPITRE 11

Regrettant de ne pas avoir emporté d'armes, Liensun, dès qu'il aperçut l'embouchure boueuse de la rivière et la première épave de jonque, se jeta sur le côté dans une broussaille sèche, rampa sur les cailloux, jusqu'à ce qu'il perçoive le *Jocker*. Songe se tenait à l'arrière, une carabine en travers de la poitrine, regardant vers l'entrée de la calanque. Un bateau à vapeur trapu arrivait au rythme lent de son moteur. Le *Mistake* de Kurty ! Il attendait une jonque, mais ne fut guère plus soulagé. Il reconnut à l'avant la silhouette de Fleur qui avait préparé l'ancre et une bonne longueur de chaîne. Mais visiblement son ami envisageait de se mettre à couple avec leur bateau. Il préférait attendre que la manœuvre soit terminée. D'après l'attitude de ces trois personnes, il essaierait d'évaluer la qualité des sentiments divers accompagnant cette rencontre inattendue.

Au début, il crut que Songe ne saisisrait pas l'amarre que Fleur s'apprêtait à lancer, car elle restait immobile avec la carabine tenue à deux mains contre sa poitrine. Fleur, quelque peu perplexe, se retourna vers Kurty qui à travers la vitre de son poste de pilotage dut lui faire un signe que Liensun ne surprit pas.

Au dernier moment, alors que sa sœur allait sauter sur le pont du *Jocker*, Songe déposa sa carabine et saisit l'amarre, la tira pour que le baleinier se rapproche. Du pied, Fleur balança les pare-battages et Kurty coupa le moteur.

Les deux femmes se trouvaient face à face et Liensun ne parvenait pas à voir si leurs lèvres bougeaient. Aucun son ne lui parvenait. Le moteur éteint, un silence profond plombait la calanque. Pour lui, seul le murmure du petit ruisseau persistait. Il ne se décidait pas à sortir de la broussaille et à se montrer.

Kurty rejoignait les deux femmes et cette fois leurs paroles, inintelligibles, lui parvinrent, sûrement des banalités. Que pouvait bien faire l'ancien commandant de la *Salamandre* aussi loin des zones de pêche au cachalot ?

À ce moment quatre hommes remontèrent un à un du petit entrepont où ils attendaient. Liensun se souvint que Kurty n'avait gardé que ceux-là, des harponneurs expérimentés. Deux soulevèrent leur bonnet de laine, les deux autres gardèrent les mains dans les poches, appuyés contre le filin de rambarde à bâbord.

Il rampa sous les épineux, rejoignit le torrent et descendit vers l'eau. On

l'avait aperçu depuis les deux bateaux, et on le regardait monter dans le canot et payer. Il aborda son baleinier par tribord, ne voulant pas s'y hisser sous leurs yeux.

Songe se tourna vers lui.

— C'est ton père qui leur a demandé de faire le détour pour s'assurer qu'il n'y avait plus de pirates dans cette crique.

— On aurait besoin d'eau, ajouta aussitôt Kurty.

— Si vous êtes patients, ça ira, elle coule gros comme le doigt là-bas. Pas besoin d'huile ? La jonque proche de la plage en contient.

— Nous avons chassé un cachalot et fondu son lard. Nos soutes sont pleines.

— Vous continuez la chasse ? Par ici les prises sont plutôt rares. Ou alors il faut aller du côté du Serpent Gris, mais j'ignore s'il est encore ouvert.

Fleur, qui venait de se pencher sur l'eau, sursauta et saisit le bras de Kurty qui à son tour regarda vers le fond.

— Des squelettes de femmes. Une jonque était uniquement montée par un équipage féminin, expliqua Liensun. Je pense qu'elle a coulé ici, que la plupart ont été blessées. Je ne sais ce que sont devenues les autres.

Les harponneurs aussi regardaient au fond de la calanque et se donnaient des coups de coude, ayant certainement repéré les bijoux.

— Vous avez visité ces épaves ?

— Oui. C'est celle-là qui contient des réserves de vivres et d'huile. Les autres ont été pillées.

— Nous allons débarquer sans tarder. Dans son message radio, Lien Rag...

— Vous avez capté une émission des Kerguelen ? C'est un véritable exploit.

— Pas exactement, mais le message a transité par plusieurs relais dont le *Madam*, qui poursuit sa mission de ravitailleur et qui s'est posté sur le 130^e ouest par le 40^e sud. Le dirigeavion doit effectuer une reconnaissance en différents endroits. Nous devons débarquer pour rencontrer le père Sosthène. Nous lui apportons des vivres. Nous devons aussi vérifier si les accords entre ce groupe de Néos et les propriétaires des terres fertiles sont respectés, notamment pour le partage de l'eau.

Liensun ignorait à peu près tout de ce qui s'était passé dans le coin, et même l'attaque des jonques pirates restait mal définie dans son esprit.

— Est-il vrai, reprit Kurty, que vous comptez atteindre l'île du Titan, celle où le Kid a commencé l'édification de son empire ?

Liensun se contenta de hocher la tête. Bien sûr, son père en avait confié le secret à Kurty et il n'aimait pas que ce garçon soit ainsi au courant de ses projets. Kurty n'insista pas.

— Nous allons nous ancrer un peu plus loin, annonça-t-il.

— Comme vous voudrez.

Tout le temps de cette conversation, Liensun avait évité de regarder Fleur qui ne lui offrait d'ailleurs qu'un visage réprobateur. Le *Mistake* s'écarta, alla mouiller à quelques encablures d'eux. Songe rentra dans le petit carré, se versa un verre d'alcool en déclarant qu'elle détestait ces gens-là en bloc.

— Depuis Anadyrgrad, Kurty me regarde de haut et ta sœur me considère comme une moins que rien. Pour qui se prennent-ils ?

Liensun la regardait vider son verre d'un trait, se resservir. Il n'avait pas envie de l'accompagner quand il la voyait avaler ainsi de l'alcool.

— Et ces quatre harponneurs, moi à leur place je me méfierais. Ils ne sont pas francs.

Parce qu'ils ont remarqué les bijoux au fond de l'eau ? Tu as peur qu'ils ne les raffent tous ? Ils doivent disposer d'un matériel meilleur que le tien pour ratisser le fond de la calanque.

Il sortit et regarda le canot du *Mistake* qui se dirigeait vers l'embouchure. Kurty et les deux harponneurs l'occupaient, et aussi plusieurs sacs empilés. Des vivres pour les Néos qui survivaient dans cette terre abandonnée. Il pensa à cette silhouette graciele entrevue deux secondes, redoutant que ces trois hommes ne la surprennent ou se doutent de sa présence. Elle ne devait pas s'éloigner beaucoup de ce point d'eau.

— Tu es resté absent trois heures, dit soudain Songe dans son dos, qu'est-ce que tu as bien pu foutre ?

— Je remontais le torrent. Et puis j'ai entendu ton coup de feu et je suis revenu.

— Je n'ai pas tout de suite reconnu le baleinier.

— Tu pêchais les bijoux ?

Elle haussa les épaules.

— La pêche fut bonne ?

— Ce sont mes affaires. Si tu joues les choqués, à ta guise, mais moi je veux en récupérer autant que je pourrai. Je n'ai aucun scrupule, puisque ces femmes pirates les avaient certainement volés elles-mêmes.

— Je vais commencer de soutirer l'huile de l'épave, là-bas...

Il alla remplir plusieurs jerrycans de baleinium, revint avec des vivres en conserves.

— Il n'y a pas de boissons à bord de cette épave ?

Il ne répondit pas. Il y avait des cruchons d'eau-de-vie de riz et de la bière également. Songe avait pris cette habitude de boire, dès qu'ils avaient effectué leur premier voyage avec le baleinier des Kerguelen jusqu'en Patagonie. Il avait compris qu'elle détestait le bateau, qu'elle restait attachée aux trains et aussi aux dirigeables.

— C'est ton père qui va venir survoler le coin avec le dirigeavion ?

— Je ne pense pas, plutôt Lienty. Mon père a dû s'absenter longtemps des Kerguelen et il doit régler les affaires de gouvernement. Mais il cherche surtout un successeur. Il voudrait que son cousin se présente aux élections, mais Lienty refuse.

— Lorsqu'il ne sera plus président, vous allez perdre gros les uns et les autres, ricana Songe. Vous profitez de pas mal de privilèges, le dirigeavion, les deux gros baleiniers...

— Nous sommes propriétaires du dirigeavion avec Ann Suba et Farnelle aussi. Il est seulement prêté aux Kerguelen et la *Salamandre* est propriété de mon père, tandis que le *Dragon* est celle de Danglov et Farnelle.

Elle resta silencieuse, visiblement surprise. Il n'y avait que les biens matériels qui l'intéressaient. Il se demanda si en apprenant que Lien Rag possédait autant, elle ne se laisserait pas aller à quelques spéculations sur l'avenir.

— C'est quoi cette histoire de père Sosthène, de Néos, de propriétaires de terres fertiles ? Je croyais que cet endroit était inhabité.

— Je n'en sais pas plus que toi.

Il n'avait pas envie de lui parler d'Olivary, le meilleur mécano du dirigeavion devenu chef d'une tribu de Néos plus ou moins fanatisés.

— Quand tu auras fini de remplir nos réservoirs, on partira ?

— Tu n'es pas bien ici ? dit-il goguenard. À pêcher ?

— C'était déjà sinistre et avec l'arrivée de ta sœur et de son copain, c'est pire. Et puis je n'aime pas ces quatre harponneurs, je leur trouve l'air sournois.

Liensun n'avait pas hâte de lever l'ancre. Il voulait retrouver cette femme qui vivait à proximité de ce filet d'eau. Il attendrait que Kurty ait quitté la calanque pour aller la guetter dans la nuit. Il n'essayait pas de comprendre les raisons de ce projet. Peut-être que l'intimité avec Songe le poussait à s'éloigner d'elle. Il ne la supportait plus vraiment.

Le soir vint et les trois hommes n'étaient pas revenus. Depuis le carré, ils pouvaient voir Fleur en attente à l'avant du baleinier. Songe ricanait en buvant de la bière. Liensun se sentait mal à l'aise. Si jamais ces trois-là ne revenaient pas, il devrait partir à leur recherche avec les deux autres harponneurs. S'il leur était arrivé malheur, il ne pourrait rechercher cette fille inconnue.

Songe finit par déclarer d'une voix un peu bafouillante qu'elle allait se coucher, qu'après tout elle n'en avait rien à foutre de leurs voisins. Il ne répondit pas, mais lorsque le canot réapparut enfin et qu'un projecteur promena son faisceau depuis le *Mistake*, il fut soulagé.

Il alla se coucher à son tour. Songe ronflait dans sa couchette et il se rendit compte qu'il la détestait vraiment.

Il ne pourrait jamais entreprendre son exploration vers Titan avec elle. Il s'était trompé à son sujet et préférerait renoncer s'il y était forcé, plutôt que de poursuivre ainsi.

Lorsqu'il se leva le lendemain matin, il avait oublié la présence du *Mistake* et ce fut Songe qui lui rappela que Kurty et sa sœur étaient arrivés et repartis.

— Tu as vu ? Ils ne sont plus là. Tu crois qu'ils ont fait de l'eau cette nuit ?

CHAPITRE 12

Ann Suba revint de 87°7 très satisfaite d'avoir remis de l'ordre dans ce laboratoire que Charlster avait laissé partir à la dérive, du moins c'était son opinion. Elle réunit ses deux collaborateurs, Louria et Claudion, pour leur faire part de ce qu'elle avait décidé. Comme ils avaient pu le vérifier eux-mêmes, les deux DAI avaient à peu près retrouvé leur intégrité et pour l'instant ne paraissaient pas trop vulnérables.

— J'ai déposé un rapport sur votre bureau, dit soudain Louria. Je n'ai pas voulu le faire sous forme d'e-mail, même codé, car je ne voulais pas prendre le risque de sa divulgation.

— De quoi s'agit-il, de Shade je suppose ? dit la vieille astrophysicienne, avec une ironie que la jeune femme n'acceptait pas volontiers.

— Non, dit Claudion, comprenant que son amie allait exploser et qu'il valait mieux garder son calme. Nous avons par hasard examiné des images d'Altaï, images virtuelles bien sûr, et nous avons découvert qu'un glacier s'était en quelque sorte collé à sa face non éclairée.

Le sourire d'Ann Suba s'agrandit encore.

— Un glacier, rien que ça. Pour Charlster il y a des icebergs et pour vous des glaciers qui se baladent dans l'espace. Mais dites donc, si par hasard nous pouvions envoyer des engins spatiaux, il faudrait qu'ils se gardent de ces icebergs et glaciers comme les navires.

Claudion, ayant prévu ce genre de discussion et le scepticisme de leur patronne, avait apporté un dossier complet et le présenta.

— Altaï a quelques fissures plus ou moins profondes, mais celle baptisée Rift-8 est curieuse. Elle transperce le bloc lunaire et du coup un rai de soleil la pénètre, et en réchauffant les roches provoque la vaporisation de la glace en d'infimes proportions. Cette vapeur glisse ensuite en dehors du rayon et se retransforme aussitôt en glaçons qui se recollent à la masse.

Tandis que le sourcil froncé, Ann Suba examinait ces clichés, Louria, pleine de ressentiment, se félicitait de n'avoir jamais fait allusion aux excréments qu'elle pensait avoir situés du côté de Shade qui pour elle n'était autre que Flatty. Si elle montrait ses clichés, ses analyses, Ann Suba trouverait une explication pour rejeter son travail. Par moments elle avait envie de tout

plaquer, songeait à Charlster qui là-bas à Salt Lake Station, dans un observatoire amateur, effectuait un travail bien plus intéressant. Peut-être aurait-il été heureux de l'accueillir ? Bien sûr, il avait fait suivre cette Cristella Marlone et son enfant, dont il était le père non consentant.

— Très intéressant, mais Altaï, vous le savez, était une station importante, un relais entre la Terre et Ophiuchus. Je dois avoir des documents sur ces installations.

Elles disposaient d'une grande quantité d'eau. Ce sont les fuites de réservoirs de cette base qui suivent ce cycle perpétuel de glaciation et de vaporisation, pas autre chose. Je vous en prie, ne venez pas me ramener ces histoires d'icebergs spatiaux. Ils n'existent que dans l'imagination sénile de Charlster. Si vous étiez venus avec moi à 87°7 Station, vous auriez constaté à quel point il était négligent ces derniers temps. Il poursuit un rêve insensé, et si vous voulez l'accompagner ce n'est pas ici que vous trouverez une place.

Claudion se leva et Louria en fit autant. Ann Suba, tranquillement, rassembla les clichés et les leur tendit.

— Vous avez perdu un temps précieux avec cette histoire. Vous me le devez et je vous demande d'abandonner votre travail actuel pour ne vous intéresser qu'au Gouffre aux Garous. Je trouve que vous n'avez guère progressé dans vos observations. Vous avez trouvé des traces de gaz carbonique et de quelques autres, des émanations d'infrarouges.

— Nous avons repéré la présence d'un engin mobile à proximité, certainement une grosse draine. Or aucune voie n'est signalée sur les *Instructions Ferroviaires* du coin.

— Vous savez ce que je pense ?

Elle les regarda durant un court silence.

— Je pense que vous devez vous rendre là-bas. J'ai déjà contacté Fortalès, mais l'administration côté Aiguilleurs se fait tirer l'oreille. Je pense que d'ici quelques jours nous aurons le feu vert. Vous devez dès maintenant préparer cette expédition.

Claudion raccompagna Louria chez elle pour essayer de la calmer, mais elle persistait à dire qu'elle préférait retourner à 87°7, plutôt que de rester là à se faire constamment contrer par cette femme.

— Je suis aussi certaine de moi que Charlster l'est de lui, et nous ne nous trompons que rarement. Ici, je ne progresserai pas. Si on me refuse 87°7, je démissionnerai et rejoindrai Salt Lake Station. Charlster sera certainement ravi de m'avoir comme collaboratrice.

Claudion ne disait rien, mais redoutait que la jeune femme ne mette son projet à exécution et ne la quitte. Depuis des semaines, il remâchait son amertume et il reconnaissait qu'Ann Suba n'était pas une personne facile. Son narcissisme était beaucoup plus développé que celui de Charlster qui acceptait de les écouter, même si dans son for intérieur il était bien décidé à ne pas tenir compte de leurs suggestions.

Le lendemain, Louria lui déclara qu'elle acceptait cette idée d'une expédition au Gouffre aux Garous, mais qu'elle donnerait son accord définitif une fois qu'elle aurait vérifié les moyens mis à leur disposition.

— Nous ne pouvons entreprendre seuls la descente dans cet abîme et l'affrontement avec ces créatures, si vraiment elles existent. De toute façon, au retour de cette expédition je demanderai ma mutation, et si je refuse l'expédition, je le ferai à ce moment-là.

— Ann Suba la repoussera, tu le sais bien.

— Je démissionnerai.

— Moi, je ne peux me le permettre. Possible que Charlster te recueille, mais il ne voudra pas de moi.

Louria utilisa une autre technique pour observer le territoire où se situait approximativement ce Gouffre. Jamais les autorités n'avaient accepté de le délimiter sur une carte, et les différents récits au cours des décennies, dont celui du chasseur de loups qui avait osé y descendre, ne donnaient que des approximations. Louria utilisa donc Altaï comme réflecteur de son laser, mais elle dut trouver la nuance de celui-ci pour qu'il accepte d'être renvoyé sur Terre. L'étude de l'angle lui demanda des nuits épuisantes et décevantes. Ensuite, elle dut faire un devis de la dépense envisagée qu'Ann Suba ne signa pas tout de suite. Elle la convoqua pour avoir des précisions, lui fit remarquer qu'elle allait dépenser une petite fortune en courant électrique et mobiliser le plus puissant de leurs lasers pour des résultats aléatoires.

— Vous allez balayer une surface que je trouve énorme, faire fondre la glace et si tout va bien vous analyserez le spectre de cette évaporation, si elle vous en laisse le temps, car cette vapeur d'eau retombera très vite en grêle et en glaçons.

— C'est une question de synchronisation. Claudion et moi espérons obtenir des résultats assez probants. Du moins nous situerons la bouche du Gouffre, s'il existe, avec une précision jamais atteinte.

Ann Suba se doutait que si elle poursuivait ce genre d'opposition, elle exaspérerait la jeune femme. Elle avait eu des échos sur son éventuelle

démission et ne pouvait laisser partir un élément de cette valeur. Mais le projet de Louria atteignait une ampleur et grevait le budget annuel du train-observatoire dans des proportions inquiétantes. Elle devrait par la suite demander des avances ou des subventions. Si Louria réussissait, elle n'aurait aucun problème pour les obtenir, mais si elle échouait ce serait catastrophique.

Pourtant, elle donna son accord, sachant que les mises au point durant des jours et surtout des nuits allaient engloutir des sommes folles et, pire encore, priver les chercheurs du plus grand laser existant, alors que des nuits limpides s'annonçaient.

Claudion avait déjà établi le programme d'utilisation de ce laser chimique, à base de réaction du fluor atomique sur l'hydrogène. Il travailla encore ce programme pour réduire les risques de cafouillage. Toute seconde gagnée se traduisait par une économie de plusieurs dizaines de kilowatts.

CHAPITRE 13

« Tante » Deborrah n'en revenait pas de constater avec quelle rapidité cette fille était parvenue à se rendre indispensable au président Tharbin. Il la voulait auprès de lui à tout instant de sa vie, et la nuit elle dormait non loin du compartiment qu'il partageait avec son épouse. Cette dernière, soumise depuis toujours à son mari, n'élevait aucune objection, mais la couturière, elle, montrait quelque agacement, voire de la jalousie. Jamais elle n'avait été invitée dans les réceptions que le président donnait, jamais il ne lui avait manifesté autre chose qu'une attention distraite, et cette inconnue, en un seul regard et un balancement de fesses, l'avait conquis.

Movane suivait le déroulement des indignations de sa tante en direct dans son cerveau et en souriait. Cette femme ramenait tout au sexe, pensait que sa protégée se livrait à des actes répugnants pour capter ainsi l'attention et la protection du puissant personnage. Si elle avait su comment elle forçait Tharbin à la garder dans son environnement, elle n'aurait pas voulu la croire. Désormais, Movane déroulait tout un film de fiction que Tharbin prenait pour argent comptant. Elle lui suggérait que des comploteurs venus de l'extérieur préparaient un attentat contre lui. Et tout de suite Tharbin en avait situé l'origine en Tcherskicie. Il prétendait, sans en avoir la preuve, que l'âme de cette future attaque contre sa personne ne pouvait être que l'ingénieur Pavakov. Pavakov devait entretenir sa haine contre Opérasque qui l'avait contraint à abandonner le Chenal Noir et son projet de piste pour ses glisseurs. Opérasque était sous surveillance policière mais c'était à la Caste que l'ingénieur devait s'attaquer de façon détournée. Il voulait le tuer, lui, dans un spectaculaire et sanglant attentat, pour démontrer à la Caste qu'elle était visée et que les prochaines victimes seraient des Grands Maîtres Aiguilleurs.

Lorsque Movane découvrit que Tharbin désignait ouvertement les éventuels assassins, elle décida de tout abandonner. Elle ne pouvait laisser accuser des gens innocents. La police de Tharbin commençait d'effectuer des rafles dans les milieux de gens issus de la Tcherskicie. Plusieurs dizaines de personnes avaient été arrêtées et interrogées. Deborrah, qui se passionnait pour cette histoire, parvenait à lui fournir des détails qui l'accablaient de plus en plus de remords. Seulement, le jour où elle put s'approcher de Tharbin sans qu'il soit tout de suite envahi d'épouvante, elle comprit qu'elle faisait fausse route.

— Parfait, disait-il en se frottant les mains, approchez encore, ma jolie. Cette fois je ne reçois aucune image sanglante, donc j'avais raison. Il fallait

que ces gens venus de Tcherskicie soient mis hors d'état de nuire. Et je ne vais pas m'arrêter là, je vais mettre l'ingénieur Pavakov en demeure de se justifier, et s'il refuse j'envisagerai une opération militaire contre lui. Salt Lake Station me donnera certainement son aval, car cet homme agace aussi les gens de là-bas.

Alors, sans plus réfléchir aux conséquences de ses manœuvres, elle inonda le cerveau de Tharbin d'un flot d'images encore plus effrayantes, et accompagna cette horreur de détails disculpant les Tcherskiciens installés à Talmyr Station depuis des générations.

Le choc fut d'une telle puissance et fit tant souffrir Tharbin qu'il hurla, si bien que sa garde personnelle se rua dans son bureau, juste comme Movane reculait et arrêta la projection télépathique de ces images insupportables. Tharbin retrouva aussitôt son sang-froid habituel, fit signe au chef de sa garde de se retirer.

— C'était horrible, dit-il. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. J'ai cru être débarrassé de ces craintes et voilà que je reste sous une menace encore plus mystérieuse.

Les gens de Tcherskicie n'y sont peut-être pour rien. Mais alors qui sont ceux qui veulent me tuer ?

Alors, avec prudence, la jeune femme décida de lui proposer quelques éclaircissements qui lui permettraient, elle l'espérait, de mener à bien sa mission. Tharbin devait lui révéler une chose très importante.

CHAPITRE 14

Parfois, Charlster avait envie de démasquer Alcibion, de lui faire ouvrir sa serviette afin qu'il en extraie son imprimante. Mais en y réfléchissant, il préférerait ne rien faire, dans l'espoir de découvrir qui pouvait bien s'intéresser à ces documents incompréhensibles pour tout le monde. Il n'y avait pas dix personnes en Compagnie Panaméricaine capables de les interpréter. Et quand il en faisait le compte, il ne restait pas cinq astrophysiciens. Cette science autorisée depuis peu rassemblait un certain nombre de chercheurs, mais de ce lot n'émergeaient que quelques cerveaux supérieurs, dont le sien bien évidemment.

Cristella Marlone avait reçu avec une feinte admiration ses confidences sur la découverte d'un iceberg énorme voguant dans l'espace. Cependant, elle s'était montrée assez finaude pour lui demander comment cette masse de glace ne fondait pas en recevant la chaleur solaire, il lui avait alors sorti toute une théorie dont il pensait qu'elle était restée de l'hébreu pour son amie. Mais enfin il avait une admiratrice sans réserve, même si elle ne pouvait envisager ce qu'avait de vertigineux une telle découverte.

Lorsqu'ils étaient seuls, Charlster ne pouvait s'empêcher de s'en réjouir et de penser à Ann Suba qui n'avait jamais admis une telle possibilité. Ah, comme il aurait aimé lui mettre ses preuves sous son nez à celle-là ! Elle se croyait la meilleure, pensait qu'elle lui était supérieure, mais qu'avait-elle découvert jusqu'à présent ? Rien. Elle avait tout juste stabilisé les deux DAI et il estimait que s'était du travail d'artisan, pas de scientifique. Un travail sans âme, disait-il à Cristella, uniquement fait pour rassurer les puissants gestionnaires de l'économie avec le Chenal Noir et son réseau de l'Éternelle Nuit.

— Bien sûr, il y a aussi le passage entre nord et sud de l'océan Pacifique, mais il faudra des années pour que la Caste accepte que des cargos effectuent la traversée. Moi, pendant ce temps, je découvre des icebergs dans l'espace, des monstres, des énormes montagnes. J'évalue celle que j'ai repérée à près de mille kilomètres cubes, mais je suis certain que les prochains seront colossaux.

Régulièrement, Alcibion lui faisait part de l'intérêt réel ou non qu'Opérasque portait à ses travaux.

— Le Grand Maître voudrait savoir où vous en êtes et si Permafrost sortira

de l'état de projet pour devenir une réalité.

— Dites-lui que je dois utiliser une technique tout à fait différente de celle que j'ai employée pour obtenir le Chenal Noir.

Connaissant l'intransigeance d'Opérasque, il évitait de citer le Serpent Gris. Le Grand Maître ne supportait pas l'idée que des bateaux puissent remplacer le train et se déplacer dans le monde entier.

— Le Grand Maître voudrait d'autres assurances, ne serait-il pas possible qu'en un certain endroit les conditions d'un retour à un climat supportable soient réalisées ? Il veut dire qu'un territoire pourrait servir de lieu d'expérimentation.

Rien de tel pour agacer Charlster qui éludait la demande, mais savait qu'Opérasque reviendrait à la charge. Ce dernier ne voyait qu'un retour à une glaciation totale, à un jour crépusculaire et à la multiplication à nouveau des réseaux ferrés en une toile d'araignée recouvrant la Terre entière.

Une nuit, Charlster eut un terrible choc qui devait pour les jours à venir lui gâcher la joie d'avoir découvert cet iceberg spatial.

— Mais que fabriquent-ils avec le laser chimique de grande puissance. Mais... Ils sont fous ? Ils vont faire sauter Altaï...

Parasitant les réseaux de NPST, il pouvait suivre à tout moment les expérimentations en cours, les recherches et les travaux. Et jamais il n'avait eu vent d'une telle entreprise. Il fit apparaître le schéma de cette utilisation du laser le plus puissant existant actuellement, découvrit qu'il se répercutait sur le bloc lunaire et selon un certain angle paraissait viser un point sur la Terre. L'angle était si aigu que le point d'impact de ce retour était proche du pôle, pensa-t-il. Mais que fabriquaient-ils donc ? se répétait-il furieux.

CHAPITRE 15

Les nouvelles que Halchiom recevait de Talmyr, la capitale de la Compagnie du Consortium, étaient très encourageantes. Cette jeune fille, Movane Marqua, se débrouillait fort bien. Très rapidement elle avait fait la conquête de Tharbin, le président. Il ne savait comment elle s'y était prise, mais le chef des Bonzes ne pouvait plus se passer d'elle. Jointe à ce message, il trouva une Dépréciation de Deborrah, la couturière qui se faisait passer pour la tante de Movane. Celle-ci, choquée ou jalouse, insinuait que la jeune fille avait « su y faire » et qu'elle déclinait toute responsabilité dans « cette histoire immorale ». À priori, cette Deborrah pensait que Movane se prostituait en quelque sorte pour s'attacher Tharbin. Halchiom n'en croyait rien.

Lorsque Movane lui avait déclaré qu'elle ne voulait plus suivre les enseignements du professeur Bourguine, il avait été surpris, mais lorsqu'elle avait paru éprouver une aversion profonde pour le neurologue Verharen, il avait demandé une enquête. Ennuyé, il avait découvert que ces deux hommes, l'astronome et le neurologue, avaient sexuellement harcelé Movane sans jamais parvenir à leurs fins.

Ce rapport l'irrita et il commença par Verharen. Faisant mine d'ignorer ses visées sur la jeune étudiante il l'avait interrogé sur elle. Un flot de médisances était alors sorti de la bouche de cet homme. Halchiom l'avait laissé dire, puis lui avait demandé sèchement s'il avait couché avec elle.

— Non, mais elle ne demandait que ça.

Bourguine, lui, fut plus retors, mais devant répondre à la même question, il haussa les épaules.

— Comment une fille qui s'estime supérieure à tout le monde songerait à partager la couchette d'un vieillard comme moi ?

— Vaniteuse, alors ?

— Bien décidée à agir avant tout pour elle-même.

En définitive, l'astrophysicien était beaucoup plus perspicace que le neurologue qui avait aussi un cours de psychologie appliquée. Une fois seul, le chef de ce centre de recherches réfléchit. Movane était en train de réussir l'approche de Tharbin. Il avait estimé qu'il lui faudrait des semaines, voire des mois pour intéresser le Bonze, et voilà qu'en une seule rencontre elle était

devenue indispensable. Il relut le rapport, apprit que si dans la journée elle travaillait chez la voyageuse Deborrah, elle couchait dans un compartiment proche de celui où le couple Tharbin reposait.

— Arriviste ou individualiste ? Une fois au but, elle peut très bien négocier ses informations avec d'autres ! Pourquoi pas les Eugénistes de Crozet, après tout ?

Trois nuits plus tard, réveillé par Bourguine, il se précipita dans la grande caverne de l'observatoire, la partie la plus proche de la surface, et se rendit compte que la coupole non déployée occupait les deux cinquièmes de l'endroit.

Bourguine lui désigna un écran de surveillance branché sur l'extérieur. Qu'espérait donc lui faire découvrir le professeur par une nuit d'encre ? On n'avait pas signalé que le ciel serait dégagé ce soir-là. Et pourtant ce qu'il vit le sidéra.

— Un rayon laser ?

— En train de balayer une surface de deux cents mètres carrés, au sud du Gouffre. Son impact se rapproche peu à peu de nous, car l'opérateur trace une sorte de spirale.

— D'où vient-il ?

— Certainement d'Altaï, enfin ce que les Terriens désignent ainsi, nos ancêtres l'appelèrent Lunar Stump lorsqu'ils le découvrirent. Chicot lunaire.

— Altaï, pourquoi pas Flatty ?

— À première vue il s'agit d'Altaï, mais impossible d'en faire une observation optique au risque de perdre la vue même par vision indirecte. C'est un rayon d'une excessive luminosité et d'une puissance inouïe, même à 87°7 il ne possédait pas un émetteur aussi puissant. Celui-ci doit provenir d'un appareil utilisant une technique chimique à base de fluor atomique, ou quelque chose dans ce goût-là. La théorie existait déjà depuis longtemps, mais je ne l'avais jamais vue mise en pratique.

— Ce rayon pourrait provenir de Flatty, non ?

— Je ne suis pas un exilé venu de là-haut, mais je sais que vos techniques ne sont pas aussi développées.

— Il y aurait donc des survivants sur Altaï ?

— Sans la coupole je ne peux rien examiner et impossible pour l'heure de

la déployer. Vous savez ce qui se passe, le rayon est en train de faire fondre la glace sur ces deux cents mètres carrés, sur une profondeur qui doit atteindre le mètre en ce moment même. S'il persiste, le haut de notre observatoire sera bientôt mis à nu.

— Mais qui balaye ainsi le sol ?

— Je ne suis sûr de rien, mais il semblerait qu'Altaï sert de réflecteur. Et je ne connais que quelques personnes capables d'obtenir un résultat aussi surprenant.

— Charlster est à Salt Lake Station, hors-jeu.

— Ann Suba, Louria Finister et Claudion Hyponias. Croyez-moi ces trois-là sont capables d'avoir monté cette expérience.

— Ils nous recherchent ?

— Non, ils cherchent la bouche du Gouffre aux Garous. Ils agrandissent le cercle de recherche sans comprendre qu'ils ont visé à côté. Le gouffre se trouve à vingt mètres environ de leur plus grande spirale. Je ne pense pas qu'ils insistent longtemps. Enfin, je le souhaite. Ils sont en train de bouffer des milliers de kilowatts et j'étais bien placé là-bas à 87°7, avant de venir ici, pour savoir que les chercheurs doivent justifier chaque kilowatt excédentaire sur leur quota d'attribution de courant électrique. Ce fameux train-observatoire a reçu sa dotation, certainement généreuse, mais ce laser va la lui amputer des deux tiers.

Les capteurs extérieurs ne pouvaient que leur fournir des informations réduites à la surface de l'inlandsis.

Bourguine essayait de faire mettre en place par ses élèves un appareillage pouvant repérer exactement l'origine du rayon laser, du moins de son point de réflexion. Plus tard, il essaierait de confirmer que c'était le train-observatoire, le NPST qui l'émettait.

— Bourguine, que pouvez-vous faire ?

— J'y réfléchis.

Soudain le rayon disparut de l'écran et Bourguine bondit vers ses réglages, essayant d'obtenir le point d'incidence. Des caméras occultées par la puissance du rayon réémettaient à nouveau, et effondré Halchiom découvrait que la glace avait fondu sur un quart d'hectare environ et sur une profondeur de trois mètres. Il s'en était fallu de sept mètres que le bâti de la coupole ne soit mis à nu. Bourguine s'acharnait encore, mais il comprenait que le professeur n'avait pu obtenir la preuve qu'Altaï servait à renvoyer le rayon sur

Terre.

Il décida de sortir, de faire évaluer les dégâts sur l'inlandsis, d'avoir une idée de ce qui pourrait se reproduire la nuit où le même rayon balayerait leur territoire.

— Je suis arrivé trop tard. Pourtant il doit y avoir un point d'impact important sur Altaï, mais pour le constater il faudrait que je fasse monter la coupole. Rien que les préparatifs nous demanderaient deux heures et la nuit n'est pas assez claire pour que je me le permette. Ce n'est donc qu'une hypothèse pour l'instant.

— Vous m'accompagnez ? Je vais voir ce qu'il en est.

Ils furent une demi-douzaine à patauger dans une glace qui se reconstituait difficilement. Bourguine lui montra les nuages bas de vapeur.

— Ils se cristallisent en grêlons. Il faudra rentrer avant qu'ils ne retombent. Ça va leur servir, là-bas, à NPST.

— Comment ça, leur servir ?

— Ils vont analyser ces vapeurs à distance et dès que le jour viendra ils obtiendront un spectre qui sera peut-être invisible pour nous, mais que là-bas ils percevront. En l'analysant ils découvriront des tas de renseignements d'abord qu'ils ont loupé la bouche du Gouffre, mais la présence de certaines particules va les intriguer. Gaz carbonique bien sûr, hydrogène, oxygène dus à une électrolyse, aussi traces de lubrifiant. Notre coupole gigogne en utilise. La chaleur a provoqué son évaporation. Ils vont se poser des questions et ce n'est pas tout. Je suis certain qu'ils découvriront une vingtaine de particules inattendues dans ces vapeurs d'eau. Inattendues dans une région aussi déserte. La révélation d'une activité humaine et surtout technique, de moyenne importance, certes, mais impossible à attribuer aux garous.

Ils approchaient de la bouche du Gouffre que les congères, voire les icebergs terrestres, modifiaient sans cesse. Ce jour-là elle formait un petit volcan de trente mètres de haut. Il en sortait un panache de vapeurs.

— Depuis longtemps, les savants du train-observatoire savent ce que contiennent les vapeurs du Gouffre et lorsqu'ils feront l'analyse des masses en suspension, ils disposeront d'un premier tri. Jamais ils n'ont dû relever de particules de lubrifiant.

— Bourguine, accompagnez-moi dans mon bureau, je vous offre le petit déjeuner. Nous avons à discuter de cette affaire.

Ce fut en buvant son café qu'Halchiom conçut une parade à l'action de ce

laser puissant.

— Serait-il possible de le guider ?

Bourguine le regarda comme s'il venait d'entendre la plus grande stupidité de sa vie. Au point qu'il jugea inutile de poser une question.

— Je sais que je vous apparais comme un imbécile, mais tant que les manipulateurs ne trouveront pas le Gouffre, ils recommenceront chaque nuit.

— Possible que non. Cette première expérience a dû consommer dans les cent mille kilowatts et je me demande si mon estimation n'est pas optimiste. Quand j'étais à 87°7, nous étions très satisfaits de disposer de trois cent mille kilowatts par mois. Même si Ann Suba bénéficie d'une plus grande dotation, toute la production instantanée de la centrale nucléaire qui alimente NPST a été absorbée par ces quelque trente minutes de recherches. C'est-à-dire que tous les convois circulant sur le petit cercle arctique, les liaisons interpolaires, les conserveries, les stations, tout ça a été soudain en panne électrique. Pour recommencer la même chose, il faudra que des mesures soient prises pour avertir les gros usagers, surtout les gars de la Traction qui doivent fulminer et pas mal de monde.

— Pouvez-vous répondre à ma stupide question ?

— Je ne la comprends pas.

— Serait-il possible, même par une sorte de bricolage, de guider le rayon laser vers la bouche du Gouffre la prochaine fois ? Ainsi, ceux qui la cherchent seront satisfaits et ne tâtonneront plus au risque de nous découvrir, nous.

— Un bricolage, répéta Bourguine ulcéré.

— Vous devez quand même savoir ce qui peut détourner de nous ce rayon et le faire aboutir dans le Gouffre, s'énerva Halchiom, qui en avait plus qu'assez des grands airs de Bourguine.

Ce dernier ne se souvenait pas qu'il lui devait d'être encore en vie. Quand le service de surveillance l'avait découvert non loin du Gouffre avec son compagnon et cet attelage de chiens, le chef de la Sécurité avait décidé de les faire tous disparaître, mais lui avait voulu d'abord savoir qui ils étaient. Là-dessus, le compagnon de Bourguine, un certain Wist Kalagan, avait fait une chute vertigineuse en descendant dans le gouffre. Bourguine, conduit devant lui, avait révélé qu'il était astrophysicien. Mais cela ne lui aurait pas sauvé la vie, sans l'intervention du grand patron.

— Excusez-moi, dit Bourguine, le mot de bricolage m'a choqué, mais en

même temps m'a donné une idée. J'ai peut-être la solution, non pour guider ce rayon, mais pour le détourner de nous. À l'aide de couleurs, je vous expliquerai. Mais sachez tout de même que les particules dénonciatrices que nous émettons seront trouvées dans ces nuées de vapeur d'eau venues de la glace et nous accuseront. Je connais assez Ann Suba, Louria et Claudion pour craindre que s'ils sont à l'origine de cette recherche au laser, ils resteront perplexes sur le résultat des analyses et voudront en savoir plus. Si à l'aide d'une couleur je repousse l'investigation du rayon laser vers le Gouffre, ils auront là aussi une énigme à résoudre. Comment peut-il exister, sur un inlandsis qui se confond avec la banquise environnante, une couleur incompatible avec leur rayon laser ?

— Je vous laisse le temps de trouver la parade, mon cher.

Bourguine le regarda fixement.

— Vous n'avez pas l'air de vous douter qu'une fois les constatations faites, ces analyses effectuées, NPST devra avertir la Caste que des choses mystérieuses se produisent par ici et une expédition puissante sera organisée. Peut-être conviendrait-il d'envisager la prochaine et rapide évacuation de ce centre de recherches. Avec de puissants moyens de détection, il ne faudra que quelques heures aux spécialistes pour découvrir qu'une centaine de personnes vivent depuis des années dans les profondeurs du sol, à proximité du Gouffre aux Garous.

Halchiom haussa les épaules.

— N'exagérez pas. Nous n'en sommes pas là, et je ne songe nullement à une évacuation. Nous ne saurions trop où aller, et devrions nous disperser après avoir abandonné un matériel et des appareils que nous ne pourrions jamais renouveler.

— Comme il vous plaira, mais vous êtes prévenu que les chercheurs que j'ai cités ne lâcheront pas leur désir d'en savoir plus.

— Nous ne pouvons quitter cet endroit car, vous le savez très bien, le Gouffre pourrait éventuellement nous servir de base de lancement d'une navette vers Flatty. Tout se passerait sous la surface, et il suffirait d'une nuit bien opaque pour effectuer ce lancement.

— Oui, ce serait l'idéal, dit Bourguine goguenard, mais encore faudrait-il posséder une navette.

— Je vous demande, professeur, de garder pour vous ces avertissements alarmistes. Je n'ai pas envie de voir les gens du centre envahir mon bureau ou basculer dans une hystérie collective. Quant à cette éventuelle navette, il est

possible qu'elle soit découverte sous peu.

CHAPITRE 16

Comme chaque fois qu'un aéronef se présentait au-dessus des Kerguelen, le directeur de l'aéroport, un terme bien prétentieux pour une piste dangereuse et trois cahutes d'accueil, avertissait Lien Rag de l'approche de l'engin et lui demandait s'il accordait l'autorisation d'atterrir.

— Il s'agit de l'hydravion 510, avec à bord le capitaine Césaire. Devons-nous l'accepter ?

— Bien sûr.

Il ne jugea pas utile d'aller accueillir cet homme. Il l'aimait bien, car il le trouvait assez franc dans la mesure où il avait le droit de dire certaines choses, mais les gens de Crozet l'insupportaient avec leurs mystères multiples.

Césaire mit pas mal de temps pour arriver jusqu'au siège du gouvernement, car il ne trouva pas tout de suite une draisine-taxi et dut emprunter le tram qui effectuait une rotation assez longue dans l'île principale.

Dès qu'il pénétra dans son bureau, Lien Rag fut frappé par son apparence. Il avait maigri et sa peau d'un noir brillant naguère, virait au marron sale. Il ne paraissait pas aussi alerte que d'habitude et apprécia d'être autorisé à s'asseoir.

Lien Rag ne perdit pas de temps en considérations oiseuses et attaqua sur le transport de fuphoc pour Alone-Vatican.

— Un voyage sur deux est pour le pape. Je croyais que vous aviez besoin de cette huile. Nous avons effectué des analyses de l'air au-dessus de Crozet et vous utilisez plus de fuphoc que d'ordinaire, alors que les émanations de radioactivité sont moindres.

— Nous avons dû stopper effectivement deux réacteurs, murmura Césaire d'une voix lasse.

— Et aucun objet spatial n'atterrit plus chez vous, osa pour la première fois lancer Lien Rag.

Césaire ne se crut pas obligé de répondre. Le voyant, si exténué, Lien Rag abandonna son ton hostile.

— Qu'est-ce qui ne va pas, vous n'avez pas l'air en excellente santé.

— Fatigue passagère, dit Césaire en s'efforçant de sourire. Je vous remercie de vous soucier de moi.

— Vous avez des médecins, je suppose, à Crozet ?

— Oui, bien sûr... Et à ce propos j'ai entendu dire que lorsque vous avez récupéré les rescapés du Bulb dans l'océan Pacifique, il y avait, outre votre cousin, un certain docteur Isaie. Est-il vraiment docteur ?

— Il l'était. Le docteur Isaie est mort depuis longtemps. Il n'a survécu à son arrivée sur Terre que quelques mois, et se trouvait à Punta Arenas lors de son décès. Mais c'était un véritable médecin qui avait pu faire des études à bord de ce satellite animal, à l'époque où l'éducation, les institutions fonctionnaient encore malgré les différentes luttes intestines. Par la suite, il ne put exercer régulièrement sa profession.

— Il est mort, fit Césaire, comme s'il l'avait connu et éprouvait un coup terrible. C'est par hasard que j'ai appris qu'il était l'un des survivants sur ce cadavre de bulb en train de couler.

— Des milliers de requins le dévoraient par en dessous, dit Lien Rag, et l'eau pénétrait partout. Le Bulb repose dans l'une des fosses profondes du Pacifique. Isaie n'a pas supporté le changement de vie, peut-être regrettait-il celle qu'il menait là-haut, alors qu'elle était tout bonnement effroyable. Je peux en parler en connaissance de cause, car moi-même j'ai passé des années dans cet enfer.

— Je sais, murmura Césaire, mais vous n'étiez qu'en transit, en quelque sorte ?

— Je venais de la Terre, si c'est ce que vous voulez dire, tout comme mon cousin Lienty que jadis on appelait Gus. Une fois à bord du Bulb, il a trouvé un appareil de régénération prothétique qui a reconstitué ses jambes. De cul-de-jatte, il est devenu un homme grand et costaud.

— Lui aussi venait de la Terre ? persista à dire Césaire.

— Je regrette que vous n'assumiez pas votre part de responsabilité dans la surveillance de l'océan Indien. Les pirates asiatiques peuvent revenir à tout instant. Aussi les Kerguelen sacrifient du temps, des hommes, du matériel pour effectuer des reconnaissances. Mon cousin Lienty, dont nous parlons, est en ce moment en vol au-dessus de l'océan Indien, justement. Vous vous êtes replié sur Crozet avec juste le ravitaillement d'Alone-Vatican comme activité extérieure. Votre rémunération doit être très satisfaisante.

Césaire secoua la tête avec cet air accablé qui ne le quittait plus, semblait-il.

— J'ai le droit de fouiner dans la grande bibliothèque et à l'exception de certains rayons qui me sont interdits, je peux consulter des milliers d'ouvrages. Et j'ai même reçu le code d'accès qui me permet de poursuivre mes recherches à distance.

— À condition d'avoir un émetteur-récepteur radio de grande puissance. Mais le Vatican a dû vous en offrir un, je suppose, en reconnaissance de votre transport de fuphoc. Si vous étiez aussi nombreux que nous ici aux Kerguelen, vous ne pourriez sacrifier un transport sur deux.

— Nous avons obtenu un relais automatique avec la Nouvelle-Amsterdam et la Compagnie de la Sainte-Croix.

Ce qui remplit Lien Rag d'amertume. Les Kerguelen aussi, durant l'opération contre les pirates, avaient obtenu un relais automatique pour recevoir les émissions d'Alone-Vatican, mais surtout celles de la *Chimère* et de toutes les radios de portée moyenne des bâtiments en opération. Depuis la défaite des pirates, le relais ne fonctionnait plus.

— Nous avons un baleinier ravitailleur, le *Madam*, en stationnement en plein océan Indien, qui assure le ravitaillement du dirigeavion. Pendant ce temps vous avez accès aux secrets du Vatican.

— Je fais des recherches personnelles, dit Césaire avec douceur.

— Puis-je vous demander la raison officielle de votre visite ? s'impatienta Lien Rag.

— Il n'y en a pas vraiment. Je suis venu pour vous demander une précision. Je ne savais pas qu'un certain docteur Isaïe, véritable autochtone du Bulb, avait rejoint la Terre et j'ai cru comprendre, bien que j'aie été incapable d'en trouver confirmation, qu'il n'était pas seul.

— Oui, il y avait Lienty, mon cousin.

— Et aussi un autre autochtone.

Lien Rag garda le silence. Il n'était pas surpris par l'ignorance de Césaire qui n'avait apparu à bord du *Staple*, ce gros remorqueur puissant, que bien après que le Bulb ait rejoint le Pacifique pour y sombrer, plus de seize ans auparavant. Tout le monde avait oublié qui se trouvait dans le satellite. Seul Lienty était le plus souvent cité quand un média, faute d'actualité, rappelait cette histoire. On avait oublié le docteur Isaïe et surtout on ne disait jamais que Grathe, le nouveau commandant du baleinier *Salamandre*, était le

troisième survivant. Pour quelqu'un comme Césaire, vivant à l'écart dans l'archipel Crozet, avec juste ses livraisons à Alone-Vatican et ses allées et venues avec la Zone Tabou, c'était tout à fait explicable.

— Vous ne me répondez pas, dit Césaire.

— Je n'ai pas à le faire.

— Donc, cette personne est encore vivante, je suppose. J'ignore si c'est une femme ou un homme.

— Que vous importe, dit Lien Rag, de plus en plus agacé de ne pas comprendre les raisons de cette demande.

— Je voudrais rencontrer cette personne, car elle détient la clé d'un pouvoir extraordinaire. Je suis désolé de m'exprimer aussi mystérieusement, mais sachez une chose, Lien Rag, nous sommes tous menacés d'extinction, là-bas, dans Crozet, car nous sommes atteints d'une maladie aussi incurable que rare. Pour des raisons qui seraient trop longues à vous expliquer, il faut que je retrouve cette personne, si vraiment elle fut autochtone à bord de ce Bulb qu'on appelait plus communément SAS, Salt and Sugar, n'est-ce pas ?

— Communément, c'est beaucoup dire. La Caste, certes, le nommait ainsi et aussi ses habitants, mais sur la Terre seuls quelques scientifiques le faisaient. Vous avez besoin d'une personne dont les ancêtres auraient vécu des siècles, deux millénaires à bord de SAS, mais savez-vous que tous ceux qui avaient colonisé le Bulb provenaient d'Ophiuchus ?

— Je le sais, dit Césaire, faisant visiblement un effort pour rester dans la conversation. Excusez-moi, auriez-vous un verre d'eau ?

Il sortit un petit sachet de sa poche et le dilua dans l'eau que lui avait apportée Lien Rag. Il avala le tout, se renversa dans son fauteuil en fermant les yeux.

— J'ai peur pour moi mais surtout pour ma femme et mes enfants.

— Ils sont aussi à Crozet ? s'étonna Lien Rag. Vous n'en avez jamais fait mention.

— Pas exactement. Nous avons besoin de cet être-là, Lien Rag. Nous enregistrons dix pour cent de décès ce mois et redoutons que ce chiffre augmente. Moi-même, je me sens terriblement délabré. Désolé de vous l'avoir caché. Je vous en prie, Lien Rag, prévenez cette personne que nous avons besoin d'elle. Elle détient le secret de notre guérison, du moins peut nous empêcher de perdre la vie.

— Césaire, malgré toute ma compassion, je reste un politique qui ne cède rien sans rien. Pour notre sécurité, face à Crozet si puissamment armé, je suis prêt à négocier cette information. Tout ce que je veux savoir, c'est qui êtes-vous, que faites-vous dans l'hémisphère Sud ?

— Je peux négocier avec vous, mais il nous faut faire vite...

Soudain, il bascula sur le côté et son poids entraîna le fauteuil. Lui et le siège tombèrent. Lien Rag sonna et se précipita. Césaire avait perdu connaissance.

CHAPITRE 17

Même la pêche aux bijoux, comme ricanait Liensun, ne l'intéressait plus. Elle en avait remonté plusieurs du fond de la calanque, des pièces de valeur, mais qu'en ferait-elle là où ils allaient, dans cet enfer que devait être l'île du Titan ? Elle l'avait connue jadis, entre la fin de la glaciation et le début du réchauffement, quand les usines fonctionnaient à plein et que le Kid paraissait toujours aussi puissant, même si sa Compagnie, uniquement constituée de banquise à l'exception de quelques îles, était en train de se disloquer et de fondre.

Liensun passait ses journées à terre et elle ignorait ce qu'il fabriquait. Il avait même couché en dehors du baleinier par deux fois. Elle le soupçonnait de rechercher une chose importante, peut-être un trésor ? Mais même aux Kerguelen ou en Patagonie, un trésor n'aurait qu'une importance limitée, puisque les marchandises qu'on aurait pu acheter avec n'existaient pas ou bien en trop petit nombre. La vie économique du Sud était lente à connaître une grande expansion et il lui semblait que les gens manquaient de dynamisme. Même Liensun n'avait pas cette rage d'autrefois pour édifier un royaume quelconque, réel ou virtuel.

Alors elle buvait. Elle avait découvert que l'épave de la jonque proche de l'embouchure de la petite rivière était bien approvisionnée en toutes sortes d'alcools et pas seulement en eau-de-vie de riz. Elle en avait rapporté tout un sac et avait fini par tout consommer. Il lui fallait retourner là-bas avec un autre canot, moins stable que celui qu'utilisait Liensun, mais elle s'y résolut et pagaya sans entrain. Elle n'avait pas envie d'atteindre la rivière qui coulait un peu plus fort ces jours. Il se formait de petits bassins où elle aurait pu se baigner, mais elle avait peur. Peur d'être surprise sans défense, soit par des inconnus venus de la terre, soit par des marins pénétrant dans le fjord. Et c'étaient surtout ceux-là qu'elle appréhendait, des pirates, peut-être même Nacha. On lui disait qu'il avait fait sauter son bateau plutôt que de se rendre, mais elle n'y croyait pas.

Elle entassa les bouteilles dans plusieurs sacs qu'elle transporta jusqu'au canot. Elle ignore les vivres. Elle ne quittait jamais sa carabine et avait deux pistolets à chargeurs dans sa ceinture. Pas question de se laisser attaquer.

Elle retourna au *Jocker*, attacha les sacs à une amarre qui traînait, les remonta quand elle fut sur le pont. Elle hissa aussi le petit pneumatique pour que Liensun ignore qu'elle l'avait utilisé.

Dans sa cabine elle dévissa le bouchon d'une grosse bouteille de vodka sibérienne, qui lui faisait envie depuis qu'elle l'avait repérée dans l'épave. Elle but une longue gorgée à même le goulot, poussa un soupir de satisfaction et de bien-être, remplit un verre et s'allongea sur sa couchette, fermant les yeux. Elle songea à Tharbin qui lui offrait la même vodka parfois, lorsqu'il l'invitait dans ses compartiments privés pour une petite orgie. Enfin, une orgie à deux, car il aurait détesté un méli-mélo de partenaires. Elle but à sa santé, se demanda si dans le fond ce n'était pas mieux pour elle cette vie-là. Elle était quand même secrétaire à l'Économie et aux Finances, et jouissait d'une grande considération. Que s'était-elle imaginé en venant dans cet hémisphère Sud qui ne parvenait pas à atteindre un rythme de croissance suffisant pour vivre convenablement ? Partout, on manquait de l'essentiel, et seul le fuphoc de la Zone Tabou allait permettre d'en finir avec la disette, mais il faudrait quand même du temps.

La chaîne d'ancre claqua sur le pont, alors elle pensa qu'une vague plus forte avait réussi à pénétrer dans la calanque et faisait tirer le bateau sur son amarrage. Parfois, une houle poussée par un vent différent remontait les deux kilomètres de ce fjord profond. Mais comme le bruit venait de récidiver elle se redressa, posa les pieds au sol, avala un verre de vodka et se leva. Elle saisit sa carabine et monta sur le pont, regarda vers l'avant.

— Merde, c'est quoi cette connerie, l'ancre est remontée ? Liensun ? C'est toi ?

Les deux moteurs démarrèrent d'un coup.

CHAPITRE 18

Au petit déjeuner, pris dans la cafétéria, Louria et Claudion alimentaient toutes les conversations, provoquaient à leur insu une effervescence proche parfois de l'algarade. Les uns défendaient les deux astrophysiciens, les autres protestaient contre cette expérience aux conséquences encore mal définies.

Alors que le laser à fluor balayait une zone certainement proche du Gouffre aux Garous, la centrale nucléaire d'Ellesmère avait disjoncté, et son arrêt plongé toute la province du pôle dans l'obscurité. Des trains avaient été immobilisés toute la nuit, d'après les informations radio, dont des trains-hôpitaux qui avaient dû avoir recours à leurs équipements autonomes. Dans NPST une panique avait été difficile à apaiser. La mise en route des groupes électrogènes avait demandé plus d'une heure et ils n'avaient fourni qu'un courant limité.

Ann Suba ne s'était pas couchée pour répondre à tous les messages, les questions qui affluaient. Jusqu'à Fortalès qui, un peu avant cinq heures du matin, lui avait directement demandé la raison de cette consommation excessive.

— On m'avait assuré, répondit-elle sans se démonter, que la centrale Ellesmère serait couplée avec celle de Melville. On vient de me prévenir seulement que le couplage n'avait pu se faire pour de stupides questions réglementaires. Je n'en savais rien, de ce fait, au moment de l'expérimentation.

— Ce puissant laser a été utilisé durant plus de vingt minutes, paraît-il, ce qui est contraire à toutes les prescriptions. Avez-vous pour autant obtenu de bons résultats ?

— Nous sommes en pleine analyse des relevés et ne pourrons vous donner un premier aperçu que sous quarante-huit heures.

— Mais en ce moment même, qu'en pensez-vous ?

— Il m'est difficile d'en faire état en conversation libre empruntant la voie des ondes, répondit-elle avec réticence.

— Je vous rappelle sur un autre réseau, le temps que tout soit installé.

En attendant, elle reçut des dizaines de doléances et apprit qu'un

déraillement s'était même produit dans la région du petit cercle polaire. Un train autonome diesel ayant percuté un convoi de marchandises immobilisé, les signaux branchés sur des batteries de secours n'avaient pas fonctionné. Il y avait un mort, le conducteur, et deux blessés.

Fortalès rappela une heure plus tard et attendit d'elle quelques justifications qu'elle lui donna sans grand enthousiasme, car les vérifications n'avaient pas été faites.

— Le laser a déblayé une surface de deux cents mètres carrés environ, soit un cercle de huit mètres de rayon.

— Quoi, seulement ? C'est maigre.

— Nous pensions être en plein dans l'ouverture du Gouffre aux Garous, mais il y a eu erreur de zonage quelque part. Nous avons donc fait fondre des quantités de mètres cubes de glace, dans les cinq cents qui transformés momentanément en vapeur prirent de la hauteur et se sublimèrent en nuages de cristaux. Nous les avons analysés au fur et à mesure grâce au spectre que la luminescence du laser engendrait. Nous pensons, mais ce n'est encore qu'une hypothèse à vérifier plusieurs fois, que des particules inattendues se trouvent dans ces cristaux de glace.

— Lesquelles ?

— Huile synthétique et graphite.

— Graphite ?

— Celui que l'on utilisait jadis pour fabriquer des crayons. La présence d'huile synthétique est encore plus étrange. Mais il est possible, je dis bien possible, qu'il s'agisse de résidus anciens, congelés. Trois expéditions furent envoyées sur ce site, les trois équipées de moto-skis, souvenez-vous, des engins qui utilisent ce type de lubrifiant, des huiles synthétiques graphitées qui ne gèlent pas facilement. Il nous faudrait les caractéristiques de ces moto-skis, surtout en ce qui concerne leur mode de lubrification.

Fortalès laissa échapper un soupir significatif et Ann Suba persista dans sa demande :

— Je sais que l'utilisation de ces engins est secret d'État car en contradiction avec l'idéologie ancestrale, mais nous avons besoin de ces renseignements.

— Même à mon poste je ne suis pas certain de les obtenir. Je ferai mon possible, mais je vais me heurter à une paralysie courtoise. En quoi ce lubrifiant pourrait-il vous donner des éclaircissements sur le Gouffre aux

Garous ?

— Si ce n'est pas celui des moto-skis, d'où vient-il ? Existerait-il encore dans le fond de cet abîme des quantités élevées de ce produit et pour quelles raisons ?

— Vous avez d'autres résultats ?

— Présence de gaz carbonique, oui. De méthane également, gaz de la corruption de matières organiques. Si vraiment il y a des garous dans le fond, ils se comportent comme tout être vivant. Ils mangent et éliminent, si vous me comprenez.

— Mais la zone balayée par votre laser n'était pas directement celle du Gouffre, si j'ai bien compris.

— Toutes les émanations du Gouffre retombent sur la glace environnante, dans un rayon que nous pouvons évaluer à moins de cent cinquante mètres en cas d'absence de vent.

— Avec vos quelques mètres de rayon explorés, vous êtes loin du compte. Imaginez que vous ayez balayé sur un plus grand rayon pour tomber pile sur le Gouffre, combien de centrales nucléaires allez-vous me faire disjoncter pour un résultat incertain ?

— Voyageur Grand Maître, si ces particules diverses ne peuvent être du fait des moto-skis ou des garous, il y a un autre mystère, une autre énigme qui s'ajoute à celle de cet abîme.

— Je vous ai chargée de retrouver la situation exacte du Gouffre aux Garous, commença Fortalès, et vous fantasmez déjà sur un autre mystère ? En bonne scientifique vous avez toujours estimé que le Gouffre était une légende et à tout prix il vous faut une explication rationnelle, et c'est pourquoi vous parlez d'une autre possibilité au risque d'embrouiller vos recherches, vos résultats, et de semer le trouble dans nos esprits.

Il était vraiment mécontent et elle le comprenait, mais ne voulait pas qu'il l'imagine coincée dans ses obstinations de savante.

— Vous m'avez demandé un premier résultat et je vous l'ai donné. Il est possible que dans quarante-huit heures ils soient tous différents. Autre chose, y a-t-il une ligne ferrée qui approche le Gouffre, le contourne ou bien s'arrête en terminus ? Les *Instructions Ferroviaires* sont très discrètes sur tout ce secteur.

— Je vais m'en occuper. On vous rappellera.

Elle était certaine qu'il n'en serait rien. Les Aiguilleurs n'allaient pas révéler quoi que ce soit là-dessus, comme sur les moto-skis.

On l'avertit que les personnels scientifique et technique manifestaient de plus en plus leur mécontentement à la suite de la panne électrique de cette nuit. Panne qui se prolongeait d'ailleurs, mais le courant d'appoint était fourni par les groupes autonomes du train. Elle décida de réunir tout le monde dans la mezzanine du wagon principal qui servait pour les assemblées générales. On y trouvait un amphithéâtre pouvant recevoir deux cents personnes environ. En tout, il y avait cent vingt personnes dans l'observatoire mobile. Elle insista pour que tous ceux qui pouvaient se libérer soient présents, les autres, ceux d'astreinte ou de maintenance, pourraient suivre son intervention par haut-parleurs.

— Je serai brève, dit-elle. Nous sommes ici dans un train-observatoire de recherches astronomiques. Nous avons plusieurs objectifs que seules quelques personnes connaissent. Cette nuit, pour notre travail, nous avons eu besoin d'une très grande puissance énergétique. Vous savez ce qui en a résulté, mais nous n'y sommes pour rien. Un couplage n'a pas été effectué entre deux centrales productrices. Je pense que cela ne se reproduira plus, mais je n'accepte pas que vous manifestiez pour quelques inconvénients à subir. On ne se plaint pas pour le manque d'eau chaude, pour des repas vite faits, pour un peu moins de chauffage, sinon on retourne d'où on vient. Je me tiens à la disposition de ceux qui voudraient demander leur mutation. Elles seront satisfaites dans la journée.

En entrant dans l'amphithéâtre, certains, désignés par leurs camarades de chaque service, avaient déposé devant eux une liste de questions et de revendications, mais au fur et à mesure que la directrice du train-observatoire parlait, surtout dans les dernières apostrophes, les papiers disparaissaient. Personne ne songeait à réclamer son retour dans son poste précédent où on ne disposait pas des mêmes avantages. Certains venaient de petites unités de recherches perdues dans des zones désertiques, mal desservies et surtout d'un inconfort total. Il y avait aussi les anciens du premier NPST, celui dirigé par Perkins, le même où Bourguine avait demandé sa mutation. Le confort de ce train, les installations de vie quotidienne et celles du travail étaient exceptionnels.

Ann Suba sortit et tout le personnel en fit autant.

Louria et Claudion se retrouvèrent dans le bureau de la directrice qui les avertit que le courant de la centrale ne serait pas rétabli avant quarante-huit heures, peut-être plus.

— Donc l'utilisation du laser fluor est suspendue ? demanda Louria.

— Cela vous laissera le temps d'effectuer les analyses des vapeurs. Mais lorsque nous recevrons le feu vert, et même si la centrale de Melville se joint à celle d'Ellesmère, vous ne pourrez utiliser le laser aussi longtemps. Il faudra procéder par fractions de temps, pas plus de trois minutes chaque fois.

Elle leur rapporta sa conversation avec Fortalès et surtout l'exclamation de ce dernier sur l'évaluation de la zone de retombées des émanations du Gouffre.

— Dès que j'ai évoqué la possibilité d'une autre explication, d'une autre énigme en quelque sorte, il s'est fâché. Est-ce parce que je n'étais pas sûre de moi ou bien parce qu'il savait que j'allais justement lui dire que je disposais d'une autre explication ?

— Vous vous êtes trop avancée, dit Louria avec une véhémence réfrénée. Ce graphite, cette huile synthétique ne sont que des traces. On ne peut bâtir un roman là-dessus.

— Vous ai-je jamais donné l'apparence de fabriquer des romans ? répliqua sèchement Ann Suba. Tant que nous n'aurons pas la nature des lubrifiants de ces moto-skis, nous devons accepter l'idée que le Gouffre ne peut exhaler ce genre de particules. C'est tout.

Dès lors Ann Suba se montra très froide avec eux, les laissant cependant effectuer toutes les analyses voulues, mais l'absence d'une grosse puissance électrique instantanée retardait les examens au microscope nucléaire. Louria avait isolé d'autres curiosités, mais ne parvenait pas à les définir. Elles avaient subi des altérations du fait du laser, de l'évaporation, de la cristallisation.

Ce soir-là, Ann Suba annonça que le rétablissement du courant extérieur ne serait effectif qu'à la fin de la semaine.

CHAPITRE 19

Très excité, Alcibion fit la mauvaise surprise à Charlster d'arriver plus tôt que d'habitude pour lui montrer plusieurs journaux.

— Vous avez vu, la centrale d'Ellesmère qui a sauté ?

— Elle a déclenché, dit le vieux savant, agacé d'être dérangé par cet imbécile. Il espérait savourer encore quelques instants de solitude. Cristella l'avait quitté vers cinq heures et il profitait de ces quatre heures à venir pour réfléchir à la nuit qui s'annonçait.

— C'est à cause du train-observatoire, paraît-il. Les journaux ne le disent pas, mais il paraît qu'une radio en a parlé ce matin, et depuis elle n'a pas récidivé.

— Laser, laissa tomber Charlster.

— Comment ça, laser ?

— Le nouveau, à fluor atomique. Trop longtemps utilisé. Plus de vingt minutes d'après mes calculs, entre deux heures douze et deux heures trente-deux minutes quarante-cinq secondes.

— Mais, j'étais ici, auprès de vous ?

Charlster le regarda avec étonnement.

— Ah oui ?

Du coup, Alcibion dut le prendre pour un gâteaux, mais il aimait s'amuser à semer le trouble dans cet esprit glauque, capable d'échafauder les hypothèses les plus farfelues, mais toutes orientées par la méfiance, la volonté de nuire ou de comploter.

— N'importe qui aurait pu faire la même déduction, ajouta Charlster machiavélique, mais encore faut-il savoir lire les écrans offrant des images du ciel. Même virtuelles.

Alcibion serra les mâchoires, et pour rien au monde n'aurait manifesté son ressentiment. Il lui fallait accepter les avanies de ce vieux fou pour renseigner le Grand Maître Opérasque. Celui-ci s'impatenait au sujet de Permafrost, et aurait voulu que les premiers signes d'un refroidissement fussent perceptibles.

Son espion savait que chaque matin il examinait soigneusement la clarté de l'aube, espérant toujours constater un affaiblissement de celle-ci, alors que selon le calendrier on s'acheminait vers un allongement des jours. Il avait demandé à Alcibion de se procurer un appareil qui comptabiliserait les candelas. Alcibion n'en avait pas trouvé dans le commerce habituel, et n'osait demander à Charlster de lui en procurer un. De même, Opérasque enregistrait toutes les températures relevées en un point précis, espérant toujours, surtout avec l'approche de l'été, que ce relevé serait de plus, en plus négatif. Alcibion ne voulait pas le désenchanter, mais lui savait que Charlster voguait toujours dans les hypothèses et n'avait pas mis en pratique l'établissement des conditions pour un retour à un climat situé entre polaire et tempéré.

— Mon cher Alcibion, durant vingt-deux minutes le train-observatoire a balayé une zone située approximativement à deux cents kilomètres du véritable pôle Nord. Je crois être le seul à être précis à son sujet. Tous les autres se trompent et quand on me parle d'un train-observatoire à NPST, on se fourre les doigts dans l'œil. Il en est loin du pôle, ce tortillard.

Le dépit perçait dans ces éclats de moquerie et Alcibion retenait son sourire. Le vieux ne dégrait pas que le fameux laser ne lui soit pas accessible.

— Le Grand Maître voudrait savoir si la luminance va décroître prochainement, dit-il timidement un peu plus tard.

— Tiens, remarqua Charlster, vous utilisez ce mot réservé aux savants ? Bravo, vous apprenez au moins quelque chose au cours de ces nuits que vous vous croyez forcé de passer ici. Et d'après vous, de quoi s'agit-il ?

— De l'intensité lumineuse qu'émet une source par sa surface apparente.

— Bien, bien, ricana Charlster. Et pour nous autres pauvres humains soumis à des conditions extrêmes, où se trouve cette source ?

Alcibion resta coi. Charlster ricana de plus belle et s'installa devant ses écrans. Il avait à nouveau perdu son iceberg géant, mais en avait reconstitué une série d'images en relief. Images qui intriguaient Alcibion qui n'y voyait que figures abstraites s'entrecroisant, se superposant.

— Si c'est le laser, l'interrompit Alcibion, alors qu'il réfléchissait devant ces schémas, s'il pompe trop de coulant ils vont l'interdire, non ?

— Ils coupleront une autre centrale à Ellesmère. Et ils supprimeront la dotation de 87°7 Station. J'espère que j'assisterai à cette chose-là. Il n'y a plus là-bas que des scientifiques de seconde zone qui passent leur temps de travail à surveiller ce que moi j'ai bâti dans l'espace. Les plus belles îles de poussières et de cendres. Savez-vous, mon ami, que si vous étiez un

astronaute équipé d'un scaphandre, vous pourriez poser le pied sur DAI-01 et faire des bonds de cabri ? La pesanteur étant dix fois moindre qu'ici.

Alcibion se demandait seulement ce qu'était un cabri, ayant déjà entendu ce discours, mais ne pouvant toujours pas se figurer de quoi le vieux parlait. Plus tard il essaya de reparler de candelas pour soutirer un compteur à Charlster, mais celui-ci faisait la sourde oreille.

Pourtant, le lendemain, ce même Alcibion lui fit une proposition qui le laissa sans voix. Le Grand Maître Opérasque était à même de lui procurer un modèle de laser à fluor atomique de format réduit, mais très efficace et modulant en ultra-violet, donc pouvant être utilisé depuis son observatoire d'amateur, sans intriguer toute la population de Salt Lake Station.

— C'est bien joli, mais la dépense électrique sera énorme, ronchonna Charlster. Déjà, je consomme tant, ici même, que le chef de la distribution du district de la capitale m'a rendu visite pour s'enquérir des raisons d'un tel besoin. Il s'est montré bienveillant, mais il n'ira pas plus loin.

— Le Grand Maître y a songé et vous fera relier à une centrale secrète dirigée par des amis à lui. Je ne connaissais pas son existence et pourtant je suis moi-même maître Aiguilleur. Elle a été construite en prévision d'insurrections et surtout des grèves fomentées par la Traction. Celle-ci a la mauvaise habitude de couper le courant quand elle a des revendications à présenter, et chaque fois les Aiguilleurs le rétablissent sans qu'on sache d'où il provient, moi le premier. En période de calme, la centrale limite sa production, mais vous pourrez en bénéficier. Seulement, le patron voudrait qu'il y ait un début d'exécution de Permafrost, début qu'il pourra constater lui-même avec des compteurs ultra-sensibles pour la lumière et le froid.

— Je comprends ses impatiences, dit Charlster, et je suis ravi à la perspective d'un tel laser, mais pour mon programme Permafrost j'ai besoin d'un ensemble scientifique. De 87°7. Le raccordement secret ne sera effectué que par des spécialistes envoyés sur place et non par manipulation. Vous expliquerez cela au Grand Maître. Je veux aussi que les nuits opaques de 87°7 me soient entièrement réservées et que les coupoles restent alors interdites aux chercheurs de là-bas. Strictement interdites !

CHAPITRE 20

Depuis le matin elle attendait dans le petit compartiment-bureau voisin de celui du président Tharbin, occupant son temps à revoir ses cours d'astronomie, reconnaissant que Bourguine, malgré ses obsessions sexuelles, était un professeur excellent.

Tharbin recevait des délégations de province et devrait déjeuner avec elles, mais il la ferait appeler, car il ne pouvait attendre trop longtemps sans avoir ces images qui malgré leur violence le fascinaient. Il avait complètement innocenté les émigrés de Tcherskicie, mais on n'avait pas trouvé d'autres suspects.

Précautionneusement et avec un maximum de patience, Movane inoculait dans son esprit le mobile de cet attentat en préparation. Elle espérait que bientôt Tharbin voudrait en savoir plus, mais elle préférerait agir lentement pour ne pas se trahir. Elle-même faisait mine de ne pas comprendre de quoi il s'agissait. Elle ne pourrait cependant poursuivre indéfiniment ce petit jeu, sinon Tharbin aurait des soupçons, et finirait par comprendre qu'elle le manipulait depuis le début.

Lorsqu'il lui demanda de venir, elle entra chez lui, mais n'alla pas plus loin que le seuil de la porte refermée, contre laquelle elle s'appuya.

— Approchez encore un peu, la pria-t-il.

Elle fit un pas, un autre, jusqu'à ce qu'il lève la main. Il ferma les yeux. Son visage n'exprimait aucune horreur, aucune douleur, comme elle l'avait attendu. Il souleva ses paupières.

— Savez-vous ce qu'est une navette ?

Elle garda son calme, et se félicita d'avoir réussi. Elle prit un air étonné, raconta qu'avec sa tante Deborrah elle avait visité une usine de tissage à l'ancienne et qu'on lui avait bien sûr parlé de navette.

— C'est un petit appareil qui va et qui vient, dévidant du fil sur la trame.

— Voilà, un appareil qui va et qui vient ! Savez-vous que dans le temps il existait ce qu'on appelait des navettes spatiales, qui reliaient la Terre à un gros vaisseau ne pouvant se poser sur notre sol, ou encore reliant certains groupes à un satellite en orbite stationnaire dans le ciel ?

Surtout ne pas se trahir avec ses connaissances astronomiques, jouer l'incrédule.

— Je vous vois sceptique, mais je vous assure que c'est la vérité historique. Les dernières navettes ont dû fonctionner voici moins de vingt ans. Elles venaient du Bulb. Vous n'avez jamais entendu parler du Bulb ? Pourtant, lorsque son existence fut révélée, ce fut dans le monde entier la stupeur. Les médias dirent que l'on pouvait classer cette révélation comme l'événement principal du siècle et peut-être du millénaire ?

Elle continuait de secouer la tête, le visage renfrogné comme s'il la prenait pour une imbécile.

— Voyons, vous aviez dans les deux, trois ans, vos parents devaient sans arrêt commenter cette nouvelle, car ce satellite s'est englouti dans l'océan Pacifique. Il ne pouvait se maintenir dans le ciel et il a chuté.

Il consulta l'heure.

— Je suis attendu pour ce repas officiel avec tous les commissaires de province, mais je dois vous en dire plus. Lorsque ce Bulb tomba dans l'océan Pacifique, il surnagea un peu. Je dirigeais alors une flotte commerciale de cargos. Vous savez ce qu'est un cargo ? Je vous expliquerai plus tard. Nous sommes arrivés sur les lieux un peu trop tard, le Bulb avait coulé, mais des tas d'objets flottaient à la surface de la mer, des appareils de toute nature. Mes équipages en ont récupéré autant qu'ils ont pu, sachant que pour chacun ils toucheraient une prime. Parmi ces appareils, certains gigantesques, se trouvait une navette spatiale pouvant embarquer plusieurs personnes pour un voyage dans le système solaire.

Il faillit lui demander si elle savait ce qu'était le système solaire, mais renonça devant son air quelque peu éperdu.

— Depuis, on m'accuse de détenir cette navette soigneusement cachée et il y a eu plusieurs tentatives pour m'arracher le secret de sa cachette.

Le cœur de Movane battit plus fort et elle se dit que si Tharbin avait pu l'entendre, il aurait commencé à se poser des questions à son sujet. Mais pour l'heure il la prenait pour une quasi-imbécile, du moins pour une gosse qui n'avait pas fait de grandes études et peut-être pas d'études du tout.

— Voilà la raison de cet attentat en préparation. Mais s'ils me tuent, ils ne sauront jamais si oui ou non je possède cette navette. C'est une comédie pour me faire peur.

Movane pouvait à la fois projeter en lui des images fictives et suivre le déroulement de ses pensées. Si seulement elle pouvait le libérer des

premières, peut-être pourrait-elle happer ce fabuleux renseignement que Halchiom et tous les exilés de Flatty sur Terre espéraient. C'était ce qui l'avait conduite face à ce poussah dangereux. Elle devait lui arracher son secret et pour l'instant ne pouvait dire s'il avait en sa possession cet engin spatial, ou si ce n'était qu'une rumeur. Bien sûr, elle avait progressé, très vite, peut-être trop, mais elle ne pourrait se maintenir encore longtemps. De toute façon, elle s'épuisait elle-même à imaginer des scènes difficilement supportables.

— Voilà ce que vous projetez en moi, sans vous en douter, ma chère Movane. La raison de toute cette machination épouvantable.

CHAPITRE 21

Il avait passé deux nuits en plein air à traquer une illusion. À plusieurs reprises, il avait cru apercevoir dans le crépuscule la silhouette élancée de cette fille inconnue, mais n'avait jamais pu l'approcher et n'avait retrouvé aucune trace évidente. Du moins les quelques empreintes indistinctes, les branches brisées d'une broussaille, un récipient en plastique abandonné parce que cassé, tout cela ne constituait pas une preuve. Liensun se sentait profondément abattu. Il rêvait depuis bientôt dix jours, depuis qu'il avait jeté l'ancre dans cette calanque. Il allait donc revenir à la réalité et celle-ci l'écœurait à l'avance, car elle serait faite de vulgarité quotidienne, de la médiocrité de Songe, de sa nouvelle passion pour l'alcool, de ses attitudes aguicheuses, se transformant, lorsqu'il la repoussait, en harpie déplaisante, en boudeuse hargneuse.

Liensun finissait par admettre que cette femme et lui avaient vainement essayé de reconstituer la complicité d'autrefois, complicité faite surtout d'affairisme, de calculs financiers et de marchés parfois douteux. Pour fêter leur succès, ils s'étreignaient alors avec une passion qu'ils prenaient pour un sentiment profond, et qui n'était que la piètre satisfaction d'avoir remporté une fois de plus une grosse commande, ou d'avoir roulé, voire escroqué aussi voyous qu'eux.

Songe l'avait rejoint et avait découvert que l'hémisphère Sud n'était plus ce cadre extraordinaire où toutes les filouteries, les abus de confiance, les magouilles, le bluff étaient autorisés. Le Sud hanté par le spectre des privations, des pénuries, se croyait obligé de respecter une certaine morale. Bien sûr, on pouvait s'étriper comme partout ailleurs, se jouer des Roux par exemple, mais dans un consentement mutuel des autorités et parce qu'il n'y avait pas d'autres solutions. L'initiative privée n'était pas à l'ordre du jour et même faisait l'objet d'une suspicion générale.

On se déplaçait le plus souvent à pied, mais aussi en bateau, plus rarement par la voie des airs. Les seuls chemins de fer encore exploités se trouvaient en Patagonie, surtout du côté de la cordillère des Andes, des lignes misérables. Donc, le bateau était indispensable pour le commerce, la chasse, la pêche, les déplacements, et Songe détestait le bateau, ne rêvait plus que de trains, de wagons privés, pullmans si possible, sans qu'elle sache pourquoi on les appelait ainsi. Là-bas, à Talmyr Station, d'après ce qu'elle lui avait raconté, elle disposait en tant que secrétaire d'État, une sorte de ministère en somme, d'un grand ensemble de compartiments luxueux, d'une draine privée. Pour

elle, l'amour dans une cabine étroite empestant l'huile de phoque, de baleine, la saumure et le bois pourri, n'était pas satisfaisant et cet environnement, disait-elle, nuisait à l'érotisme délicat, et aboutissait à des étreintes de hussard.

Ainsi, justifiait-elle son désenchantement, ses réactions violentes où ses frustrations, ses envies assez viles se révélaient. Il la plaignait, mais ne pouvait pour autant la supporter. Lui, dans ce havre superbe, vivait au contraire une nouvelle vie, s'exaltait sur des riens, sur un oiseau inconnu qui zébrait l'air ou sur une plante qui essayait de survivre dans cette chaleur torride. Il aimait ce minuscule ruisseau qui descendait vers la mer, goûtait son eau sans chercher ses sources pour qu'il garde son mystère, se refusant à rencontrer des Néos ou faux Romains. Ce qu'il cherchait c'était un paradis perdu, une sylphide, mais qu'était-ce donc une sylphide ? se demandait-il pourtant. Où avait-il entendu ce terme ? Tout ce qu'il en retenait, c'était l'évocation d'un être, une femme bien sûr, éthérée, gracieuse. Un idéal qu'aucune fille réelle ne pourrait représenter. Sa sylphide avait toutes les élégances de mouvements, de cœur, ne se révélait que dans un souffle léger de l'air, un chuchotement, un frôlement doux, un froissement de soie.

Il redescendait vers la calanque, le cœur en deuil de devoir retrouver Songe, de subir ses questions, de revenir à une vie si commune qu'elle en était nauséuse.

Tout d'abord, au-delà des épaves, il découvrit la surface lisse, calme de la calanque et éprouva un intense soulagement avant de se rendre compte que le baleinier, le *Jocker*, avait disparu.

CHAPITRE 22

Grâce aux deux baleiniers faisant route vers les Kerguelen, Lien Rag put écouter Yeuse à la radio. Il avait fallu un hasard bienvenu pour que les deux bateaux établissent le relais entre Punta Arenas et Cooktown. Le plus rapproché était la *Salamandre* commandée par Grathe. Il n'était plus qu'à deux mille trois cents kilomètres, alors que le *Dragon* de Farnelle et Danglov était beaucoup plus loin.

La présidente de la Patagonie occidentale lui parla surtout de Reiner, qui sans avoir définitivement donné son accord pour se présenter comme chef d'État à sa place, commençait d'effectuer des sondages, rencontrait des personnalités pour connaître leur sentiment.

— Jusqu'à présent, il n'est pas mécontent, mais je pense que ce ne sera pas facile. Au sein même de mon Conseil de gouvernement, il n'a pas la majorité pour l'instant. Cela demandera un peu de temps et je dois repousser ma démission. La situation économique s'améliore et la Patagonie orientale s'ouvre de plus en plus à des échanges avec nous. Mais, évidemment, le gouvernement de ce pays formule le vœu d'être lui aussi convié à recevoir sa part du fuphoc dans la Zone Tabou.

— La conférence de la mer de Weddell n'a pas prévu que d'autres pays ou communautés pourraient être parties prenantes dans ce partage de l'huile. Il n'y a aucun article, aucun avenant à ce sujet, et la possibilité d'une autre rencontre s'avérerait difficile.

— En toute hypocrisie, je n'y tiens pas. Je dis hypocrisie, car officiellement je soutiens le désir de ce gouvernement voisin.

— Le vieux Exécoulas a bien changé, puisqu'il souhaite maintenant se mêler au monde extérieur.

— Exécoulas ne gouverne plus qu'en apparence. Aux yeux des Patagons orientaux, c'est toujours lui le patron, car ils l'adulent, mais c'est un triumvirat de jeunes qui dirige les affaires. Et même une certaine Léonora Cabana émerge de ce trio. Je l'ai rencontrée, c'est une belle jeune femme de moins de trente ans qui sait ce qu'elle veut. Si Exécoulas se retire ou meurt, c'est elle qui sera à la tête de ce pays frontrière, et je préfère ne plus être présidente à cette époque-là.

Rompant avec son ton précis de dirigeante, elle demanda presque

timidement, à voix basse, où il en était lui-même.

— Lienty refuse catégoriquement. En ce moment il survole l'océan Indien pour surveiller qu'aucune jonque n'est visible. Si je démissionne, c'est Quinçon, le président de l'Assemblée, qui se présentera et sera élu. Et je ne veux pas que les Kerguelen, ma création, tombent dans les mains de cet imbécile. Sa femme, intégriste néo, le domine trop et le poussera à installer un évêque et à faire la part belle au pape. Nous sommes à douze cents kilomètres de la Nouvelle-Amsterdam et le père Ludwig, de la Compagnie de la Sainte-Croix, se trouve à côté pour diriger en sous-main l'archipel.

— Tu ne penses pas que Kurty...

— Kurty a armé un petit baleinier depuis qu'il a quitté la *Salamandre*, et à cette heure chasse le cachalot, officiellement, mais je pense qu'il va essayer de retrouver et de franchir le passage du Serpent Gris. Ça ne l'intéresserait pas. En ce moment, j'ai un autre ennui en perspective, il s'agit de Césaire. Il est arrivé voici trois jours à bord de son hydravion 510, et depuis se trouve dans le coma, dans notre hôpital.

— Que s'est-il passé ?

Il le lui expliqua avec prudence, essayant cependant de lui faire comprendre que le capitaine du *Staple* désirait rencontrer de toute urgence un originaire du Bulb. Il évitait de nommer Grathe, et espérait que ce serait suffisamment abscons pour que ceux qui étaient à l'écoute de leur conversation ne puissent mettre un nom sur cette personne. Il n'y avait que les Néos qui pourraient le faire, leur système d'archives informatisées fonctionnant très bien. Les pirates de Mingjen n'avaient jamais découvert où elles étaient cachées.

— Étrange, reconnut Yeuse. Il dit que cette personne détiendrait un grand pouvoir ? Que veut-il dire par là ?

— Je l'ignore.

Il ne pouvait implicitement lui dire que Grathe, justement, n'allait pas tarder à débarquer à Cooktown, sans le désigner ouvertement. Mais elle le comprit. Ce n'était qu'une question de jours, une petite semaine.

— Les médecins disent qu'il est atteint d'une forme de leucémie qu'ils ne peuvent vraiment pas identifier. Une forme très rare, en réalité inconnue.

Comme il n'avait pas prononcé le mot Bulb, ainsi que plusieurs autres, Yeuse restait dans l'expectative, ne reliant pas le mal de Césaire avec la créature de l'espace, par exemple, et pensait que c'était simplement une identité de groupe sanguin ou de comptabilité organique que Césaire

recherchait. Mais en y réfléchissant, elle se demandait comment Césaire aurait pu savoir que Grathe pouvait être pour lui un donneur de sang ou de gènes.

— Je crois, murmura-t-elle, que de vive voix ce serait plus explicite, mais je comprends tes réserves.

— Je ne vais pas dévoiler au monde entier que ce pauvre Césaire est si mal en point.

Lorsqu'il retourna à l'hôpital, l'état de santé de Césaire s'était très légèrement amélioré grâce à une transfusion sanguine. Et le soir, alors que Lien Rag dînait en ville avec un syndicat d'entrepreneurs locaux, on l'avertit que le capitaine avait repris connaissance et désirait lui parler.

Il dut abréger ce repas pour retourner à son chevet, en salle de soins intensifs. Il obtint, non sans mal, de rester seul avec lui.

— Vous avez réfléchi à ma demande ? Il y a urgence. Ce n'est pas mon premier coma, mais celui-ci fut plus long que les autres. Je vous en supplie, je ne peux pas vraiment accéder à vos conditions, souscrire à un contrat d'échange d'informations. Mais sachez que dans Crozet se trouvent des dizaines de malades.

— J'ai appelé Crozet et je n'ai pu obtenir un responsable, même pas ce Sunday qui assista à la conférence de la mer de Weddell. Personne n'a pu me dire ce que je devais faire. Je ne souhaite pas me débarrasser de vous, soyez-en certain, mais peut-être seriez-vous mieux soigné à Crozet ?

D'un sourire triste, Césaire donna l'impression d'en douter. Il dit que la transfusion d'un sang neuf l'avait soulagé et lui avait permis de reprendre connaissance. Là-bas, dans son archipel, il n'aurait pu recevoir que du sang trop proche du sien. Et d'ailleurs on n'y pratiquait des transfusions que dans les cas d'accidents, jamais pour traiter la maladie dont lui et la population de Crozet souffraient. Ça ne servait à rien.

— Si vous n'êtes pas plus explicite, que voulez-vous que je fasse ? Comment voulez-vous que j'arrive à convaincre quiconque de vous venir en aide ?

— Sous-entendez-vous que le troisième personnage rescapé du Bulb existe vraiment ? Que je ne l'ai pas imaginé ? Parfois je me demande si j'ai bien eu en main de bons renseignements, et si je n'ai pas fantasmé sur cette personne. Je ne pensais, tout d'abord, qu'au docteur Isaïe, jusqu'à ce que vous m'annonciez sa mort. Ce fut pour moi un coup terrible. J'avais déjà imaginé qu'un docteur en médecine ne pourrait nous refuser sa collaboration. Écoutez, tout ce que je vous demande c'est que cet inconnu donne de son sang pour

commencer. Si l'amélioration de mon cas est flagrante, vous n'aurez plus de doute sur l'importance extraordinaire de cet autochtone du Bulb.

— Répondez simplement à cette question. Les autochtones du Bulb, comme vous dites, sont les descendants d'aventuriers partis autrefois à la chasse aux Bulbs, nous sommes bien d'accord ? Parmi ces hardis pionniers il y avait une dynastie de femmes fortes, qu'on appelait les Sugar, du nom de la première parvenue à un poste de commandement. Toujours d'accord ?[1]

— Sur ce point, je manque d'informations. Mais j'ai découvert les mémoires de ces Sugar dans la bibliothèque informatisée d'Alone-Vatican.

— Le nom Sugar devint Ragus, par simple inversion du mot.

Césaire le regarda avec surprise.

— Je n'avais pas fait le rapprochement.

— Et moi je suis un Ragus. Pour des raisons trop longues à raconter, notre nom fut abrégé en Rag. Ces aventuriers en quête d'un Bulb venaient tous d'Ophiuchus, une planète colonisée par les Terriens et où se réfugièrent tous ceux qui purent fuir la glaciation de notre planète. Quand vous parlez d'autochtone, c'est d'un descendant de ces anciens colons dont il est question ?

— Bien sûr, murmura Césaire, de plus en plus exténué.

— Vous avez besoin de son sang, de ses gènes pour cette seule raison ? Parce que vous-même descendez de colons ophiuchiens ?

— Est-il nécessaire que je le confirme ?

— Si c'est une façon de répondre oui, je ne comprends pas d'où vous sortez ? Ne me dites pas que vous êtes un passager clandestin du Bulb englouti par l'océan, qui aurait réussi à se sauver. Mon cousin me l'aurait signalé tout de même, puisqu'il est resté avec Isaïe et peut-être une troisième personne sur le dos du Bulb en train de couler, tout le temps qu'il nous a fallu pour venir les secourir.

— Je n'étais pas dans le Bulb.

Lien Rag pensa à cet astronome amateur, autodidacte extraordinaire, qui avait effectué des recherches sur le Soleil à l'époque de la glaciation et réussi même à le faire réapparaître peu avant le réchauffement : Jossaye. Un vieillard fou d'astronomie. Il l'avait embarqué sur le dirigeavion pour aller observer Crozet, justement au moment où un engin spatial avait surgi de la coupole et disparu dans le ciel.

Il se souvenait de la théorie de Jossoye.

— Il y a dans le ciel un morceau de Lune qui se balade et qu'un ami a découvert récemment. Du temps de la glaciation, même Charlster, le grand savant, ignorait sa présence. Ce morceau de Lune appartenant à la région d'Altaï, ses installations servaient jadis de relais pour Ophiuchus. Voulez-vous dire que des colons de retour de cette planète éloignée se trouvaient dans les installations d'Altaï au moment de l'explosion nucléaire de la Lune ? Et vous descendriez de ces gens-là ?

— Lien, je vous considère comme un ami, même si vous vous méfiez de moi depuis notre première rencontre. Je ne peux tout vous expliquer. Je suis bien un descendant des colons d'Ophiuchus, comme tous ceux qui habitent l'archipel de Crozet, mais nous ne venons pas exactement d'Altaï. Je ne peux m'autoriser à vous en dévoiler davantage.

— Vous êtes un envoyé spécial chargé de négocier sur une question de vie ou de mort. Vous pouvez mourir en emportant votre secret et tous ceux de Crozet mourront aussi. Quel avantage en retirerez-vous ?

— Nous venons d'Ophiuchus de façon indirecte, murmura Césaire. Nous ne sommes pas des survivants, des occupants anciens d'Altaï. Nous avons une autre origine, mais seul un humain ayant vécu sur Ophiuchus peut nous sauver.

— Ne dites plus rien, dit Lien Rag fortement ému. Je vous laisse reposer en paix. La personne que vous recherchez ne pourra se présenter dans l'île avant une semaine, et je ne sais si elle acceptera de vous venir en aide. D'ici là je ne vous importunerai plus.

En sortant de l'hôpital, malgré l'heure tardive, il se rendit chez le savant amateur Jossoye, dont la petite maison, plutôt cabane que maison d'ailleurs, regorgeait d'appareils de toute nature, la plupart bricolés à partir d'autres appareils n'ayant jamais été destinés à la recherche spatiale.

Le vieillard fut enchanté de le voir, lui offrir un verre de vin qu'il fabriquait lui-même avec les premiers raisins d'une vigne récente. Une sorte de verjus assez dur à avaler. Mais il en était fier. Il écouta Lien Rag lui parler de Césaire et de son étrange demande.

— Depuis que j'ai vu cette navette surgir de la coupole de lancement de Crozet, j'observe ce fragment de Lune Altaï, et je vous ai envoyé plusieurs rapports sur ce sujet.

Lien Rag ne s'en souvenait pas. Ses secrétaires rangeaient le courrier selon les urgences. Les rapports en question venant d'un concitoyen que la plupart

des gens considéraient comme farfelu, voire gâteux, avaient dû rejoindre une corbeille d'attente où Lien Rag ne puisait que très rarement.

— Aucune des navettes envoyées depuis Crozet n'a atteint Altaï sans s'écraser à l'arrivée sur ce roc qui se balade au-dessus de nos têtes, comme un astéroïde. Je pense que ces navettes étaient automatiques et heureusement vides de passagers.

— Mais elles se dirigeaient toutes vers ce morceau de Lune ! s'exclama Lien Rag.

— C'est exact, mais en fait je pense qu'elles cherchaient à rejoindre Nébula.

Lien Rag soupira. Que voulait-il dire avec Nébula ? Pourquoi parlait-il de nébuleuses, ces nuages diffus et vaporeux des confins de l'espace, dont on ignorait la composition ? Il ne pouvait avec son matériel dérisoire les observer.

— J'appelle Nébula une formation indistincte qui se tapit dans l'ombre portée d'Altaï. Je ne devrais pas dire ombre portée, mais le cône d'ombre que le Soleil engendre et qui se perd ensuite dans l'infini. Or, avant de se perdre, cette ombre forme comme un tourbillon qui me paraît extrêmement intéressant à observer. Peut-être un agglomérat de poussières lunaires. À ce sujet, pouvez-vous me procurer les *Mémoires* de vos ancêtres les Sugar ? J'en ai entendu parler à la radio, au cours d'une de ces causeries ennuyeuses que certains se croient obligés de diffuser, mais cette fois celle-là m'a captivé et j'ai appris qu'il y avait ces *Mémoires* remontant aux premiers âges de la capture de ce Bulb. Bien sûr, avant que les Aiguilleurs ne consentent à ouvrir leurs archives, on ne parlait jamais de ce satellite animal. Il a fallu qu'il sombre dans le Pacifique pour qu'on en sache plus. À la suite de Charlster, je l'avais repéré dans le ciel, mais sans avoir la preuve de son existence. Je ne puis vous en dire plus, mais cette Nébula est peut-être l'objectif de ces navettes qui ne parviennent jamais à l'atteindre et s'écrasent sur Altaï, dont l'attraction éventuellement est peut-être plus puissante. À cause des mascons dont son sous-sol est farci.

— Des mascons ?

— Lunar mass concentration. Des noyaux sous-jacents qui ont une gravité importante. Ils peuvent attirer un objet de la taille d'une navette. Ou bien encore Nébula émettrait une force répulsive qui obligerait ces engins à se fracasser sur Altaï.

Lien Rag se demandait en quoi la lecture des *Mémoires* de ses ancêtres, les Sugar, pourrait apporter des éclaircissements sur Altaï, Nébula et quoi

encore ? Le vieillard paraissait pourtant dans la pleine jouissance de ses facultés intellectuelles.

— Je ne pense pas que votre Césaire et ces gens étranges de Crozet nous viennent d’Altaï, ou bien alors il vous a menti. Pourquoi n’y aurait-il pas eu jadis un retour de ces colons d’Ophiuchus sur la Terre ? En pleine glaciation et pour une raison inconnue. Ils se seraient cachés, auraient réussi à avoir une descendance qui finalement au réchauffement s’est installée sur Crozet.

— C’est une hypothèse, dit Lien Rag, peu convaincu. Je vais essayer de vous procurer ces *Mémoires* des Sugar, si vous pensez en tirer des explications sur Altaï et Nébula.

CHAPITRE 23

— Stoppez ces moteurs, cria-t-elle à la silhouette qui se profilait derrière la vitre du poste de pilotage et restait floue. Pour toute réponse, l'inconnu accéléra la vitesse et elle perdit l'équilibre, tomba, lâchant sa carabine. L'homme sortit alors de son poste et se précipita pour la ramasser, tandis qu'elle essayait de se relever.

— Tiens, vous buvez maintenant, dirait-on, dit-il goguenard. Lorsque vous étiez chez Nacha, à Yiengkow, vous ne m'aviez pas donné l'impression d'être une poivrôte.

Stupéfaite, elle s'assit pour le regarder.

— Arbaï, c'est vous ? Vous qui me volez mon bateau ?

— Pas le vôtre, celui de ce type qui se balade dans le torrent. Il a relevé des traces et les suit. Je me suis amusé à lui jouer quelques tours pour l'attirer de plus en plus haut, car je voulais voler son bateau. Ce n'est qu'hier que je vous ai reconnue, mais je ne pensais pas vous trouver ici. Vous avez plaqué Tharbin, le chef du Consortium ?

— Et vous n'étiez pas avec Nacha, votre amant, répliqua-t-elle furieuse, quand il a été forcé de saborder sa jonque ? C'est lui qui vous oblige à porter une robe.

— Il m'avait envoyé à terre pour rameuter les nôtres qui surveillaient les sources de ce torrent, quand le gros appareil a bombardé la crique. Nacha a foncé vers le large. Je ne l'ai plus revu.

— Il s'est fait sauter avec sa jonque, précisa-t-elle avec une grande satisfaction, espérant le rendre malheureux.

— Bon débarras, dit-il. Lui, je m'en moque, mais j'ai éprouvé ici le plus gros chagrin de ma vie. La jonque de mon amie Juzna a coulé et elle a été tuée tout de suite, et aussi Noglika, une amie également. Ce sont leurs squelettes que vous voyez au fond de l'eau. Je vous ai vue de loin ratisser le fond pour récupérer leurs bijoux, mais je ne savais pas qui vous étiez. En êtes-vous donc réduite à dépouiller les morts ? Votre copain qui galope dans les collines ne vous offre pas des belles choses ?

L'arme braquée sur elle, il recula pour pénétrer dans le poste de

manœuvre. Elle crut se relever pour se faufiler dans l'intérieur du bateau et se barricader quelque part, mais il ouvrit la vitre et le canon de la carabine la menaça.

— Jetez vers ici vos pistolets. Je ne voudrais pas blesser une jolie fille comme vous.

Elle réussit à s'accrocher à la rambarde, mais plutôt que de lui obéir elle jeta les armes par-dessus bord, dans l'eau qui s'écoulait avec un sifflement autour de la coque. Le baleinier se dirigeait vers la sortie de la calanque.

— Vous avez tort d'avoir jeté ces pistolets. En me les donnant, vous pouviez toujours espérer les récupérer un jour. Puisque vous êtes là, allez donc remettre l'ancre en place et faites glisser la chaîne dans l'écubier. Ça fait désordre.

— Va te faire foutre, mais pas par Nacha évidemment.

— Vous êtes vulgaire, lui cria-t-il, toujours rieur. J'avais une merveilleuse maîtresse, capitaine de cette jonque de femmes. Elle était d'une grande délicatesse, malgré son apparence de lutteuse. Vous, vous n'êtes qu'une sorte de harpie, si je comprends bien. Lorsque le soir je descendais vers l'embouchure de la rivière, je vous entendais glapir après votre compagnon, et je comprends mieux pourquoi il vous a plaquée pour courir après moi. Vous savez ce que je crois ? Qu'il a retrouvé mes traces, pourtant je faisais attention, et s'imaginer que je suis une fille. J'ai le pied menu, vous savez ? Et l'on m'a toujours dit que je me déplaçais avec la même grâce qu'une danseuse. Vous croyez que si votre copain m'avait trouvé, il aurait été déçu ou bien ravi ?

Elle haussa les épaules, mais lui insista pour qu'elle aille s'occuper de l'ancre et de la chaîne.

— Et plus vite que ça ! Maintenant, si vous avez envie de plonger dans l'eau et de regagner le rivage je vous laisserai partir, mais je le regretterai. Je suis certain que vous pourrez m'être utile comme matelot. Je ne peux tout faire seul. Vous me feriez la cuisine sans chercher à m'empoisonner, car je vous ferai goûter les plats avant de les manger. Et puis vous me donnerez d'autres satisfactions, j'espère. On m'a dit que vous aviez su pleinement satisfaire Nacha lors de votre vol jusqu'au Serpent Gris. Et lorsque vous étiez son invitée, vous me trouviez à votre goût, la preuve, au moment de votre départ vous m'avez embrassé sur la bouche comme une vraie amoureuse.

Elle resta accrochée à la rambarde et il tira une balle qui fit sauter le bois du pont entre ses pieds nus. Elle sursauta et il lui cria que la prochaine fois il lui tirerait dans la cuisse.

— Ce serait dommage, elles sont très agréables à regarder.

Elle se traîna tant bien que mal vers l'avant, alors que la houle du large les atteignait. Bientôt, ils sortiraient de la calanque. Mais elle ne se sentait pas le courage de plonger dans cette eau noire pour nager et rejoindre le fond de la crique, sans savoir que faire. Liensun ne rentrerait peut-être pas de plusieurs jours. Elle comprenait mieux les raisons de ses absences. Il croyait poursuivre une fille, ce n'était qu'Arbaï. Elle s'esclaffa en pensant à sa confusion et son dépit s'il avait su. Elle aurait pu ajouter à ses injures l'accusation d'être un homosexuel caché.

Non sans mal, elle cala cette ancre dans son support, renvoya la chaîne dans le puits, ce qui lui demanda pas mal de temps car ses mains tremblaient et les vagues la faisaient constamment vaciller. Lorsqu'elle eut fini, elle tourna le dos à la mer pour s'appuyer aux filins, regardant le poste de pilotage. Arbaï lui cria quelque chose qu'elle ne comprit pas. Il lui fit signe de venir et pour finir la visa de sa carabine. Alors elle revint vers l'arrière, longea le roof ouvert où elle aurait pu s'enfoncer en vitesse si elle n'avait pas bu autant.

— Va me chercher de quoi boire, cria-t-il, et si tu crois t'enfermer en bas, tu fais une erreur de jugement.

Je t'y laisserai moisir. Et même je peux te renvoyer, avec un gros tuyau, les gaz d'échappement qui t'étoufferont.

Elle n'avait pas songé à cette possibilité. C'était faisable.

— Que veux-tu boire, de l'alcool ? On a du jus de fruits synthétique, sauf celui de citron qui vient des serres de Kerguelen.

— Voilà qui est raisonnable. Du citron dans de l'eau avec beaucoup de sucre... S'il te plaît, ajouta-t-il avec un rire espiègle.

Elle retrouvait dans ce rire l'adolescent charmeur qu'elle avait rencontré dans le palais de Nacha, celui qui essayait de la séduire. Il avait l'air d'un adolescent, mais en réalité il avait largement dépassé les vingt ans. Elle savait que son narcissisme était tel, qu'il s'astreignait à toutes sortes de privations, de contraintes, de gymnastiques pour conserver un corps toujours aussi désirable pour les hommes, mais aussi pour les femmes. Elle avait éprouvé du dépit lorsqu'il avait parlé de cette capitaine et aussi d'une autre fille.

Dans la minuscule cambuse, elle prépara une citronnade pour elle également. Elle aurait voulu se débarrasser de cette ivresse qui alourdissait son corps et rendait ses gestes maladroits. Elle renversa la cruche de sirop, dut essuyer, ne se sentit pas capable de tenir un plateau avec ce roulis. Elle tint le verre d'une main, se cramponna de l'autre. Le *Jocker* affrontait des

alignements de vagues qui soulevaient la proue hors de l'eau. Il retombait ensuite lourdement et elle ne supportait pas ces chocs.

— Tu en as mis du temps, dit le garçon qui se cramponnait à la roue de barre.

Il prit le verre, le but d'un trait. Elle regardait avec anxiété ces rouleaux blancs d'écume qui se ruaient vers leur étrave.

— Ce n'était peut-être pas le jour pour sortir de la crique, dit-elle.

— C'est une excellente mer. Et ce bateau me paraît robuste, malgré sa silhouette pataude. Les moteurs sont bizarres, avec ce tap-tap un peu lent, mais ils paraissent costauds. Dis-moi, le type avec qui tu es arrivée dans cette crique, c'est qui ?

— Liensun, le fils de Lien Rag.

— Lien Rag je connais, mais pas le fils. Vous veniez quoi faire ?

— C'était juste une étape. On devait aller plus loin, vers une île autrefois appelée Titan. Mais en pleine Ceinture de Feu. On n'aurait peut-être jamais approché.

Il mit la main sur son bras.

— Dis-moi, Songe, si tu t'occupais un peu de moi pendant que je barre ? Depuis des semaines de vie solitaire j'ai besoin d'un peu de tendresse, sais-tu ? Plus tard, on jouera de façon plus équitable.

CHAPITRE 24

Vers midi de ce jour-là, Louria qui poursuivait ses analyses de spectres fut convoquée en même temps que Claudion dans le bureau de la directrice. Ann Suba paraissait soucieuse et leur annonça tout de suite ce qui la tracassait :

— Je viens seulement de l'apprendre par une voie détournée, car toutes les communications sont suspendues avec 87°7. Chaque matin, j'ai l'habitude de contacter Randwell qui fait fonction de directeur là-bas, et ce matin je n'ai pu l'atteindre. J'ai tout essayé, en vain, j'ai même appelé le secrétariat de scientifiques de Salt Lake Station où l'on m'a presque éconduite. Alors je suis entrée en relation avec les brocanteurs, vous savez les deux frères proches de l'observatoire, et ils m'ont raconté ce qu'ils savaient. La police politique occupe 87°7 Station, sous la direction de Kawy.

— Le grand patron de toutes les polices, dit Louria, ça sent mauvais pour nous. Il doit savoir que nous l'avons, du moins que Claudion l'a surpris au siège de cette société qui n'était autre qu'Anthony, l'organisation secrète. On a dit qu'il l'avait infiltrée et nous pouvons affirmer qu'il n'en était rien. Qu'au contraire, il la dirigeait. Il est à 87°7 pour trouver le motif de nous faire arrêter. Ensuite, nous disparaîtrons à la trappe.

— Ils fouillent partout. Depuis hier après-midi. Les scientifiques, les techniciens de toute nature ont été bloqués à l'intérieur, même ceux qui logent dans des trains d'habitation extérieurs. Mais ils ont dû laisser sortir les ramasseurs de poubelles et c'est par eux que les brocanteurs ont su ce qui se passait.

Louria ne put rester assise et se leva pour arpenter le compartiment. Claudion resta en place, mais paraissait tout de même inquiet.

— J'ai séjourné huit jours à 87°7 Station pour remettre de l'ordre et faire collaborer les chercheurs à la maintenance de DAI-01 et de DAI-02, et tout le personnel scientifique était très satisfait. J'ai remarqué un certain Gilleston qui malgré son jeune âge m'a paru d'une grande maturité scientifique, au point que je l'ai chargé de s'intéresser à Altaï et à Shade.

Louria, déjà sur les nerfs, ne put s'empêcher de crier qu'Ann Suba court-circuitait leurs propres recherches, mais la directrice secoua la tête.

— C'est simplement une autre approche. Gilleston a reçu mon e-mail discret. Il s'agissait d'un texte scientifique, mais étant donné les circonstances

il a su le décoder et a mis en relief la question que je posais. D'après ce qu'il m'a répondu, je pense que vous n'êtes peut-être pas directement en cause. Je ne cherche pas à vous rassurer, mais Kawy et les siens se livrent à de curieuses manœuvres. Sans se justifier, ils paraissent relier les réseaux internes à des réseaux de fibres de verre, d'ordinaire réservés aux urgences administratives, surtout policières et militaires. Ce sont des réseaux ultra-secrets que personne ne peut utiliser. Surtout pas les scientifiques.

— On veut espionner 87°7 Station ? dit Claudion.

— Écoutez, c'est fait depuis longtemps. Tout ce que nous entreprenons est répertorié par le secrétaire d'État à la Science. Dans ce cas, il s'agit de capter les recherches en cours, les travaux même routiniers pour en faire bénéficier un autre centre, je suppose, un centre tenu secret et pourquoi pas Anthony ? Vous pensez bien que si c'est une hypothèse valable, Kawy ne cherchera pas à vous faire des ennuis.

Elle hésita :

— Sans Gilleston, nous n'en aurions rien su. C'est le plus doué de tous les chercheurs de là-bas. Ceux-là ne se douteront de rien. Ils sont dérangés dans leur train-train, certes, mais dans le fond ils s'en doutent, et estiment que ça fait des heures de loisir.

— Nous ne pourrons jamais suivre le cheminement des infos détournées sur ces réseaux secrets, déclara Claudion, mais nous pourrons en surprendre les effets si nous restons vigilants. Tôt ou tard il y aura des répercussions, à nous de les détecter. Ce qui sera ainsi dérobé, il n'y a pas d'autre mot, ressortira sous une autre forme et comme les travaux sont spécifiques et rares, ils trahiront les voleurs.

— Certes, dit Ann Suba, mais au bout de combien de temps ? Et depuis votre visite au train de l'organisation, plus un signe d'Anthony. Que sont devenus ces gens-là ?

CHAPITRE 25

Charlster était bien obligé de reconnaître que du fond de sa résidence forcée, le Grand Maître Opérasque disposait toujours d'un immense pouvoir. Une foule de personnes, aussi bien des Grands Maîtres que d'humbles manœuvres, répondaient à ses appels clandestins. Charlster n'aurait jamais espéré qu'en moins de huit jours il serait relié aux réseaux de 87°7 et puisse disposer à sa guise de toutes les informations, de toutes les recherches au moment même où elles s'effectuaient.

Lorsqu'il fit part à Alcibion de sa satisfaction extrême et de son enthousiasme, lui demandant de transmettre toute sa reconnaissance à Opérasque, la réponse de ce sous-fifre le refroidit instantanément.

— Opérasque n'a fait que donner ses instructions, mais c'est le Grand Maître Kawy qui s'est chargé de l'exécution. Il faut reconnaître qu'il a effectué un travail considérable, à l'insu de toutes les surveillances, puisqu'il a utilisé des officiers de police fidèles. Nul ne peut savoir que dans ce bel ensemble résidentiel, vous devenez le maître souterrain de cet immense observatoire. On croit sur les quais voisins que vous êtes un innocent retraité cultivant son hobby d'ancien scientifique, et personne ne se doute de la somme de travail que vous accomplissez. Chapeau au Grand Maître Kawy.

Paralysé de stupeur, plus qu'inquiet, Charlster se souvenait de ce que lui avaient dit Louria et Claudion, lors de leur retour de Salt Lake Station : Hyponias avait découvert que Kawy était le maître occulte de cette organisation Anthony. Celle-ci regroupait des adhérents d'une origine inconnue et s'il en croyait le jeune couple, surtout Louria Finister, ces gens-là venaient d'ailleurs, d'en dehors de la Terre. Le vieux savant n'avait jamais accordé qu'un intérêt mitigé aux affirmations de sa fille spirituelle. Elle soutenait que Shade, cette tache nébuleuse derrière Altaï, n'était autre qu'un deuxième Bulb et qu'il était habité, que les gens d'Anthony en étaient originaires, descendus sur Terre à différentes époques. Se fiant entièrement aux lectures des *Mémoires* des Sugar, elle allait même plus loin. Une créature inconnue avait rejoint la région de Baker Station, une créature de grande taille, aux pattes griffues, ayant besoin d'une suroxygénation et d'électricité. Elle prétendait qu'il s'agissait de l'un de ces parasites que les premiers à s'aventurer dans le cadavre d'un Bulb avaient découverts, les gargouilles. Son esprit rationnel ne pouvait accompagner les divagations de Louria jusqu'à ce point-là. Mais il existait très certainement une société secrète aux motivations mal définies. Et Kawy réapparaissait parmi les proches d'Opérasque.

— Je dois vous faire part de ce que le Grand Maître Opérasque aurait souhaité vous dire de vive voix, mais la prudence vous interdit à l'un comme à l'autre de vous rencontrer trop fréquemment. Je suis désolé de me montrer aussi brutal, mais le Grand Maître vous met en garde contre tout retard dans l'établissement du programme de Permafrost. Il a même pris une décision irrévocable qui m'a surpris, au point que j'ai dû la lui faire répéter, non seulement une première fois, mais avant de le quitter et...

— Arrêtez de tourner autour du pot, cria Charlster, excédé. Dites franchement ce que vous devez me rapporter.

— Vous avez un mois, à la date d'aujourd'hui, pour que la température générale dans l'hémisphère Nord baisse de deux degrés en moyenne à midi et que ce nouveau chiffre reste immuable. Le chiffre des candelas, quant à lui, doit enregistrer une baisse de dix pour cent, à midi également et sur la même période d'essai. Cette période sera de quinze jours. Le Grand Maître ne vous impose pas votre acceptation, mais si vous refusez, la nuit prochaine tout le matériel qui vous fut livré sera déménagé, et le branchement avec 87°7 coupé. Maintenant, si vous acceptez, le même mode de contrat sera reconduit pour un mois et demi.

— Il n'a jamais été question de contrat entre Opérasque et moi, balbutia Charlster, assommé.

— C'est un contrat moral. Je suis désolé de devoir vous apporter d'aussi dérangeantes instructions, mais je ne suis qu'une sorte de messenger.

— Dans l'Antiquité, prononça férocement le vieux savant, on mettait à mort les porteurs de mauvaises nouvelles.

Le ton fut si menaçant qu'Alcibion fit deux pas en arrière.

— Foutez le camp, dit Charlster, ou je vous étrangle.

— Mes ordres sont stricts, je dois vous assister entre neuf heures et cinq heures du matin.

— Dehors.

Charlster se retourna et s'empara d'un petit projecteur de laser qui servait de marqueur. C'était un appareil dangereux qui pouvait brûler à la façon d'un cigare allumé qu'on appliquerait sur la peau. Alcibion battit en retraite en criant que ça ne se passerait pas comme ça.

Épuisé, le savant se jeta dans un fauteuil dès que l'autre eut claqué sa porte, et ferma les yeux. Il reprit assez vite son calme, se leva pour vérifier si tout marchait avec 87°7, et découvrit dans une immense joie qu'il pouvait

accéder à la coupole de l'observatoire. Celle-ci était déserte. Personne ne veillait ou n'utilisait au moins le radiotélescope, puisque les compteurs étaient inertes. Ces imbéciles, choisis par Ann Suba pour surveiller DAI-01 et DAI-02, étaient vraiment trop sûrs d'eux. Il faillit leur donner une petite leçon en agissant sur DAI-02 par exemple, un petit effritement, une ionisation furtive d'un bloc et le Serpent Gris, son cher Anaconda serait à nouveau impraticable. Trop dangereux !

Il se concentra sur cette recherche de l'iceberg spatial perdu et promena le radiotélescope dans sa zone de prédilection. Il ne savait si le compteur de la consommation électrique était également truqué par Kawy. Ce Grand Maître avait dû y veiller, sinon le détournement des réseaux serait vite découvert.

Il identifia quelques traces d'une vapeur d'eau brutalement congelée, sut que son objectif approchait, lorsque le courant électrique tomba en panne. Tous les appareils s'éteignirent, y compris l'éclairage. Maugréant, il pensa que son disjoncteur, pourtant adapté à une forte consommation, avait sauté, mais non, tout était en ordre. Il alla regarder sur les quais, vit que l'éclairage public fonctionnait et qu'il y avait de la lumière dans la vitrine en face de chez lui.

À tâtons, il gagna sa couchette. La riposte d'Opérasque avait été foudroyante. Il n'avait chassé Alcibion que depuis une heure et la punition était tombée. Allongé, il rumina l'ultimatum de ce crétin d'Opérasque qui avait toujours procédé de la même façon, ne connaissant que l'autoritarisme et les menaces. Ça ne lui avait pas réussi, que ce soit dans le Chenal Noir, ou ici même. Il avait dressé contre lui l'opinion publique, l'amiral Kinnjone et la III^e Flotte, Fortalès et le président du Conseil de surveillance, Albeyal.

Un délai d'un mois pour qu'une baisse de deux degrés de la température générale soit enregistrée, et le même délai pour obtenir un affaiblissement de la luminosité, un mois et demi pour que ce résultat soit stabilisé. De la folie ! Il ne savait même pas comment il devait s'y prendre. Il avait besoin d'un nouveau colloïde pour une si grande étendue de poussières et de cendres. En somme, il devait enfermer le globe terrestre dans un autre beaucoup plus grand, tournant à trois cent mille kilomètres environ du plus petit. Comment avait-il eu l'aberration de croire qu'il y parviendrait lorsque d'une voix assurée, à la conférence d'Alone, il avait exposé son projet ?

Cristella, son bébé confié à la crèche, vint chez Charlster. Mais lorsqu'elle voulut éclairer l'entrée, la lumière ne fonctionnait pas. Rien ne fonctionnait d'ailleurs et le réfrigérateur commençait à répandre de l'eau. Elle se rendit dans le compartiment du coucher, mais son vieil ami dormait profondément. Elle ne savait que faire. Surtout pas téléphoner au district de distribution, tout se réglait différemment dans ces compartiments occupés par Charlster. Elle

avait l'impression que non seulement l'électricité, mais la nourriture, l'appareillage ménager comme le scientifique et jusqu'à l'air qu'on y respirait, tout était d'origine clandestine, appartenait à une économie, un mode de vie parallèles, en dehors des conditions normales d'habitation.

— Cristella, appela Charlster, je me sens mal.

— J'appelle le médecin, décida-t-elle, affolée.

— Non, d'abord Alcibion. Il saura que faire.

— Il n'y a plus d'électricité. Vous avez signalé la panne ?

— Alcibion s'en chargera.

— Oh, toujours ce sale individu, fit-elle entre les dents.

— Je sais, mais il n'est pas négligeable, loin de là. Je m'en rends compte avec cette panne de courant.

Cet homme, qu'elle détestait, se montra d'abord désagréable avec elle, lui lança qu'il ne pardonnait pas d'avoir été chassé en pleine nuit, qu'il se fichait bien que Charlster soit malade et que ce n'était que du bluff. Il raccrocha sèchement et Cristella resta désemparée. Le personnage trahissait sa véritable personnalité.

Alcibion, sa rancune exprimée, le regrettait déjà. Sa nature de courtisan toujours prêt à ramper lui annonçait le pire, si vraiment Charlster était malade. Il prévint donc le médecin habituel et ordonna que l'électricité soit rétablie. Il n'avait fait que suivre les consignes de son Grand Maître, mais se demandait s'il n'avait pas réagi trop fort pour se venger de l'affront.

Lorsque le médecin lui annonça que Charlster avait besoin de repos et d'un suivi médical sévère, il s'affola complètement. Trop heureux d'apporter au vieillard cet oukase d'Opérasque, il n'en avait pas mesuré les risques pervers sur un homme déjà âgé. Il se vit à jamais désavoué.

Le soir, comme d'habitude, il se rendit chez le professeur, fut surpris que Cristella lui ouvrît la porte et que le bébé jacasse dans son berceau portatif.

— Je dois passer la nuit ici, dit-elle sèchement. Je ne crois pas que le professeur souhaite votre présence. J'ignore ce qu'il en est, mais vous êtes le responsable de son malaise cardiaque, et si vous insistez, j'irai moi-même préciser au Voyageur Opérasque l'état de santé de mon ami.

— Je venais juste voir si vous n'aviez besoin de rien, murmura Alcibion, pâle et les jambes molles.

— Je me débrouillerai seule, dit-elle, le poussant vers la porte.

Il se laissa faire, se retrouva devant cette même porte verrouillée, ne sachant que faire, se demandant si sa vie ne venait pas de s'arrêter brusquement. Il connaissait Opérasque, avait souvent soupçonné sa cruauté naturelle et celle de ses fidèles. Dans une de ces crises de rage qui lui faisaient perdre la tête, il était bien capable de lui envoyer un tueur.

— Il est parti ? demanda Charlster, au bout de quelques minutes de silence total.

— Je l'ai mis dehors.

Le vieux savant se précipita vers l'escalier conduisant à son observatoire privé. Il riait tout seul d'avoir dupé le médecin en feignant un malaise cardiaque. Il avait quelque peu accéléré ses battements avec un soupçon d'atropine. Juste lorsqu'il avait entendu venir le docteur. Ses palpitations avaient effrayé celui-ci qui voulait le faire hospitaliser dans une unité spéciale où des « amis » le prendraient en charge.

— Je préfère rester ici avec ma fidèle amie qui s'occupera de moi.

De ce fait, il avait dû accepter que Cristella vienne s'installer momentanément chez lui, le temps que durerait « son rétablissement ». Bien entendu, elle ne pouvait qu'amener aussi son enfant, Rom, et il allait devoir supporter cette présence, qui pour l'instant ne se manifestait que par de petits cris, des pleurs, des rires en cascade et des odeurs de produits pour bébé. Cristella s'arrangeait pour que les odeurs naturelles ne viennent pas le perturber. Il se consolait en se disant que ça ne durerait que huit jours et que durant ce temps il serait débarrassé d'Alcibion. Il était même décidé à poser à son tour ses conditions. Il ne pensait pas qu'Opérasque accepterait de retirer complètement Alcibion de sa vie, et d'ailleurs il appréhendait qu'il soit remplacé. Mais il exigerait que cet être détestable ne s'attarde pas inutilement chez lui.

CHAPITRE 26

Comme elle dormait chez les Tharbin, ce fut dans la journée que des envoyés de Halchiom la rencontrèrent pour faire le point. Elle ne se sentait pas à l'aise face à ces deux hommes qui l'examinaient le visage fermé. Ils se trouvaient dans l'arrière-boutique de Deborrah, dans l'odeur acide des tissus et celle plus forte des colles. Sa « tante » avait fermé son magasin et elle était sortie. Elle se sentait bien seule, mais la couturière ne lui aurait été d'aucun secours. Cette femme la traitait sans indulgence, croyant que Movane se prostituait à Tharbin pour lui arracher ses secrets. Secrets dont elle n'avait par ailleurs aucune idée.

— C'est seulement hier soir que j'ai réussi à lui arracher l'image d'un curieux appareil. Ce fut assez rapide, quelques secondes, mais je me suis efforcée d'en retenir les caractéristiques essentielles, la forme, d'estimer sa grandeur, sa couleur.

Un des deux visiteurs ouvrit sa serviette et en sortit un catalogue de tissus, mais dans la couverture étaient cachées des photographies. Tout de suite Movane vit qu'elles étaient fort anciennes.

— Y a-t-il une similitude entre votre vision et ces images-là ?

— Il ne s'agit pas de vision. Une pensée n'est pas vraiment visualisable. Elle se nimbe de flous, se mélange à d'autres images différentes. Tharbin pensait à une navette, tandis qu'il avait aussi en tête le contenu de son assiette. Plus tard, je n'ai pu reproduire le dessin que j'avais mémorisé et j'ai dû attendre d'être ici pour le faire. Mais ma « tante » ne comprend pas toujours que j'ai besoin de m'isoler pour mettre mes souvenirs au clair. D'autre part, elle ne cesse de me traiter mentalement de « salope » et cela m'afflige. Vous devriez lui demander de ne plus se montrer aussi agressive.

— Nous ne pouvons lui interdire de penser, ce serait lui révéler votre don de télépathe.

Elle comprit que ces deux-là doutaient eux aussi de ce don et pensaient qu'elle se montrait complaisante avec le président des Bonzes. Et qu'elle lui arrachait ses secrets sur l'oreiller. Ils ne parvenaient même pas à imaginer comment elle fonctionnait. Mais ils s'en cachaient lorsqu'ils lui parlaient.

— Si elle continue, dit-elle, je lui crache le morceau, tant pis pour ma mission, mais elle me rend folle avec ses soupçons. Je ne suis pas une salope

et je n'admets pas qu'elle et aussi vous-mêmes le pensiez.

— Mais, protesta le chauve désarçonné, loin de moi l'idée de vous insulter aussi grossièrement.

— Faux jeton, lança-t-elle, furieuse. Je lis en vous comme dans un livre.

Elle finit par examiner les photographies, mais dut les revoir à plusieurs reprises, sans pouvoir décider laquelle s'apparentait le plus à cette image furtive qui soudain était née dans le défilement de pensées chez Tharbin.

— Ne pouvez-vous me les laisser ?

— Trop dangereux. Même Deborrah ne doit pas les voir.

— Trouvez-moi une autre hôtesse, dit-elle.

— Tharbin ne comprendrait pas que vous quittiez votre tante. Nous pouvons seulement lui laisser entendre que vous la soupçonnez d'avoir à votre égard des pensées malveillantes.

— Ça ne l'empêchera pas de les avoir.

Elle décida de regarder chaque cliché, puis de fermer les yeux et d'analyser l'image rémanente, si celle-ci persistait dans son cerveau.

Les deux hommes n'osaient plus respirer, ni bouger d'un pouce. Le chauve transpirait même, comme si son existence dépendait du choix de la jeune fille. Ce fut à la troisième épreuve qu'elle éprouva le sentiment que c'était celle-là, mais elle décida de les examiner toutes. Puis elle reprit celle qui l'avait troublée et réussit à focaliser son image cérébrale, assez longtemps pour lui adjoindre le plat de riz cantonnais que la femme de Tharbin avait servi. Cette fois, elle décida que c'était la bonne.

Le chauve la happa avidement, comme un fauve saisit son quartier de viande. Elle le trouva déplaisant. Il hocha la tête, passa le cliché à son compagnon.

— Alors ? dit-elle.

— Nous n'avons pas le droit de commenter.

— Allez vous faire foutre.

Rien qu'à voir leurs yeux arrondis et saillant de leurs orbites, elle ne regretta pas sa grossièreté. C'était Nugssag, son petit ami de Coats qui lançait souvent ce gros mot.

— J'ai besoin de savoir, c'est mon salaire. Je dois me récompenser. Si vous ne me le confirmez pas, je n'ai aucune raison de poursuivre. Vous me prenez pour qui ? Une esclave docile, un soldat discipliné qui suit les ordres sans se poser de questions ?

Elle se leva brusquement et ils eurent des réactions encore plus détestables. Le chauve se mit devant la porte et l'autre voulut lui saisir le bras. Elle le gifla avec une force qui le stupéfia.

— J'ai fait pas mal de sports de combat, savez-vous ? Je peux vous plier en deux l'un après l'autre.

Elle ne mentait pas. Elle se battait aussi avec Nugssag quand ils allaient à son wagon de pêche, et parfois elle prenait le dessus.

— On se calme ! décida le chauve, revenant s'asseoir. Je peux vous dire qu'il y a quatre-vingts pour cent de chance pour que l'image que vous avez volée à Tharbin soit celle d'une navette spatiale appartenant au Bulb qui a coulé dans le Pacifique, celui que l'on avait baptisé Salt and Sugar.

Elle se contenta de hocher la tête en rassemblant les photographies, les lui tendit. L'autre inconnu ne pouvait s'empêcher de masser sa joue gauche, le regard mauvais.

— Nous avons un message de Halchiom. Il vous salue amicalement et vous remercie par avance des efforts que vous faites.

— Je ne vous ai jamais vus au centre de recherches.

Comment pouvez-vous parler au nom de Halchiom qui lui est plus courtois et plus respectueux ?

— Nous sommes désolés, dit le chauve, mais l'autre n'accompagna pas ses excuses.

— Vous n'en avez pas terminé, dit-elle. Halchiom veut que j'essaye la télékinésie pour forcer Tharbin à plus de précision.

Cette fois, le giflé cessa de masser sa joue.

— Vous avez vraiment lu ça en nous ?

— Et aussi que vous, le violent, vous aimeriez bien me frapper, me foutre à poil et me violer.

Le chauve réagit aussitôt :

— Galios, sors d'ici, attends-moi dans la boutique. Avec toi on n'arrive

jamais à rien.

L'autre sortit en claquant la porte.

— Finissons-en, dit Movane. Halchiom croit que la télékinésie peut m'aider. Je n'osais pas, car je ne maîtrise pas cette technique comme la télépathie.

CHAPITRE 27

Pour dépecer l'orque qu'ils venaient de harponner, ils le remorquèrent jusqu'à la petite île visible que Kurty pensa être l'une de l'archipel des Kermadec. En approchant du lagon, Fleur signala la présence de paillotes, en compte sept.

- Il y a aussi des pirogues tirées au sec.
- La passe sera difficile à trouver. J'y vais avec le pneumatique.
- Saintange t'accompagnera.
- Saintange ne supporte pas les quarante-cinq de température, dit-elle.

Elle ne portait qu'un strict maillot de bain noir et descendit seule le canot, sauta dedans. Il l'admirait pour tant de courage et d'énergie. Première levée, dernière couchée, elle faisait le travail de trois ou quatre matelots. Les harponneurs décevaient Kurty. Ils effectuaient correctement toutes les besognes de chasse, de dépeçage, de fonte, mais répugnaient à se transformer en simples matelots. Il avait mal calculé la composition de son équipage. Mais le *Mistake* avait toujours son plein d'huile.

Lorsque Fleur se dressa pour lui signaler la passe, il relança ses moteurs à petite vitesse. Elle l'attendait pour lui indiquer l'étroitesse du passage entre deux murailles de coraux à fleur d'eau. Celle de droite égratigna la peinture sous-marine de la coque, mais rien de grave. Lorsqu'il jeta l'ancre à proximité d'une plage rouge et blanche, les harponneurs commencèrent de se manifester. Ils plongèrent dans l'eau à trente degrés, malgré l'éventuelle menace des requins.

- Attends, cria-t-il à Fleur, n'y va pas seule.

Elle payait déjà vers les paillotes, ayant aperçu deux femmes en paréo sur le bord de l'eau. Il comprit le sens de sa démarche, cependant pleine de dangers. Une femme débarquant là-bas impressionnerait moins le petit peuple y habitant. Il suivit avec ses jumelles l'accostage et le contact. Il enrageait que les quatre harponneurs, pourtant des gens déjà âgés, batifolent dans l'eau alors qu'une gamine audacieuse prenait tous les risques. Il décrocha sa carabine à viseur optique, la posa sur le tableau de bord. Mais là-bas la conversation paraissait aller bon train, et Fleur se retourna pour lui faire le signe habituel que tout allait bien, la main levée à hauteur de son épaule, ouverte. Fermée

cela aurait été inquiétant.

Elle revint avec des noix de coco et du poisson salé.

— Les hommes sont cachés dans les cocotiers, de crainte que nous ne soyons des pirates. On dépècera sur la droite, pour ne pas souiller leur eau.

— Ont-ils vu des jonques ?

— Pas depuis un mois, mais ils restent persuadés que les Asiatiques reviendront. De l'autre côté de l'île, elle porte le nom d'île Raoul, d'autres pêcheurs utilisent des praos et partent souvent dans le Passage. Ils disent le Passage, ne sachant pas qu'on l'appelle le Serpent Gris. Il paraît que trois jonques y séjournent et veulent rançonner les bateaux.

Une forte secousse les déséquilibra. Kurty savait que des requins attaquaient le cadavre de l'orque et il interpella ses harponneurs.

Ils remorquèrent le cadavre du cétacé vers la plage, à l'est, pour ne pas importuner les habitants. Les ailerons de requin les accompagnaient. Kurty commença de les abattre systématiquement, sachant qu'ils aimaient avant tout se dévorer entre eux.

Le dépeçage et la fonte durèrent deux jours entiers, tant la chaleur devenait intenable. On allumait la chaudière dans la nuit et on l'éteignait vers huit heures, au lever du jour, car il était impossible de poursuivre le travail.

Saintange, la fonte terminée, vint trouver Kurty pour lui annoncer que lui et ses camarades désiraient rentrer aux Kerguelen. Qu'ils n'envisageaient pas de se lancer à l'aventure dans le Serpent Gris.

— C'est de la mutinerie, dit Kurty.

— Peut-être bien, dit cet homme déjà âgé, mais on se posera des questions à Cooktown si vous portez cette accusation contre nous. Deux mutineries à votre actif, alors que vous n'avez que quelques années de commandement, c'est quand même étrange. Non ?

CHAPITRE 28

Au bout de trois jours, il estima que c'était trop facile et trop stupide de puiser dans les réserves de l'épave échouée à proximité de l'embouchure de la rivière, et il commença une vie de robinson en pêchant avec le matériel assez réduit qu'il trouva à bord, attrapa une bonite et la fit griller à terre. Il la mangeait avec ses doigts, le regard fixé sur la calanque qui alignait ses deux kilomètres de goulet mal éclairé et débouchait sur la lumière plus forte du large. Il attendait le retour de son *Jocker* et de Songe. Il supposait que dans une crise de rage et d'alcoolisme, elle avait levé l'ancre et pris la direction de la haute mer, mais qu'elle reviendrait. Seulement, il y avait maintenant trois jours qu'elle avait disparu et il commençait à douter de ses espérances. Elle avait quelques expériences de la navigation. Au début, quand ils avaient rallié la Patagonie, elle avait accepté ses conseils, pris la barre, de même lorsqu'ils avaient commencé leur périple. Peu à peu leurs relations s'étaient détériorées. Elle restait plongée dans un mutisme qui n'en finissait pas. Il découvrit qu'elle buvait, une fois ancrés ici.

Il avait entendu le vent siffler tout en haut de cette crique étroite, donc il y avait eu mer forte ? Pas de tempête ou de coup de vent, mais tout de même un océan blanc d'écume et l'obligation de rester à la barre au-delà de l'épuisement.

Peu à peu lui vint l'idée qu'elle avait trouvé refuge dans l'est de l'île. Il remettait de jour en jour l'exploration de cette côte. En réalité, il attendait que celle qu'il appelait sa sylphide, rassurée par le départ du petit baleinier, se risque enfin à descendre jusqu'à la mer. Il restait des heures caché dans l'épave, surveillant le torrent dont le lit en cascades était visible sur un bon kilomètre.

En même temps, il préparait nonchalamment son expédition pour la côte Est, un sac de provisions diverses, mais ne fixait aucune date pour son départ. Il craignait de ne pas trouver d'eau au-delà de ce ruisseau et ne pouvait trop se charger. Impossible de suivre la côte rocheuse, à moins de fabriquer un radeau. C'était possible après tout, ce bois disponible et ces bidons en plastique stabiliseraient la plate-forme. Il pouvait aussi fabriquer un prao à un balancier, ou un trimaran avec deux flotteurs.

Il avait aménagé une couchette qui était la seule hors de l'eau à l'intérieur de la coque, mais il aurait aimé trouver le courage de nager jusqu'à l'épave de la jonque des femmes pour dormir dans un hamac. Il rêvait aussi des robes et

des fanfreluches disponibles, se disait qu'il pourrait grâce à elles séduire cette fille inconnue qui se jouait de lui tout au long du torrent. Il accrocherait quelques châles, quelques foulards, mais placerait les robes les plus élégantes dans le bas et se mettrait en embuscade pour s'emparer d'elle.

Seulement il y avait toujours un requin qui flemmardait dans le coin, à la recherche d'une proie, et la pensée de l'affronter lui faisait froid dans le dos. Il cherchait vainement une arme dans cette épave, mais n'en trouvait pas. Il n'avait mis la main que sur des outils de charpentier qui lui permettaient d'ouvrir les conserves. Mais dans l'eau il ne pouvait utiliser, pour se défendre du squal, une herminette, cette hache à la lame recourbée. Non, il lui fallait un genre de coutelas plutôt. Il jeta son dévolu sur une fausse équerre dont il pouvait aiguiser l'une des branches.

Toutes ses intentions, ses projets, se noyaient vite dans une léthargie épaisse comme une mélasse où il se sentait bien. Il lui arrivait de ne pas quitter l'épave de plusieurs jours, de manger les conserves sans les réchauffer, même si ce n'était pas très savoureux. Il laissait traîner une ligne, mais ne pêchait que de petits poissons. Il les laissait accrochés à l'hameçon en espérant qu'une bonite mordrait, mais ce fut le requin sédentaire qui emporta le tout, le privant d'un matériel unique. Le soir il se servait un verre de vodka qu'il avalait d'un trait, se couchait en espérant que la sylphide le surprendrait une nuit dans son sommeil. Il ouvrirait les yeux et la verrait penchée sur lui. Il ne disposait pas de lumière et devait vivre quinze heures par jour dans l'obscurité. Il en arrivait à détester le retour du jour.

CHAPITRE 29

Dans la cabine de Grathe, Lien Rag venait de terminer son récit. Le nouveau commandant de la *Salamandre* l'avait écouté attentivement, sans l'interrompre une seule fois. Lorsque le silence s'établit, il alla chercher une bouteille de vin de Patagonie destiné surtout aux prêtres néos pour la messe, en remplit deux verres.

— Césaire est venu avec l'hydravion et un équipage ? Ces gens-là ne sont donc pas atteints de leucémie comme lui ?

— Il n'y a que Quelze et Herman. Nous les avons interrogés, ils ont accepté de laisser prélever leur sang. En apparence, ils sont en bonne santé. Ils affirment l'un et l'autre être originaires de l'ancienne Australasienne. Par la suite, ils travaillèrent dans l'île du Titan pour les fabriques du Kid, mais c'est impossible à contrôler, les archives du personnel sont restées là-bas et ont certainement été détruites par la chaleur. D'après l'analyse de leur sang, ils seraient différents de Césaire. Bien entendu, je suis le seul avec les médecins de l'hôpital et les biologistes à savoir que Césaire est d'origine ophiuchusienne.

— Vous me demandez de me rendre à l'hôpital pour différents examens et analyses de sang, d'ADN aussi je suppose.

— Césaire est dans un état critique.

— Président, j'ai déjà connu bien du mal avec mon homosexualité et ma vie en couple avec un autre garçon. Vous voulez qu'en plus on apprenne que je suis un extraterrestre ? J'ai réussi à m'imposer à mon équipage qui désormais ne se permet plus de réflexions désagréables à mon égard, même si ces matelots n'en pensent pas moins, et voilà que je vais apparaître comme un être différent une fois de plus, un Martien.

— Qui le saura ? Nous avons pris nos précautions avec le corps médical. Les infirmiers qui travaillent aux soins d'urgence ignorent que Césaire est différent de nous, organiquement.

— Président, ce genre de secret finit toujours par transpirer, vous le savez bien. Je suis très satisfait de commander ce baleinier et de naviguer. Bien sûr, je préférerais partir à la chasse au cachalot et je comprends fort bien que Kurty se soit lassé de ces navettes incessantes entre ce port et la Zone Tabou, mais je n'ai pas l'intention de démissionner. Je prends mon mal en patience,

je sais que dans deux ans, trois maximum, les réservoirs de l'ancienne Guilde des Harponneurs seront vides et que je pourrai alors reprendre une vie plus aventureuse. Si la tension que j'ai calmée, au sujet de ma préférence sexuelle, se reporte en se réactivant sur mon origine extraterrestre, je crains de ne plus avoir la force de faire face.

— Les colons d'Ophiuchus étaient tous d'origine terrienne. Avant de partir à la recherche d'un troupeau de Bulbs, les volontaires qui embarquèrent sur le vieux vaisseau *Terra* appartenaient à la dixième ou onzième génération de colons venus dès 2020. Leur organisme s'est modifié sur cette planète et je pense que la vie en milieu clos, que ce soit à bord de *Terra* ou du Bulb, n'a pas manqué de développer cette différence. Vous êtes donc un Terrien qui revient après une longue absence.

Grathe ne put retenir un rire juvénile.

— Une paille, deux millénaires. Je ne savais même pas que je venais indirectement de la Terre via Ophiuchus. C'est mon ami Isaïe qui me l'apprit. Je regrette qu'il soit mort, car en cet instant il saurait très vite ce dont souffre Césaire et n'aurait aucune hésitation à lui venir en aide. C'était un esprit beaucoup plus libre que je ne le suis, mais souvenez-vous, Lien, déjà à bord de votre ice tanker où nous avons été recueillis, Lienty, Isaïe et moi-même, les matelots se montraient odieux pour nos relations au docteur et à moi. Nous venions de l'espace et en plus nous vivions ensemble. Le comble de l'anormalité, quoi. J'étais jeune et j'en ai souffert. Je ne veux pas connaître à nouveau des moments aussi détestables.

— Que proposez-vous ? Si vous laissez mourir Césaire, sans lui laisser une chance, vous serez harcelé par le remords. Et en regard des moqueries méprisantes de votre équipage, ce serait encore plus insupportable.

— Je veux qu'un infirmier ou infirmière libérale vienne prélever mon sang et un échantillon de salive par exemple. Elle n'emportera pas tout ça au labo de l'hôpital, mais me le laissera. C'est vous qui les livrez en cachant mon nom. Si l'analyse confirme que je suis compatible avec Césaire, alors un seul médecin me prendra en charge, mais en dehors de l'hôpital.

— Mais ensuite ? Le traitement m'a-t-on dit sera long et contraignant. Vous devrez momentanément abandonner votre commandement. Vous voyez que je ne cherche pas à vous leurrer.

— Mes hommes se poseront des questions, se demanderont bien pourquoi je reste à terre. Ils seront à l'origine de rumeurs désagréables. Je les connais, ils me guettent constamment, attendent que je commette une erreur très grave. Ils me guettent question commandement et navigation, mais n'ont jamais pu me prendre en défaut. Ils me guettent question vie privée. Un temps, ils

pensaient que Rupthon et moi-même étions amants. Mais Rupthon s'est fiancé à la dernière escale de la *Salamandre*, et a obtenu une permission de tout le temps que dure une rotation. Mais là encore, certains ont laissé entendre qu'il s'agissait de fausses fiançailles pour cacher nos relations.

— Rupthon va embarquer et vous débarquerez, il n'y a pas d'équivoque.

— Mon second, Parkos l'ancien navigateur, est encore peu expérimenté, même s'il est plein de bonne volonté. Trop jeune, trop impulsif aussi.

— Je pensais que provisoirement Danglov pourrait vous remplacer, laissant le commandement du *Dragon* à Farnelle. Celle-ci n'éprouvera aucune difficulté, puisque ce fut toujours son métier. Jadis elle commanda le cargo *Princess* puis le *Rewa*.

— J'apprécie Danglov et je suis certain qu'il sera mieux accepté que moi par les marins de mon baleinier. Je me demande seulement quelle sera l'attitude de l'équipage lorsque je reviendrai à bord. J'ai conscience que je ne peux échapper à ce que vous me demandez, mais j'en suis profondément bouleversé. Contrairement à vous, je n'ai aucune sympathie pour Césaire et pour tous ceux de l'archipel Crozet. Vous a-t-il seulement expliqué qui sont ces gens, d'où ils viennent ?

— Pas vraiment. Il m'a seulement avoué qu'ils étaient en partie très malades.

Ce qui fit sursauter Grathe.

— Je ne peux donner mon sang et mon ADN à des centaines de personnes. C'est de la folie.

— Grâce à vos dons, nos docteurs, nos chercheurs surtout, trouveront le médicament permettant de sauver ces gens-là.

— Nous sommes bien d'accord ? Je n'irai pas à l'hôpital et c'est chez moi, dans ma maisonnette, auprès de mon ami que l'on opérera si c'est nécessaire.

— Vous imaginez le transport de tout l'équipement médical ? Vos voisins seront éberlués de voir arriver tout ça, même si on dissimule les appareils sous des bâches.

Alors, dans un mouvement d'énervement, Grathe se leva et projeta son verre vide contre la cloison du fond.

— Je ne savais pas que j'étais si heureux, même lorsque je fulminais contre cette vie routinière entre la Zone Tabou et Cooktown. Je ne connaissais pas mon bonheur. Le lendemain de mon arrivée ici, je pouvais rejoindre mon

ami et passer quelques jours avec lui, le temps que le baleinier soit inspecté et retapé. Le pompage de l'huile me laissait quarante-huit heures de liberté absolue et une petite surveillance de temps en temps suffisait.

Il revint s'asseoir en face de Lien Rag.

— J'ai réussi à oublier le Bulb, l'enfance et l'adolescence que j'ai connues là-haut, j'ai oublié le père Faro et sa secte, les orgies auxquelles j'ai dû participer encore enfant. J'avais fait le vide absolu et voilà qu'avec ce bonhomme tout ça me revient et va endiabler ma vie de visions insupportables.

Ils restèrent quelques instants silencieux et Lien Rag décida de le laisser réfléchir encore un peu. Mais Grathe, lui, resta assis.

— Nous allons faire ainsi. Je serai chez moi en fin de matinée. Envoyez un auxiliaire médical effectuer ces prélèvements.

— Merci, dit Lien Rag, je m'en occupe tout de suite.

Il alla au siège du gouvernement, fit le nécessaire pour qu'une infirmière se rende auprès de Grathe vers midi. Il en connaissait une qui ne badinait pas avec le secret professionnel. En même temps, il demandait qu'on essaye d'établir une relation radio avec le *Dragon*. Comme toujours ce fut Farnelle qui se présenta, son compagnon détestant s'entretenir sur les ondes.

— Danglov au commandement de la *Salamandre* ? Tu peux t'attendre à une gueulante de sa part. Il déteste le changement, est devenu routinier en diable. Si jamais il fait trop d'embarras, c'est moi qui le remplacerai.

— Toi ? dit Lien Rag, à la fois amusé et perplexe.

— Tu doutes de mes qualités ? plaisanta-t-elle.

— Tu sais, Grathe a eu déjà bien du mal avec eux, mais il s'est imposé. J'ai peur, sans nier tes qualités de marin et de commandement, que tu ne sois en butte à ces machos. Nous avons effectué quelques licenciements, mais les nouveaux matelots sont tous des durs, ou du moins ils se prennent pour des durs.

— Les connards ne me font pas peur, répondit-elle, mais je vais voir ce qu'en pense Danglov. Tu sais que tu peux compter sur moi en cas de refus de sa part.

Lien Rag espéra que mortifié de voir sa femme accepter si lui-même refusait, Danglov aurait assez d'amour-propre pour prendre ce commandement. Mais de mauvais gré. Et pour commander la *Salamandre*,

mieux valait être plein de bonne volonté.

Quinçon lui demanda de passer le voir. Lien Rag commençait d'en avoir plus qu'assez de devoir toujours se plier aux invites du président de l'Assemblée. Du fait qu'il était l'élu indirect du peuple, ce dernier était soumis à un certain protocole qui faisait de Lien le patron, mais il avançait le privilège de l'âge, cinq ans de plus que Lien Rag.

— Que me voulez-vous ? lui demanda-t-il au téléphone.

— Je ne peux vous l'expliquer ainsi.

— Alors, je vous attends.

Le gros mou allait donc se déplacer, ce qui l'obligerait à escalader quelques marches, l'essoufflerait et le jetterait dès son entrée dans un fauteuil pour y essayer son visage en sueur. Il aurait le souffle coupé et la parole difficile, ce qui réjouirait Lien Rag.

Ce processus fut tout à fait respecté et Lien Rag s'amusa même à le harceler de questions. Il finit par comprendre que quelques députés préparaient des questions sur la présence du capitaine Césaire dans l'hôpital de la capitale.

— ... Comprenez... bruit... rumeur... ce bonhomme serait atteint... maladie grave, contagieuse. Vous devez vous justifier, réussit-il enfin à prononcer correctement.

CHAPITRE 30

Ce qui préoccupait le plus Louria et Claudion, c'était la présence de graphite dans la vapeur d'eau qui s'était élevée de l'inlandsis autour du Gouffre aux Garous. Cette vapeur s'était ensuite transformée en grêlons et ils avaient eu le temps d'en faire des analyses complètes.

— Une moto-ski n'a pas besoin d'un lubrifiant bourré à ce point de graphite, répétait Louria. Admettons qu'il y ait eu sur le site et en plusieurs fois, sur un laps de temps estimé à deux ans, une douzaine de moto-skis. Même si toutes avaient des fuites d'huile, jamais on n'aurait retrouvé une telle quantité de graphite. Les calculs sont en cours et j'ai veillé à ce que les composantes en soient minimisées, mais tu verras qu'on va atteindre un chiffre stupéfiant, des dizaines de kilos, des quintaux peut-être. Nous avons analysé la vapeur venant de six cents mètres cubes de glace. Nous avons estimé la zone de retombées à un cercle de cent cinquante mètres de rayon. Si nous faisons fondre cet inlandsis également sur trois mètres d'épaisseur, nous obtiendrons dans les soixante-dix mille mètres cubes de glace évaporée, d'accord ? On ne devrait pas relever plus de deux kilos maximum de graphite.

— Et tu as une hypothèse, je suppose, rien qu'à regarder ton visage.

— Uniquement un hasard, parce que je me suis toujours intéressée à la physique nucléaire et au fonctionnement des centrales à fission, depuis leur installation dans la deuxième partie du XX^e siècle. On utilisait le graphite comme modérateur et réflecteur des neutrons.

Il ouvrait de grands yeux.

— Vraiment ?

— Une vieille technique, bien oubliée depuis. Il fallait des quintaux, des tonnes de graphite.

— Et tu penses que dans le Gouffre aux Garous fonctionnerait encore un antique réacteur à graphite ? Mais ce dernier ainsi dispersé dans la nature, plus exactement en surface du Gouffre, serait épuisé depuis des siècles.

— Je ne te le fais pas dire.

— Et nous n'aurions jamais constaté sa présence dans les colonnes de vapeur qui montent de l'abîme ?

— Parce qu'elles sont de faible hauteur, le plus souvent rabattues par le vent. Sans le laser à fluor nous n'aurions jamais constaté la présence de ce graphite. Grâce à lui les vapeurs produites ont fusé jusqu'à mille mètres au moins de hauteur, et la retombée des glaçons, dès leur formation, nous a donné le temps nécessaire pour examiner le phénomène. Ce qui n'avait jamais été fait. Et nous n'avons prélevé que trois mètres en épaisseur, là où l'inlandsis en fait au moins deux. Le graphite étant un corps lourd, il doit y en avoir des couches fantastiques tout au fond, là où la glace est en contact direct avec le sol de cette petite île.

Le chiffre provisoire, il fallait l'affiner, donna pour les six cents mètres cubes une dizaine de kilos de graphite.

— Et si nous vaporisons les soixante-dix mille mètres cubes, nous obtiendrons une tonne cent et quelque de graphite. Je ne te dis pas la quantité que l'on doit trouver plus bas. Un sondage à plusieurs centaines de mètres serait stupéfiant. Le trépan tomberait dans une couche de graphite pur, de plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur, une véritable mine à exploiter d'ailleurs. Ce que nous avons recueilli représente peut-être une semaine de fonctionnement.

Le rapport transmis à Ann Suba, elle se hâta de les rejoindre.

— Il est radioactif, je suppose ?

— Faiblement. On doit le traiter.

— Il y a une vingtaine d'années peut-être, on avait simplement affirmé que le réacteur ancien continuait de fonctionner au fond du Gouffre. Sans se poser beaucoup de questions sur l'extravagance d'une pareille affirmation. Mais la science était tellement suspecte aux yeux de la Caste, que personne n'osait aller plus loin. S'occuper du Gouffre, c'était déjà d'une grande hardiesse. D'après ce rapport j'en conclus que le réacteur fonctionne toujours et se retrouve donc alimenté en modérateur graphitique. Il est même possible que ces inconnus qui l'utilisent aient ouvert une mine en direction de la sous-couche de graphite reposant sur le sol de l'île, le recyclant indéfiniment.

— Et si tout cela était automatique, sans intervention humaine depuis des siècles ? proposa Claudion. Une installation si parfaite qu'elle dure après des millénaires.

— Vous rêvez, Hyponias, dit Ann Suba indulgente. Vous poursuivrez toutes vos analyses, mais ce résultat est déjà fantastique.

Elle leur signifia qu'elle ne pouvait ajouter ce qu'elle avait à leur dire, à cause du voisinage d'autres confrères. Ils l'accompagnèrent dans son bureau.

— J'ai demandé des explications à Fortalès sur la perquisition effectuée par Kawy à 87°7. Les scientifiques de là-bas sont très perturbés par cette longue visite policière qui a quand même duré vingt-quatre heures. Ils sont en train de se mobiliser pour décréter un jour de grève. Il est normal que je demande des explications au patron, mais pour l'instant je n'ai aucune réponse. J'en suis à me dire que Kawy a mis la main sur le service information de Fortalès. Je sais que ce dernier lui accorde toute sa confiance, et qu'il faudrait lui apporter d'autres preuves que cette histoire de perquisition et de réseau détourné pour qu'il ouvre les yeux. Si Kawy fournit à Fortalès des rapports précis sur les activités de 87°7 et sur les nôtres, il est dans la légalité.

— Est-ce que les discussions sur le couplage de la centrale d'Ellesmère et de Melville sont terminées ? demanda Louria. Nous avons besoin d'utiliser le laser à fluor pour poursuivre nos recherches.

— Ces discussions sont top secret m'ont répondu les deux directions, et je ne peux insister encore. Mais ils me connaissent mal. S'ils essaient de me faire lanterner et se soucient peu de nous fournir du courant, je les avertirai quarante-huit heures à l'avance que nous reprenons nos expériences avec le laser fluor. Ils s'affoleront et concluront peut-être un accord. Les deux directeurs se bouffent le nez, aucun ne veut accepter que l'autre devienne le patron du couplage. Ils ne veulent pas non plus d'une direction bicéphale.

— Devons-nous toujours préparer l'expédition vers le Gouffre ? demanda Louria. Utiliserons-nous des équipages de chiens avec le chef inuit ? Ou bien pourrions-nous obtenir des moto-skis ?

— Au départ, vous devrez vous éloigner, sous les regards de tout le personnel, dans des traîneaux à chiens, car si les moto-skis nous sont attribuées, elles vous attendront dans un endroit secret, afin que nul ne sache que ce mode de transport illégal est toujours utilisé par quelques-uns. Mais ce sera long à obtenir.

Ce fut au cours de la pause de midi que Louria exprima ses regrets de ne plus pouvoir s'occuper de Shade et aussi d'Altaï avec son glacier accroché à son dos.

— Cette histoire de graphite est passionnante, mais je suis certaine que pendant ce temps Charlster prend de l'avance, maintenant que son matériel dérisoire est renforcé par la possibilité d'intervenir clandestinement sur 87°7. Il le faisait auparavant, mais à une échelle moindre.

— Pourquoi n'interviendrait-il pas aussi à NPST, à notre insu ? dit Claudion songeur. Je n'arrête pas d'y penser. Et je commence à imaginer une corrélation, un triangle entre Opérasque en résidence forcée, Kawy

personnage tout-puissant, maître de la police, Charlster grand physicien que l'on a cru diminuer en le mettant hors-jeu et qui se révèle encore le meilleur. Opérasque doit disposer d'un fond de sympathie énorme au sein de la Caste.

— Plus adulation que sympathie, rectifia Louria. Tu as entendu Ann Suba ? Pas de réaction de Fortalès au sujet de la perquisition et la menace de grève du personnel. Quel est le jeu de ce Fortalès si libéral, si ouvert à tous ?

Vers quatre heures de l'après-midi, la bonne nouvelle parvint à la directrice et sans attendre elle la communiqua par e-mail à Louria et Claudion : « Le couplage sera effectif à partir de dix heures ce même soir. Il durera de cette heure-là à six heures du matin, la fourniture du courant ne pouvant être interrompue au-delà. »

— Fantastique, se réjouit Claudion.

Plus réservée, Louria se demandait si son vieil ami Charlster allait suivre l'expérience grâce à des moyens inconnus.

CHAPITRE 31

Après avoir refait ses pleins grâce au petit baleinier *Madam* qui stationnait à mi-distance entre les Kerguelen et la Nouvelle-Zélande, le dirigeavion commandé par Lienty Ragus se posa à proximité des sources alimentant à la fois les Néos du père Sosthène et les cultures des anciens faux Romains. Le pacte conclu dernièrement était observé parfaitement. Le dirigeavion apportait des vivres et des objets de première nécessité aux Néos, livrait aux tenanciers des terres fertiles des semences, du matériel agricole plus perfectionné que celui qu'ils utilisaient jusque-là dans un souci d'imitation absurde de la vie dans la Rome antique. Les théoriciens de ces folies avaient été écartés et la population s'était débarrassée de tous ces vêtements style péplum, toges, cuirasses en bronze, arcs, chars de combat, pour mener une vie agricole plus normale.

Gislake retrouvait avec grand plaisir son vieil ami devenu le père Sosthène, ancien mécano de grand talent qui depuis des années était comme lui attaché à la maintenance de cet appareil, avant qu'il ne décide de devenir le guide de cette tribu de Néos. Les anciens esclaves des tenanciers avaient grand besoin de lui, certains ayant été émasculés et ayant eu la langue tranchée n'auraient pu survivre sinon. Le père Sosthène avait institué une théocratie fort puritaine, mais Lienty, pourtant très soucieux de démocratie, finissait par reconnaître que sans cette autorité stricte les malheureux ne seraient déjà plus là. Peu à peu, Sosthène devenait plus tolérant. Ils le rencontraient en dehors de l'appareil qu'il considérait désormais comme une création diabolique, dont il éloignait ses sujets.

— Nous avons eu des visiteurs. Deux baleiniers de petite taille. L'un était piloté par le fils de Lien Rag, ce Liensun et par une fille que je ne connais pas. L'autre avait un équipage et j'ai reconnu Fleur, fille de Lien Rag, et Kurty, ce valeureux capitaine de la *Salamandre*. Il avait avec lui quatre marins.

— Leur avez-vous parlé ?

— Non. Ce Liensun est un être débauché et sans scrupules, et je ne voulais pas de lui. Il a passé son temps à escalader le lit de la rivière. Il paraissait chercher quelqu'un. Nous avons aperçu effectivement un être humain que nous n'avons pas pu identifier. Il se cachait dans ce voisinage de la rivière. Puis il a disparu, et comme le bateau de Liensun a aussi disparu, je pense que l'inconnu se trouvait à bord.

— Avec le couple ? demanda Gislake intrigué.

— Non, avec la fille. Liensun est toujours ici. Les autres l'ont abandonné. Cet inconnu, nous pensons qu'il s'agit d'un homme, a dû s'emparer du baleinier et soit il a contraint la fille à le suivre, soit elle a été consentante.

Toujours est-il qu'ils ont abandonné ce Liensun comme un Robinson, dans cette calanque le plus souvent ténébreuse.

— Tu veux dire qu'il y est toujours ? s'étonna Gislake.

— Il se cache à bord d'une épave de jonque. S'il sort, c'est la nuit, car on ne le voit pas souvent.

— Fleur est toujours à bord de son baleinier ? Pourquoi n'a-t-on pas recueilli son demi-frère ?

— Elle est repartie très vite. Liensun est solitaire.

— Nous devons aller le chercher, dit Lienty. Nous ne pouvons abandonner ce garçon loin de son père. Cette fille, elle s'appelle Songe, m'a toujours déplu, car je pense que c'est une intrigante, une arriviste. En même temps, elle m'a paru toujours prête à se jeter au cou de tous les hommes. Et cet inconnu n'a peut-être pas eu de mal à la convaincre d'abandonner Liensun pour partir avec lui.

Lienty, avec le patron des supplétifs embarqués, Joffran, descendit jusqu'à l'embouchure de la rivière, et après avoir vainement appelé Liensun, se déshabilla pour nager vers l'épave la plus proche. Il n'y avait qu'une partie émergée où un homme aurait pu vivre malgré le peu de place. Il y avait aussi pas mal de vivres. Mais Liensun n'était pas là.

— Je ne peux repartir sans l'avoir vu, dit-il à Joffran lorsqu'il sortit de l'eau. Il peut avoir besoin de nous. Mais je ne peux nager jusqu'aux deux autres épaves à cause de ce lascar.

Il désigna l'aileron d'un requin qui tournait lentement en rond autour de la première épave.

CHAPITRE 32

L'arrivée de la *Chimère* était toujours une sorte de fête pour les badauds du port. Au début, les Simone étaient parfois accueillis avec méfiance, à cause de leur moteur à propulsion nucléaire, mais ils avaient apporté la preuve qu'il ne provoquait aucune pollution radioactive. De plus, ils descendaient nombreux à terre pour effectuer des achats, payaient en or ou en dollars, cette monnaie de l'hémisphère Nord qui, malgré les efforts de différents pays, avait toujours cours légal. Le ker, le fuego n'étaient pas aussi bien acceptés par les populations.

Tom-Tom arriva à Cooktown alors que non seulement le *Dragon*, mais aussi la *Salamandre*, se trouvaient dans leurs bassins habituels. Il apprit que Danglov aurait dû prendre le commandement de la première, mais qu'il avait refusé et serait remplacé par Farnelle. Lui resterait à son bord.

— Mais que devient Grathe, il est malade, destitué ?

— Il a demandé une permission, lui répondit le capitaine du port auquel il manifestait son étonnement.

Il sentit une réticence, ne se l'expliqua que lorsqu'il fut en face de son vieil ami Lien Rag.

— Des rumeurs circulent, mais elles sont toutes fausses, lui dit le président des Kerguelen. Nous sommes très peu à connaître la vérité. Une vérité qui nous donne beaucoup de souci, d'ailleurs.

Il eut une hésitation et Tom-Tom lui dit qu'il ne cherchait pas ses confidences, qu'il lui faisait simplement une visite de courtoisie, mais qu'au besoin il était prêt à lui venir en aide.

— Vous apprendrez vite que Césaire est ici à l'hôpital, dans un état très grave. Il faut que je vous révèle que l'origine de Césaire n'est pas la Terre.

— Nous nous en doutions un peu, vous et moi, dit Tom-Tom.

— Il est descendant direct des colons qui émigrèrent sur Ophiuchus, parmi lesquels certains partirent à la chasse aux Bulbs.

— Mais vous-même, Lien Rag, descendez des Ragus, de ces femmes Sugar ? Donc des colons ?

— Les ancêtres rejoignirent la Terre il y a fort longtemps, lorsque le Bulb se mit en orbite autour d'elle. On n'a jamais su évaluer la date de cette arrivée. Césaire est sur Terre depuis peu. Je pense que ses parents n'y ont jamais mis les pieds.

— Mais comment cela peut-il être ?

— Nous n'en savons rien, mais nous ne pouvons le laisser mourir. Il affirme qu'il a besoin de sang et de gènes d'un autre descendant direct des Ophiuchusiens.

— Mais comment faire ? commença Tom-Tom, avant de sursauter dans son fauteuil où il disparaissait presque entièrement, forcé de garder ses courtes jambes à l'horizontale, pointées vers Lien Rag.

— Grathe ?

— Oui.

— Alors, tout va bien ?

— Non. Grathe exige la plus stricte discrétion. Il a souffert de son choix amoureux, ne veut pas souffrir d'être considéré comme extraterrestre. Il refuse l'hôpital, veut qu'on traite Césaire dans sa maisonnette. Elle est trop petite, et exigerait un tel déménagement de matériel médical que tout le monde découvrirait la vérité. Nous en sommes là. Césaire dépérit et Grathe s'obstine.

Tom-Tom se déplaça sur son derrière pour que ses jambes puissent enfin se replier aux genoux. Il glissa ensuite à terre.

— Si vous me faites l'honneur de votre amitié, trouvez donc un fauteuil moins profond. Mais je me remets debout pour rentrer à bord. Je vais convoquer le Conseil du Tabernacle. Je ne vous cache pas que ce sera mouvementé et qu'il y aura des cris et des grincements de dents.

Lien Rag crut comprendre et n'aurait jamais songé à cette solution qui lui paraissait trop belle pour se concrétiser.

— Nous avons certainement la meilleure installation hospitalière de l'hémisphère Sud. Nos médecins sont des as. Malgré notre petite taille, notre longévité dépasse celle des gens du Sud et du Nord de trente pour cent. Nous avons des centaines. Je vais me battre pour que Césaire et Grathe soient hospitalisés chez nous, dans le plus grand secret.

CHAPITRE 33

Suite aux comptes rendus qu'il reçut, Halchiom se rendit dans l'étage des cellules psychiatriques. Elles étaient occupées en partie seulement par des gens, hommes et femmes atteints de claustrophobie aiguë suivie de violence. Le directeur, accompagné de deux gardiens, se dirigea vers l'alcôve-cellule occupée par le sphale Zixiss.

— Mon collègue et moi, disait l'un des surveillants, craignons que cette créature ne soit une simulatrice. Il est difficile de croire qu'elle ait pu guérir comme par miracle après quelques conversations avec ce jeune neurologue.

C'était de Ed Kan qu'il parlait. Verharen, neurologue en titre, avait tout essayé avec le sphale, même des électrochocs, vieille méthode que Halchiom désapprouvait dans son for intérieur. Il avait donc confié le sphale à ce jeune Kan, mais se refusait tout comme le gardien à croire qu'il était guéri.

Pourtant Zixiss l'accueillit presque gaiement : « Bonjour, Directeur. Je suis heureux de vous voir sous votre véritable apparence humaine. Il n'y a pas si longtemps, vous vous présentiez à moi tel le chef des laineux. »

Sans manifester ses sentiments, Halchiom essayait de se faire une opinion sur ce miracle.

— Votre psychothérapeute Ed Kan est un garçon plein de valeur. Il a tout de suite compris que je refoulais en moi des terreurs imaginaires, apparues à partir du moment où je me suis retrouvé seul sur Terre, en butte à tous les dangers. Kan s'est rendu compte que nous, les sphales, possédions un centre de simplification mentale.

— C'est-à-dire ?

— Lorsque nous sommes submergés par des sentiments trop lourds à supporter ou à identifier, nous les simplifions et imputons tous nos ennuis aux laineux. Par exemple, là-haut dans Flatty, nous sommes souvent en butte à des manifestations racistes de la part de vos compatriotes. Nous sommes liés par notre pacte de non-agression et d'entente, alors nous estimons que ce sont les laineux malfaisants qui agissent sur les réactions des hommes. Je n'avais jamais compris comment nous pouvions ainsi oublier les agressions, surtout verbales, mais parfois physiques, jets de concrétions minérales et de tous les objets dangereux, embuscades dans des coins déserts. Notre ennemi ancestral est le laineux qui aux cours des temps immémoriaux a envahi le Bulb dont

nous étions les seuls habitants. Vous le savez, nous ne sommes pas des parasites, nous vivons en symbiose avec le Bulb. Les laineux, eux, sont venus piller ses ressources et si nous n'étions pas là, le Bulb finirait par dépérir. Car il a quantité d'ennemis. Les laineux sont les plus nombreux, les plus agressifs, mais il y en a un autre plus sournois, plus efficace aussi.

Halchiom eût préféré qu'il n'y fût pas fait allusion. Il soupira et murmura :

— Je sais, celui que nous humains appelons Eye, ou encore l'Œil parasite[2].

— Nous avons toujours veillé à ce qu'il ne se développe pas dans le système nerveux de Flatty. Il n'est pas toujours facile à détecter, mais nous autres sphales, qui devons nous régénérer en influx nerveux du Bulb, le situons très vite quand il commence à se développer.

— Mais vous faisiez une fixation sur les laineux. À cause de vos terreurs une fois sur Terre.

— Mon agressivité, moi qui suis le plus pacifique des sphales, est née de cet ensemble de terreurs, de solitude, de manque d'oxygène et d'électricité. C'est à Coats Station que j'ai explosé et même une fois ici, en sécurité, ma phobie s'est encore manifestée. Pourtant j'ai été choisi par les miens en raison de mon goût pour la négociation et l'apaisement des conflits. Je devais tenter de réconcilier les Naturalistes dont vous êtes avec les Eugénistes qui, je l'ai appris, se trouvent dans le Sud.

— Comment Ed Kan a-t-il pu vous révéler à vous-même ? Il n'est pas télépathe que je sache.

— Lorsque Movane m'a expliqué pourquoi elle parvenait à apparaître comme une femme et non un laineux à mes sens, je lui ai dit un peu légèrement que nous les sphales n'avions pas de subconscient et certainement pas d'inconscience. J'avais oublié ce que nous appelons ce centre encéphalitique de simplification.

— J'ai le vague souvenir que jadis un peuple choisissait un mouton auquel il faisait endosser tous ses ennuis, ses crimes et l'abattait. Un bouc émissaire je crois. Mais comment Ed Kan aurait-il pu empêcher votre centre de simplification mentale de vous induire en erreur ?

— En me manifestant son affection. Parce qu'un de ses ancêtres venus de Flatty avait été sauvé par des sphales attaqués par des laineux. Ed Kan nous respecte et nous aime, car dans sa famille on se relaie pour entretenir ces sentiments envers mon peuple.

À ce moment-là, le portable de Halchiom sonna avec Bourguine en appel :

— Le laser fonctionne à nouveau.

Halchiom se précipita dans les étages élevés jusqu'à l'observatoire. Celui-ci s'était une nouvelle fois ratatiné, selon son système gigogne.

— Le rayon balaye à nouveau une surface similaire à la précédente, mais décalée. En principe, nous sommes à l'abri de ses investigations.

Sur les écrans ils pouvaient voir ce doigt de feu soulever des nuées de vapeur épaisses qui mollement s'élevaient dans le ciel d'une grande pureté cette nuit-là. Des milliers d'étoiles scintillaient. Bourguine, furieux, disait qu'ils auraient même pu éventuellement distinguer Flatty derrière Altaï.

— Depuis plusieurs jours nous avons semé des pigments dans la glace. Ils ne sont pas visibles en surface, mais dès que le rayon laser les frappe ils se développent, et comme je sais que ce rayon-là bute contre le vert, j'en ai abondamment fait répandre.

— Je vous dispense d'explications, tout ce que je veux savoir c'est la réaction supposée des manipulateurs de NPST.

— Ils ne penseront pas immédiatement à cette question des couleurs, si comme je l'ai prévu leur rayon découvre la bouche du Gouffre. Ils seront ravis et oublieront le reste.

Halchiom le trouvait trop optimiste et lui fit part de ses craintes.

— Ils vont soupçonner une intervention humaine. On ne trouve pas de vert dans un inlandsis désert, d'un blanc immaculé puisque loin de toutes les souillures.

— Mais, Directeur, nous le souillons nous-mêmes par nos rejets de gaz carbonique, de méthane et surtout de graphite. Vous savez très bien que notre réacteur archaïque en rejette au moins une tonne par semaine et que la glace en est farcie. Là-bas, à NPST, ils ont dû découvrir sa présence et même évaluer son poids au mètre cube, commencer à se poser des questions obsédantes. Je vous le répète, Halchiom, envisagez l'évacuation progressive, essayez de découvrir un autre site, car d'ici quelques semaines ces gens-là viendront voir sur place s'ils trouvent la solution des questions. Je les connais, Louria Finister et Claudion Hyponias, deux obstinés, travailleurs, fous d'astrophysique, directement issus de l'école Charlster, ce qui n'est pas rien.

Son admiration se teintait néanmoins de dépit et de rancune.

Brusquement le rayon laser disparut et Bourguine consulta sa montre.

— Quatre minutes quarante-deux secondes. La dernière fois il a persisté

quatre fois plus longtemps. Je suppose qu'ils ont eu des ennuis avec la centrale nucléaire d'Ellesmère. Un tel appareil dévore des milliers et des milliers de kilowatts par seconde. Nous avons redécouvert cette technique du fluor atomique, mais nous ne maîtrisons pas la dépense énergétique comme le faisaient nos ancêtres.

— C'est fini pour cette nuit ?

— Non. Ils vont recommencer, mais en fractionnant ainsi le temps d'émission, c'est moins dérangeant pour les centrales.

— Vous me parlez d'évacuation et reconnaissez que votre réacteur à graphite est anachronique. Comment ferons-nous pour nous procurer de l'électricité indispensable à nos activités ? Nous devons poursuivre nos fouilles pour retrouver les restes d'une navette et des traces de l'ADN. Nous sommes menacés par une épidémie de leucémies mortelles et vous le savez bien.

— Votre protégée n'a pas réussi à faire dire à Tharbin s'il possédait vraiment cette navette spatiale ? ricana Bourguine. Elle devrait se perfectionner en sciences érotiques pour y parvenir.

Halchiom préféra s'en aller que de répondre. Cet excellent professeur et chercheur était double. Lorsque sa carapace de scientifique s'ouvrait, ce qu'il laissait apparaître de sa personnalité secrète donnait la nausée.

Cette nuit-là, il y eut trois autres émissions de laser et la dernière tomba pile dans la bouche du Gouffre, y pénétra brutalement jusqu'à la première corniche qu'elle fissura. Un pan de trois cents mètres cubes environ s'en détacha et tomba dans les profondeurs de l'abîme.

Halchiom, malgré l'affolement environnant, resta serein. Il venait de recevoir un e-mail qui le rendait fou de joie. Movane Marqua avait réussi à dérober dans le cerveau de Tharbin l'image d'une navette identique à celles qui reliaient SAS à la Terre. Une image qui n'avait duré que quelques fractions de seconde, mais qu'elle avait mémorisée. Les deux agents chargés de la contacter affirmaient qu'elle n'avait pas eu des hallucinations.

La navette en question ne pouvait se dissimuler facilement avec ses quarante-deux mètres de longueur totale et dix-sept mètres dans sa plus grande largeur. Lorsque Halchiom contempla un fac-similé d'une très vieille photo, il trouva que l'appareil ressemblait à un insecte.

Le responsable des fouilles, furieux que Halchiom ne se manifeste pas, vint frapper à sa porte et le trouva en train de visionner la projection, sur la paroi murale, d'un drôle d'engin.

— Le laser a détruit une partie de notre principale corniche qui sert de contrefort à notre mur, derrière lequel nous fouillons les sédiments. Des années de recherches se trouvent compromises, et les squelettes que nous avons en partie dégagés sont en morceaux à cause des grandes fissures qui viennent d'apparaître. Une poussière épaisse n'en finit pas de retomber. Rien que pour nettoyer, il nous faudra des semaines. Quant à la navette tant espérée, il y a peu de chance qu'on la découvre de sitôt. Nous attendons vos ordres.

Halchiom le regardait et paraissait ne pas le voir. Il sortit enfin de son apathie, et désigna l'image projetée.

— Votre navette, la voilà. Elle nous attend quelque part, mais nous ne savons où. Intacte et certainement prête à partir. Rien que pour la transporter, il faudrait un convoi spécial qui occuperait la largeur de plusieurs voies. Lorsque Tharbin la fit ramener du Sud, elle dut traverser pas mal de stations et soulever pas mal de curiosité. À nous de reconstituer son trajet depuis le terminal des Bonzes, du côté de la mer du Japon.

Ne comprenant rien à ces paroles, le responsable des fouilles ne savait plus que dire.

CHAPITRE 34

Depuis l'épave de la jonque des femmes, Liensun avait surpris ces hommes qui venaient de surgir du lit du torrent. Il ne reconnut pas tout de suite Lienty, le cousin de son père, ni Joffran le chef de ces supplétifs embarqués dans le dirigeavion. Il n'avait pas entendu les moteurs de l'appareil, et pensait qu'il avait survolé le pays en position dirigeable.

Malgré la présence du requin sédentaire, que Liensun avait baptisé Monkey depuis qu'ayant vu sa gueule il la trouvait simiesque, Lienty avait nagé jusqu'à la première épave pour la fouiller, n'avait pas osé venir jusqu'à celle-ci. Mais Liensun l'entendit dire qu'ils reviendraient le lendemain avec un canot pneumatique.

Il n'avait pas envie de rencontrer Lienty et de retourner aux Kerguelen auprès de son père. Il voulait rester là, dans cette jonque, à faire l'inventaire de tous ces effets féminins, préparant le piège destiné à sa sylphide. Il fallait que ces gens s'en aillent et lui fichent la paix.

Il avait atteint cette jonque à l'aide d'une embarcation bricolée avec deux réservoirs en plastique et une planche ficelée dessus. Un rafiote que d'une seule poussée Monkey aurait pu retourner, le projetant à l'eau pour le déguster.

Liensun emporta son sac de vivres et d'eau, gagna la côte Est sans éveiller l'attention du requin. Il dissimula son ridicule radeau dans une anfractuosité et grimpa la paroi jusqu'à une étroite corniche d'où il put ensuite redescendre vers l'embouchure.

Il passa deux jours en pleine solitude sauvage, n'apercevant que des reptiles et des lapins. Il aurait même pu en saisir un par les oreilles, à l'entrée d'un gîte.

Le deuxième matin, très tôt, il entendit un bourdonnement et vit le dirigeavion s'élever au-dessus des falaises brunes et ocre, à quelques kilomètres de lui. Il était allongé dans un creux, invisible, donc, et put suivre l'ascension du dirigeavion qui vers les mille mètres prit son cap à l'ouest. Lienty retournait aux Kerguelen, referait ses pleins auprès du *Madam*, le petit baleinier ravitailleur en stationnement dans l'océan Indien. Si Lienty avait décidé de rentrer, c'était qu'il en avait terminé avec sa mission de surveillance sur un éventuel retour des jonques pirates. Le petit baleinier lui-même reprendrait ses activités habituelles. Liensun ne regrettait rien. Il n'avait même

pas une pensée pour Songe, sa trahison, ni pour le *Jocker*. L'île du Titan qu'il souhaitait explorer depuis des années ne l'intéressait plus. C'était ici que débutait sa nouvelle vie, elle serait tout à fait satisfaisante lorsqu'il retrouverait cette fille sauvage qui hantait le torrent sans qu'il puisse l'approcher. Il avait fait un moulage de ses empreintes, emportait dans son sac la reproduction en plastique rose de ses orteils menus et attendrissants.

Lorsqu'il décida de retourner dans la calanque, il le fit en plusieurs étapes, puisqu'il disposait de suffisamment de vivres et pourrait renouveler sa provision d'eau. Il descendit ainsi les différentes cascades sans soupçonner la présence de sa sylphide, mais également sans trouver la moindre empreinte nouvelle. Ce qui ne l'inquiétait guère. Comme lui, l'inconnue avait fui Lienty et les supplétifs.

En approchant de la calanque, il espérait que Lienty aurait respecté l'intérieur de la jonque des femmes, ces vêtements alignés dans les équipets, les hamacs encore accrochés. Chaque nuit qu'il passait dans l'épave, il dormait dans un hamac différent, à la recherche d'un parfum. Il était certain que lorsqu'il découvrirait le plus frais, le plus original, le plus émouvant, il saurait quel hamac elle occupait.

Il prit des risques pour retrouver son radeau bricolé et Monkey justement effectuait sa ronde, en sortant souvent son œil glacé de l'eau pour le regarder.

— Tu crois que tu m'auras un jour, mais il est possible que ce soit moi, dès que je trouverai une arme.

Il avait aiguisé cette branche de fausse équerre de charpentier de marine, mais la trouvait trop souple. Le corps cartilagineux du squalé ne la laisserait pas pénétrer. Il rama avec ses mains jusqu'à l'épave, surveillant les fonds. Le requin pouvait lui happer le bras, mais devrait en partie se retourner. Pour l'heure, son aileron traçait un fin sillage un peu plus loin.

Tout paraissait en ordre dans la jonque et il commença par vérifier si toutes les robes, les vêtements, les colifichets étaient en place. Lienty était un homme sérieux qui n'aurait jamais fouillé cet endroit comme un soudard, mais il avait cherché le fils de son cousin, c'était indéniable. Il avait vu les vivres entassés dans un coin, les containers remplis d'eau.

C'était dans l'anse d'un jerrycan plein d'eau qu'il avait laissé son message, une feuille de papier blanc roulée et glissée là. Liensun n'éprouvait aucune curiosité pour ce mot, savait à l'avance ce que pouvait lui écrire Lienty. Il expliquait certainement qu'il l'avait cherché, attendu, mais qu'il devait retourner aux Kerguelen. Il lui annonçait sûrement qu'il effectuerait un prochain voyage. D'ici quelques semaines.

Il n'avait donc pas besoin de prendre connaissance de ces explications et il décida de faire réchauffer le contenu d'une conserve. Il pensa au lapin qu'il aurait pu capturer et fit le projet d'aller en chasser quelques-uns. Il les élèverait dans l'épave, dans un endroit cerné par l'eau d'où ils ne pourraient s'échapper. Il les nourrirait avec des touffes de la végétation aquatique du torrent, mélangée à des algues. Il faudrait bien qu'ils s'habituent.

Le lendemain, il entendit cogner contre la coque immergée et crut que Lienty l'avait dupé avec un faux départ. Mais se hissant sur le pont à l'oblique, en sautant sur les balustres de l'ancienne rambarde, il vit que Monkey s'attaquait aux clins du bordé. Pour l'instant, ce dernier résistait, mais jusqu'à quand ? Monkey était un requin de belle taille, au moins huit mètres et près de deux tonnes. Il se jetait comme un malade contre la coque et finirait par la défoncer. La jonque naviguait depuis des mois, avait souffert dans le passage du Serpent Gris, puis avait été coulée. L'eau attaquait de l'extérieur où l'anti-fouling et la peinture subsistaient, mais aussi de l'intérieur qui n'était pas protégé. Le bois pourrissait lentement dans l'eau tiède de la calanque et Monkey parviendrait à ses fins. Il pénétrerait dans l'épave et serait une menace constante, car tout au bout de l'entrepont la jonque plongeait dans l'eau. On avait vu des requins furieux, affamés, sauter parfois à bord d'un bateau de pêche et y faire un carnage avant de s'asphyxier peu à peu.

Au bout d'une demi-heure, Monkey renonça, mais il reviendrait chaque jour. Il attendrait que son mufle contusionné par ses coups de boutoir soit moins sensible, pour recommencer. Ces animaux-là étaient parmi les plus acharnés au monde.

Liensun alla jusqu'au bout de l'entrepont, mais l'obscurité venant il ne put voir si le squalo y avait fait des dégâts. Pourquoi cherchait-il à pénétrer à tout prix dans la jonque ? Uniquement pour l'agresser, piéger ses nuits de cauchemars ?

Liensun revint vers l'avant faire son repas. Il but un peu de vodka, dont il avait trouvé de grandes réserves dans l'autre jonque. Songe avait dû en emporter pas mal, mais il lui en restait assez jusqu'à la fin de sa vie. Il se demanda si avant son arrivée la sylphide pillait elle aussi cette jonque échouée. Sinon comment se nourrissait-elle ?

Il vit, du côté des réserves de vivres et d'eau, la tache plus claire du message de Lienty accroché à un jerrycan, mais décida qu'il faisait trop sombre pour le lire attentivement. Il termina son repas et essaya son nouvel hamac, n'y trouvant aucun parfum particulier, si ce n'était une vague odeur de transpiration. Il faisait très chaud dans cet entrepont.

Si la sylphide acceptait de vivre en sa compagnie, il était prêt à la respecter

si elle ne désirait pas faire l'amour tout de suite, et peut-être formeraient-ils ensemble le projet de renflouer cette jonque. C'était possible, grâce au bois des deux autres. Mais d'abord il faudrait éliminer, une fois pour toutes, Monkey. Il n'éprouvait aucune terreur à la pensée de l'affronter à l'arme blanche, si celle-ci s'avérait de qualité, assez longue, assez pointue pour pénétrer les plaques de cartilage qui formaient l'armure des requins blancs.

CHAPITRE 35

Songe finit par comprendre quel piètre marin faisait Arbaï, lorsqu'au bout de la troisième tentative pour trouver l'entrée du Serpent Gris, ils se retrouvèrent une fois de plus dans une zone torride, avec un air à soixante-cinq degrés et une mer à quarante. Le pont, les œuvres vives, la barre, tout brûlait au contact et ils avaient commis l'erreur au début de vivre nus. Leur peau se détachait en grandes écharpes écœurantes, qu'ils finissaient par couper aux ciseaux. Un pan de celle de Songe s'était accroché à un étau et tel un chiffon sale pendait lamentablement, faute d'un vent qui aurait été le bienvenu.

L'un et l'autre se badigeonnaient de fuphoc pour oublier les morsures des UV qui, à travers cette masse pourtant épaisse de nuages, restaient toujours aussi dangereux.

Songe ne supportait plus le garçon qui l'avait au début et durant deux semaines fasciné par sa beauté. Elle l'avait admiré, adulé, le comparant à la stature trop virile de Liensun, son mètre quatre-vingts, sa musculature exagérée. Elle suivait du bout des doigts les lignes fines, pures des biceps fuselés, des pectoraux délicats, des abdominaux. Arbaï s'était montré charmeur, enfantin, espiègle, cruel, exigeant, stupide aussi. Il entretenait le culte de cette capitaine pirate Juzna et lorsqu'il lui faisait l'amour ne se privait pas de faire des comparaisons malveillantes. Elle avait tout supporté, mais de le voir dépouillé comme un lapin avec sa peau rouge, son air faussement triomphaliste, elle le détestait.

Alors, ce jour où elle avait pris son quart habituel de midi, le petit mignon ne pouvant supporter ces heures accablantes faisait la sieste, elle fit faire demi-tour au petit baleinier et fonça vers le sud, vers un climat plus tempéré. Il lui sembla déjà sentir sur son visage le vent glacé venu de l'Antarctique. Arbaï dut se rendre compte dans son sommeil qu'il y avait quelque chose de différent dans la navigation, car il surgit du roof comme un démon, mais ne pouvant se risquer sur le pont chauffé à blanc dans ses socques de bois aux semelles épaisses.

— Il faut aller vers le nord, on finira par découvrir ce foutu Serpent Gris. En ce moment tu gaspilles l'huile inutilement. Nous n'en trouverons pas au sud.

— Nous n'en aurions pas trouvé, même dans le passage.

— Si, il y a plein de pêcheurs et de pirates là-bas. Ils nous l'auraient fait payer double, mais qu'importait.

Il lui expliqua qu'ils devraient à la fois la payer de leur or, surtout du sien à elle, et de leur complaisance envers les capitaines, prioritaires, avant de laisser la place à leurs équipages. Elle n'allait pas accepter l'idée de satisfaire une vingtaine, peut-être cinquante bonshommes frustrés depuis des mois de partenaires sexuels, pour un peu d'huile.

— Bah, de quoi as-tu peur, tu en as vu d'autres, se moqua-t-il, et puis nous sommes deux n'oublie pas, je prendrai ma part de co-capitaine.

Il était complètement dépravé, n'envisageait jamais de reculer devant la plus ignoble des perspectives, même infamante. Il n'y avait que cette Juzna qui aurait pu le ramener à plus de décence et à plus de moralité, mais elle était morte et une femme pirate aurait-elle pu le remettre dans le cadre sain d'une vie moins perverse ? Il lui parla aussi de ce délégué de la Caste qu'il avait cru sauver en le confiant au chirurgien de Nacha, et qui avait perdu la vie en même temps que le bateau explosait.

Le soir venu, juste avant la nuit, l'un surveillait l'arrivée des requins, l'autre se baignait dans une eau relativement plus fraîche avec la fin du jour. À plusieurs reprises, Arbaï s'amusa à lui faire peur, ne signalant les squales qu'au dernier moment, et l'un d'eux avait fait saigner la cuisse de Songe en la frottant de son corps râpeux.

Maintenant, il était minable avec sa peau morte qui pendait en lambeaux, son visage rouge brillant d'huile. Elle ne valait pas mieux, mais lui en voulait au point de le souhaiter mort.

— Nous chasserons un cachalot, dit-elle, et quand nous aurons fait le plein d'huile nous reviendrons et trouverons le passage.

Il se moquait d'elle, lui disait qu'elle ne saurait que faire avec un monstre de deux cents tonnes qui, s'ils parvenaient à le harponner, attirerait les requins, les orques, les albatros. Il raconta que ces oiseaux chercheraient à leur crever les yeux pour leur faire lâcher leur proie.

L'idée de se débarrasser de lui devenait de plus en plus banale pour Songe. Elle pensait qu'une fois le plein d'huile fait, elle n'hésiterait pas un seul instant. Puis, elle reprendrait le chemin de la calanque pour y retrouver Liensun. Elle lui raconterait qu'elle avait dû agir sous la contrainte d'un homme complètement fou. Elle éviterait d'en donner une description fidèle, et transformerait le joli garçon si excitant et si détestable en une sorte de monstre répugnant. Elle était sûre de convaincre Liensun. Il serait trop heureux de la voir revenir, avec le *Jocker* surtout. Il devait désespérer au fond de cette gorge

qui le soir devenait sinistre.

Arbaï se résigna à un retour vers le sud, reconnaissant qu'ils ne pouvaient continuer ainsi. Si tout allait bien, au bout de la nuit ils commenceraient à ressentir les bienfaits d'une température plus supportable. Et les cachalots nageaient le plus souvent dans les zones tempérées. Au besoin, ils pourraient essayer de regagner la calanque à toute petite vitesse pour économiser l'huile. Il oubliait que Liensun s'y trouverait. Elle le ferait disparaître bien avant.

CHAPITRE 36

À plusieurs reprises, Yeuse avait essayé d'entrer en communication radio avec les Kerguelen, mais aucun navire relais ne pouvait acheminer ses appels et elle ne voulait pas transiter par les Néos et leurs puissantes installations. Ils étaient toujours prêts à rendre service contre ensuite quelques avantages. Le message passait par la Patagonie orientale, la Nouvelle-Amsterdam et enfin les Kerguelen. Mais en échange, les Néos parlaient de l'installation d'un second diocèse, avaient les mêmes exigences avec Lien. Elle désirait surtout qu'il lui parle de cette étrange affaire de Césaire, très malade dans l'hôpital de Cooktown. Elle avait cru comprendre que l'intervention d'un ancien habitant du Bulb serait nécessaire pour la guérison du capitaine du *Staple*, et très vite elle en avait conclu qu'il s'agissait de Grathe. Ni Lienty ni Lien Rag ne pouvaient être désignés. Il y avait Kurty dont la mère était une femme née dans le Bulb, mais son père, tout comme les deux autres, n'y avait séjourné que temporairement. Elle ne savait qu'en conclure. Pourquoi l'origine était-elle aussi importante ?

Reiner revint de l'Antarctique avec le *Rewa* qui remorquait une épave de cargo trouvée dans le cimetière des bateaux de la Guilde. Et Reiner, très joyeux, c'était plutôt rare, lui annonça que ce cargo avait été construit par les chantiers navals de Tharbin, autrefois, et non par la Guilde. Que sa coque était excellente, mais que tout était à refaire à bord.

— Nous allons en tirer un tanker de vingt-cinq mille tonnes, si bien que nous récupérerons vite notre attribution de fuphoc dans la Zone Tabou. Nous ne savons pas ce qu'il faisait dans le cimetière des bateaux, la Guilde a dû un jour le capturer.

— C'est bon pour vous, Reiner. Les habitants seront enchantés de voir s'agrandir notre flotte. Bonne initiative.

Il perdit son sourire.

— Je crains que ça ne suffise pas pour qu'on m'autorise à proposer ma candidature. Votre Conseil de gouvernement est plutôt rebelle, non ?

— Madrika est à l'agonie et Fernaz veut démissionner. Nous récupérerons deux autres membres moins hostiles. Vous avez toutes vos chances. Il faut que vous laissiez entendre que si on refuse que vous vous présentiez, vous quitterez la Patagonie occidentale pour l'orientale. Vous avez de bons

contacts là-bas, m'a-t-on raconté.

— Pour créer un trust de recherches pétrolières. J'ignorais que les Patagons orientaux avaient des ingénieurs particulièrement doués pour faire ces sondages. Évidemment, je quitterais le public pour le privé et c'est ce qui me gêne un peu. J'aime travailler pour autre chose que l'argent.

La situation économique s'était si fortement améliorée qu'une inflation forte balayait désormais la valeur du fuego qu'elle avait lancé, en espérant qu'il deviendrait une monnaie d'échange de l'hémisphère Sud. Maintenant, on se reportait sur les vieux billets en dollars et l'or. Le dollar n'était pas coté et l'on ignorait même s'il avait encore cours dans le Nord. Yeuse savait que oui, mais pas le reste de la population. Elle se consolait en pensant que le ker, lancé aussi par Lien Rag et Lienty, n'était pas mieux loti.

Quelques jours plus tard, Reiner lui apprit que des pêcheurs et des chasseurs de baleines avaient pu s'approcher sans risques de l'archipel Crozet.

— On ne leur a pas tiré dessus ?

— Non. L'un d'eux, peut-être un peu trop sûr de lui, affirme qu'il aurait pu même entrer dans le port. Le *Staple* se trouvait à quai, reconnaissable par sa superstructure importante, et j'ai appris aussi que, depuis, les gens de Crozet ont manqué deux rotations en Zone Tabou. Personne n'a revu le capitaine Césaire qui s'est envolé avec son hydravion pour l'est. Peut-être se trouve-t-il dans Alone-Vatican pour renouveler un accord, puisque c'est lui qui acheminait la part de fuphoc des Néos.

Elle faillit lui dire que Césaire était dans un état critique à l'hôpital de Cooktown, mais n'en fit rien. Il n'était pas homme à divulguer ses confidences, cependant elle appréhendait les questions trop précises.

CHAPITRE 37

Minx, qui l'aurait cru, se laissait découper en tranches minces, en réalité elles devaient faire un bon kilomètre d'épaisseur. Charlster obtenait des plates-formes longues de quinze kilomètres, larges de six ou sept environ.

— C'est très bien, Minx, tu es un bon garçon.

Minx était l'une des masses de glace repérées très vite grâce à ses liaisons clandestines avec 87°7. Il l'avait baptisée ainsi du qualificatif espiègle, car l'iceberg paraissait jouer à cache-cache avec le Soleil, donnant l'impression de taquiner l'astre immuable.

Il osait une expérience sans précédent avec un gros laser à gaz de là-bas, par une nuit opaque au cours de laquelle les chercheurs de cet observatoire dormaient. Même le personnel technique de maintenance et celui du nettoyage n'avaient pas le droit de pénétrer dans les lieux. Un verrouillage automatique se produisait, lui avait expliqué Alcibion, dès qu'il intervenait depuis Salt Lake Station.

Il obtint une deuxième tranche tout aussi parfaite, du moins s'il en croyait l'image virtuelle de son radiotélescope personnel, mais celui monstrueux de la base confirmait. La troisième fut plus délicate à découper. Il se heurta à un noyau inconnu qu'il n'identifia pas tout de suite.

— On dirait des ferrites, grommelait-il, penché sur son écran. Manqueraient plus que des spins pour me compliquer la tâche. Possible que des poussières soient composées de métaux en fines particules. Dans ce cas, les ions devraient occuper deux sites cristallographiques. Je dois pouvoir les disloquer, mais cette tranche de glace va me péter au nez, oui.

Effectivement, elle explosa, s'éparpilla en petits blocs de glace qui abandonnèrent l'ombre de la Terre pour se précipiter certainement vers le Soleil. Il ne put suivre leur fuite que grâce aux échappements de vapeur d'eau se transformant en écharpes de glace vite disparues.

Néanmoins, il obtint six tranches parfaites sur les dix escomptées. Six tranches sur lesquelles se répandirent des myriades de particules lunaires, au fur et à mesure qu'il les obtenait. Pur hasard, mais il y avait une attirance importante, peut-être due à des infimes poussières métalliques. La première tranche le laissa béat d'admiration inquiète. Elle lui apparut comme une sorte d'oursin géant ou une bogue de châtaigne. Et avec le super-laser il réussit à

rapprocher chacune des six tranches. Lorsqu'elles se repoussaient, il les faisait pivoter. Pour ce faire, il devait effectuer des manœuvres d'une grande complexité.

Il oubliait les heures qui passaient, le jour qui venait. Ce fut Cristella qui osa le rejoindre, inquiète de voir que depuis six heures du soir il soit planté devant son immense 72 pouces et les écrans satellites.

— Voulez-vous du café ? Il est neuf heures, je conduis Rom à sa crèche et je crains qu'Alcibion ne vienne. Si vous souhaitez qu'il vous croie toujours malade, vous devriez redescendre.

Il hocha la tête, faillit lui dire que ce travail de quinze heures en continu ne resterait pas ignoré d'Alcibion lorsque Kawy jetterait un œil au compteur électrique clandestin. Il constaterait que cette nuit-là le vieux savant avait eu besoin de milliers de kilowatts.

Il avala son café, mangea un sandwich et alla se coucher, juste au moment où Alcibion sonnait à la porte. Il ne venait plus la nuit, respectant un supposé repos de Charlster, mais chaque matin il était là. Il passait une heure dans le petit observatoire, reniflant dans les coins, essayant en vain de décoder les ordinateurs. Il se trouvait dans une situation dangereuse, n'ayant pas eu le courage de dire à Opérasque que Charlster avait des ennuis cardiaques et lui refusait tout accès à ses travaux. Il le soupçonnait de ne pas être vraiment malade et de passer des heures devant ses écrans, mais il ne pouvait obtenir aucune confirmation de Kawy. Le chef de toutes les polices ne rendait compte qu'à Opérasque, et Alcibion se demandait même s'il lui faisait des comptes rendus sincères.

Lorsqu'il fut parti, Charlster bondit de sa couchette, claironna qu'il rejoignait ce pauvre Minx découpé en tranches et ses jolis petits oursins. Il était certainement le seul dans cette station à savoir ce qu'était un oursin, pour en avoir vu que les pêcheurs attrapaient dans le Sud, même du temps de la glaciation, à proximité des volcans sous-marins. Des monstres gros comme une tête d'homme.

À partir de données inscrites dans sa mémoire, un de ses ordinateurs donnait les schémas à venir de ces tranches de glace couvertes de poussières lunaires, anticipait même sur leur évolution en différentes hypothèses. L'une d'elles faisait même rêver Charlster. La glace se fragmentait peu à peu en petits îlots qui restaient solidaires et la superficie totale, de cent kilomètres carrés à l'origine, ne cessait de croître, doublant à plusieurs reprises. Il finit par se demander si l'ordinateur ne devenait pas aussi fou que lui et ne montrait pas quelque complaisance en allant dans le sens de ses propres aspirations. À plusieurs reprises, au cours de sa longue carrière de savant, il avait éprouvé la sensation, se traduisant par un malaise indéterminé, que

certains ordinateurs acquiesçaient une partie de sa personnalité dans ce qu'elle avait de plus extravagant. Il avait même cherché à une époque à quel moment cette affinité avait pu imprégner ce qui n'était qu'une machine, sophistiquée certes, mais machine tout de même.

La nuit suivante fut quelque peu décevante, car deux tranches de Minx s'étaient complètement disloquées, les îlots se repoussant avec une « agressivité » inattendue. Il était certain qu'elle provenait de ces spins ou *moments magnétiques* déjà soupçonnés. Ne restaient donc que quatre plates-formes à peu près régulières et hérissées de pointes de particules. L'épaisseur de la tranche de glace, d'environ un kilomètre, avait ainsi doublé et ce n'était pas ce qu'il souhaitait. Il aurait préféré une extension en surface.

Pour la nuit prochaine, il comptait s'occuper d'un gros iceberg qui faisait partie de ceux qu'il avait enfin identifiés comme tels. Il l'avait baptisé Loafer, tire-au-flanc, car cette masse qu'il évaluait à dix mille kilomètres carrés se traînait en dehors de l'orbite lunaire, selon un itinéraire fantaisiste. Loafer se risquait souvent en dehors de l'ombre de la Terre, perdait quelques centaines de kilomètres cubes de sa substance et, ce faisant, acquérait une force propulsive due à l'échappement de vapeurs qui, prenant appui sur des agglomérats de poussières, le ramenait dans la zone sombre. Charlster avait l'impression qu'une intelligence réglementait ces curieuses incursions.

Sur un des écrans satellites, Loafer apparaissait, du moins son schéma, en trois dimensions multipliées par autant de facettes qui, telles celles d'un diamant, ciselait l'iceberg. Ce n'était pas le plus gros malgré sa taille. Charlster soupçonnait la présence d'un isolé, dont le volume était tel qu'il n'osait y songer. Lorsqu'il voyait ces schémas, il rêvait d'une possible colonisation de l'une de ces masses. Pourquoi ne pas en faire un satellite au lieu de songer à ce morceau de Lune Altaï, ou pire encore à Shade ? Il dédaignait ces deux corps célestes, les niait presque, alors que c'était lui le découvreur d'Altaï. Mais depuis que Louri Finister avait repéré cette masse nébuleuse dans l'ombre de sa trouvaille, il en était si dépité qu'il préférait tout oublier. Une installation dans un iceberg de l'espace, tout comme Lien Rag en avait imaginé pour le transport de gros tonnages d'huile de phoque, les ice-tankers de cinq cent mille tonnes.

Il se mit à rire.

— Au moins, on ne manquera pas d'eau une fois à l'intérieur.

Dans son enthousiasme et la fièvre de ce travail nocturne, il oubliait NPST et releva en mémoire, dans l'ordinateur réservé aux activités du train-observatoire, que la nuit précédente, une nuit limpide au pôle Nord, le rayon laser au fluor avait par quatre fois ricoché sur Altaï pour fouiller la zone du Gouffre aux Garous. Il sursauta en apprenant que cette fois les opérateurs,

Louria et Claudion, avaient réussi à faire pénétrer le rayon monochromatique dans l'abîme, faisant sauter un surplomb de rocher.

— Pourquoi s'amuser à résoudre l'énigme de ce trou qui n'est qu'une légende ?

Il ne le pensait pas vraiment, mais il avait toujours regretté de ne pas en avoir fait l'exploration. De toute façon, il n'en voyait pas l'intérêt immédiat, mais Louria ne lâchait jamais prise. Elle liait le Gouffre à Bourguine, ce dernier à Anthony, et Anthony à Kawy. Elle négligeait son destin d'astrophysicienne pour prouver que le chef de toutes les polices était un traître. À quoi bon ?

Au repas de midi, il en était si agacé qu'il se livra devant Cristella à une critique ironique de ces piètres travaux.

— Pendant qu'ils s'amuse sous l'œil indulgent de cette Ann Suba, moi je progresse à pas de géant. J'ai enfin mes icebergs célestes et ils ne s'en doutent pas. Ils n'ont jamais cru à leur existence, pensant que j'étais gâteux. Et maintenant que j'ai Minx, Loafer et tous les autres, je vais enfin ramener la Terre vers un climat plus acceptable. On en finira avec la Ceinture de Feu.

— Le Chenal Noir aussi ?

— On verra, fit-il agacé par cette interruption. Je suis certain qu'avant ce délai fixé par Opérasque, j'obtiendrai une baisse générale des températures de deux degrés. Et un affaiblissement de la luminosité, bien entendu.

Malgré le respect qu'elle lui témoignait, et la crainte d'être rabrouée, elle resta debout, l'air de réfléchir à ce qu'il venait de dire.

— Quoi, lança-t-il, déjà acerbé, tu doutes de moi ?

— Oh, non, pas du tout, mais je me demande en quoi cette régulation du climat peut satisfaire un Kawy. Opérasque souhaite la glaciation totale, mais Kawy, en quoi cela l'avantage-t-il ? Ne m'avez-vous pas dit qu'il était le véritable patron d'une organisation dangereuse qui regrouperait des créatures extraterrestres ?

— Ça, c'est l'hypothèse absurde de Louria Finister et de son ami Hyponias. Elle pense qu'il y a un second Bulb dans le ciel, d'où ces gens étranges seraient venus à une époque. Il y aurait aussi un animal dangereux qui se serait posé sur Terre. Rien que des stupidités dignes d'une mauvaise série de télévision.

— N'empêche que Kawy a été vu au siège de cette organisation subversive, dont le train a disparu avec tout son personnel.

Il ne pouvait le nier. Et lorsqu'il se retrouva à l'étage, les interrogations de Cristella continuèrent de le poursuivre. L'alliance Kawy-Opérasque était déséquilibrée, en ce sens que si l'on pouvait déterminer sans risque d'erreur les intentions d'Opérasque, il était impossible de connaître celles du chef de toutes les polices. Opérasque voulait reprendre le pouvoir et à l'aide d'une nouvelle glaciation, du moins il escomptait que Permafrost irait au-delà de ce qui avait été prévu, il étendrait sur le globe la toute-puissance de la Caste. C'était net, sans bavures.

Que cherchait Kawy, si l'on niait l'existence d'extraterrestres sur Terre, si l'on niait la présence d'un second Bulb surnommé Flatty ?

CHAPITRE 38

Les habitants des Kerguelen apprirent avec une certaine indifférence que le capitaine Césaire avait été hospitalisé à bord de la *Chimère* des Simone, et la plupart affirmèrent que c'était très bien que les services médicaux de Cooktown soient libérés de cette présence peu appréciée. On n'aimait pas Césaire, d'abord selon quelques imbéciles à cause de sa couleur de peau, mais surtout du fait que l'archipel de Crozet inquiétait.

Par contre, personne ne sut que Grathe avait rejoint aussi le bord du bateau des Simone, tandis que la *Salamandre*, discrètement commandée par Farnelle, avait repris sa navette avec la Zone Tabou. Au cours des manœuvres de sortie du port, personne n'avait remarqué la silhouette de la commandante sur la passerelle.

Les biologistes simone travaillaient donc sur le cas Césaire que les médecins de Cooktown n'avaient pas eu le temps d'élucider.

Lien Rag avait reçu un message codé de Yeuse, dans lequel elle lui disait son espoir de voir Reiner lui succéder. Il s'intéressait à son éventuelle candidature, travaillait son image de marque et effectuait des réalisations bien accueillies. Par exemple, il avait fermé plusieurs camps de réfugiés, car les Patagons qui y vivaient depuis longtemps pouvaient trouver du travail. Une activité commerciale à l'origine, mais qui peu à peu devenait industrielle, apparaissait le long du détroit de Magellan, grâce à l'ouverture de la frontière orientale et du lent effacement de l'ancien président, qui très malade ne pouvait assumer sa tâche. Le trio qui le remplaçait était dominé par la forte personnalité d'une jeune femme, Léonora Cabana, économiste réputée qui développait avec passion les possibilités de son pays, réduit des deux tiers. Au-delà du 50^e parallèle, la radioactivité interdisait toute vie humaine et animale.

Yeuse avait rendu visite à cette future présidente de l'Est, et découvert qu'elle faisait réparer d'anciens cargos de la Guilde des Harponneurs qui rouillaient dans les bassins de Magellan. Le président Exécoulas, dans son désir de vivre en autarcie, avait interdit les moyens de transport autres que le train et les véhicules à traction animale. Il prétendait que les richesses de la Patagonie orientale étaient convoitées par les autres pays, qu'il fallait se garder de tout contact avec eux et interdire toute installation d'étrangers, voire de simples visiteurs.

Ce qui avait le plus inquiété Yeuse était la découverte, dans un bassin militaire, d'un avis rapide de la Guilde. Elle précisait à Lien Rag qu'elle avait trouvé dans les archives des renseignements sur ce navire rapide.

— Il peut atteindre les soixante kilomètres à l'heure, mais en navigation longue tiendra une moyenne de quarante. Ce qui lui permettra, en une journée, de parcourir dans les huit à neuf cents kilomètres. En une semaine elle pourrait traverser jusque chez toi. Et elle ne m'a pas caché qu'elle souhaite ardemment te rencontrer. Je t'ai déjà dit que c'est une jolie femme qui me paraît bien décidée à utiliser à la fois son charme et sa force de persuasion, te voilà prévenu. Elle veut sa part de fuphoc.

Il ne put s'empêcher de sourire. Yeuse ne parvenait pas à dissimuler la jalousie que cette rencontre éveillerait en elle. Que cette personne puisse aussi rapidement parcourir sept mille kilomètres de distance l'inquiétait, alors qu'avec son hydravion elle pouvait la précéder de plusieurs jours, si elle redoutait de le savoir en tête à tête avec Léonora Cabana.

Le soir, il se rendait à bord de la *Chimère*, soucieux du sort de Grathe, d'abord, et de Césaire, ensuite. Tom-Tom ne pouvait rien lui dire, car les biologistes poursuivaient leurs recherches nuit et jour.

— Ils ne veulent pas faire une transfusion sanguine de Grathe à Césaire, sans comprendre la raison qui améliorerait l'état de santé du receveur. De toute façon, ils n'ont que Grathe sous la main et ne peuvent envisager une exsanguino-transfusion totale. Il leur faudrait entre dix et quinze donneurs. À partir de ce qu'ils trouveront, le sang de Grathe les aidera à fabriquer une équivalence.

Depuis, Lien Rag pensait à Kurty qui pour moitié était vraiment d'origine ophiuchusienne, enfin de colon ophiuchusien. Le garçon naviguait avec sa fille, Fleur, à la recherche de cachalots, et plus sûrement de l'entrée du Serpent Gris.

— Nous avons eu des cas de leucémie chez nous, mais celle dont souffre Césaire est inconnue.

— J'ai demandé à Danglov de se rapprocher, au retour, de l'archipel Crozet, et de proposer aux responsables de leur livrer une partie de sa cargaison de fuphoc. C'est une initiative personnelle. Je n'en ai pas parlé à mon gouvernement ni au président Quinçon. Le *Dragon* est propriété entière de Farnelle et Danglov qui travaillent pour le pays, moyennant un salaire peu élevé. Ils ont bien le droit de disposer d'une partie de la cargaison, pour aider les gens de l'archipel Crozet qui depuis deux mois ne viennent plus embarquer leur part de fuphoc. Mais si l'affaire vient aux oreilles de certains, je pense au député Kerchinian et à ceux qui sont néos, j'aurai quelques ennuis.

Le lendemain matin, il visita l'atelier de l'ingénieur Chalazy qui commençait de construire des véhicules glisseurs, inspirés du fourgon ramené par Liensun du Chenal Noir.

— Dans le temps, il y avait des silico-cars qui roulaient sur les rails de la Compagnie de la Banquise, lui dit Chalazy, je pense utiliser la même matière pour mes glisseurs. Mais ce que je veux surtout créer, ce sont des engins sur coussin d'air, capables d'aller sur terre et sur mer. Les premiers modèles sortis me permettront de poursuivre mes recherches. Je pense que c'est en Patagonie orientale que je trouverai les matériaux adéquats. Ils disposent de stocks fabuleux que le président Exécoulas interdisait à tous et laissait rouiller. Stocks de matière première surtout. Des relations économiques pourraient-elles s'établir entre nos deux pays ?

Lien Rag pensait à la visite future de Léonora Cabana, mais ne voulait pas y faire allusion. Il répondit qu'il allait travailler au rapprochement des relations.

— Les premiers glisseurs seront prêts d'ici deux mois, nous pourrons ensuite en fabriquer deux par semaine. Nous envisageons d'abord des véhicules collectifs. Huit places, vingt ensuite.

— J'essayerai de convaincre les députés de vous en acheter.

— Si je dois me rendre en Patagonie, je voudrais que ce soit rapidement, avec le dirigeavion pour un premier contact. On dit que ce pays va relancer des cargos. Peut-être pourront-ils me livrer le matériel dont j'ai besoin. Je ne vous ferai rien payer pour trois glisseurs destinés au service public, en échange de ce voyage en Patagonie.

Deux jours plus tard, Tom-Tom put lui annoncer que les biologistes Simone venaient d'identifier le gène absent qui provoquait la maladie de Césaire. Par comparaison avec l'ADN de Grathe.

CHAPITRE 39

Après deux jours exténuants passés à crapahuter dans le lit torride de la rivière, Liensun était revenu épuisé dans la calanque, ayant juste eu la force d'embarquer sur son radeau dégingué pour rejoindre la jonque des femmes. Monkey nagea vigoureusement vers lui, tourna autour de son embarcation, comme s'il était vraiment heureux de la revoir. Il n'essaya pas de l'attaquer, ayant certainement le ventre plein.

Il s'endormit comme une masse, mais rêva que les vêtements qu'il avait placés à chaque cascade avaient attiré cette jeune fille farouche jusqu'à l'embouchure, et qu'elle contemplait, l'air indécis, les épaves des trois jonques. Il se réveilla heureux, découvrit la triste réalité. Rien n'avait fonctionné. Tout en haut, il avait accroché un joli foulard à un buisson, et en descendant un soutien-gorge arachnéen, un slip d'une audace folle, et avait terminé par une robe dans le bas, mais il avait aussi disposé de jolies sandales de danseuse et des escarpins élégants. Ensuite, il s'était tapi à différentes hauteurs des broussailles, mais en vain. Cette inconnue qu'il appelait sa sylphide ne venait même plus chercher de l'eau. Comment faisait-elle pour boire, se laver ? Peut-être avait-elle découvert une autre source. Ou bien prenait-elle celle de la rivière au pied de la falaise, là où veillaient des Néos et aussi d'autres hommes. Non, elle n'aurait pas fait ça. Il lui faudrait abandonner l'espoir de la voir venir cueillir ces vêtements, et partir en expédition pour découvrir cette autre source où elle se fournissait.

La chaleur dans cet entrepont se poissait d'humidité, de vernis décollés par la température, de relents de moisi et de déchets en décomposition, peut-être même de celle des cadavres dans les cales qu'il ne pouvait visiter, puisqu'elles étaient noyées. Il avait dormi très tard. Il était midi et il alla d'abord boire de l'eau tiède, prépara ce qu'il appelait du thé, sans en connaître la composition, tout comme pour le café qui n'était le plus souvent que de l'orge malté.

Il but en regardant par les hublots cassés qui donnaient sur l'embouchure, dans l'espoir d'apercevoir une silhouette de femme, mais des vapeurs en déformaient même le site. La chaleur évaporait souvent le ruisseau avant qu'il n'atteigne la mer, et il fallait remonter deux à trois cascades pour refaire les pleins des jerrycans.

Il se souvint alors de ce mot que lui avait laissé Lienty lors de sa visite et il ne le voyait plus. Il pensa qu'un rat se l'était approprié pour le manger, ces

sales bêtes avalaient tout et n'importe quoi. À moins que ce ne soit un des albatros qui nichaient en haut des parois. Parfois l'un d'eux, empêtré dans ses grandes ailes, pénétrait au sein de l'entrepont, espérant raffer quelque chose. Ils nichaient au-dessus des goélands et plongeaient pour voler leurs œufs, voire leurs poussins.

Il se moquait de cette lettre. Il n'avait pas envie de retourner aux Kerguelen et lorsque le dirigeavion effectuerait son prochain voyage, il se cacherait une fois encore et peut-être que le cousin de son père en conclurait qu'il était définitivement parti.

Il passa un linge mouillé sur son corps en sueur, enfila un des kimonos de femme, en apprécia le parfum et choisit un autre hamac bien sec. Le dernier utilisé était trempé de sueur. À peine venait-il de s'y coucher qu'il reconnut les tap-tap des deux monocylindres du *Jocker*.

— Merde de merde !

Il courut jusqu'à un hublot, intact celui-là, et regarda le baleinier qui arrivait lentement, fendait à peine l'eau noire de la crique. La vitre du poste était ouverte et c'était bien Songe qui tenait la roue de la barre.

Il décida qu'il ne se montrerait pas, qu'il se cacherait et la laisserait chercher jusqu'à ce qu'elle aussi estime qu'il avait fichu le camp.

Il n'y avait pas d'urgence et il s'allongea dans le hamac, entendit le bruit de la chaîne dégorgée par l'écubier, le plouf de l'ancre. Songe ne pourrait se mettre à sa recherche que dans une bonne heure.

CHAPITRE 40

Tharbin se redressa soudain de son fauteuil, fit quelques pas vers elle, en faisant de telles grimaces que plus que jamais il ressemblait à un magot chinois, et s'écroula en se roulant en boule et poussant des gémissements déchirants. Les gardes firent irruption et commencèrent par se saisir d'elle pour l'emporter hors de la pièce. Tout aussitôt, Tharbin n'éprouva plus ces terribles douleurs qui l'avaient jeté au sol. Des douleurs d'une éventration à l'arme blanche ou par des éclats de bombe, il ne savait trop. Il vit qu'on entraînait Movane, cria qu'on la relâche et qu'on les laisse tranquilles.

Les gardes obéirent et se retirèrent. Tharbin mit une bonne distance entre la jeune fille et lui, s'assit et essuya son visage ruisselant de transpiration, mais aussi de larmes.

— Je viens de vivre un enfer.

Elle baissa la tête. Elle avait suivi les conseils des envoyés de Halchiom et avait usé de télékinésie pour tordre en pensée le ventre de Tharbin. Elle l'avait nettement vu, ce ventre qui formait des plis adipeux, le dernier recouvrant même le sexe. Elle l'avait poigné, tordu en pensée avec une rage concentrée, arrachant au malheureux des cris d'agonie avant qu'il ne tombe presque évanoui.

— Cette fois, sans que tu t'en doutes, j'ai vécu les affres de l'éventration au cours de cet attentat qui me menace.

Movane restait pleine d'humilité, la tête basse, mais se réjouissait d'avoir maîtrisé cette technique supranormale. Elle avait même éprouvé du plaisir à tordre les chairs de ce potentat écœurant, avait failli tenter de lui arracher le sexe. Mais cette violence n'avait servi à rien. Jamais l'image de cette fameuse navette spatiale n'avait réapparu. Elle l'avait saisie au vol une seule fois et depuis plus rien. Elle ne savait plus que faire pour arracher à cet homme son secret.

— Si tu savais comme c'est bon de ne plus souffrir, de se retrouver intact et en vie.

Et en même temps, un défilé d'images pornographiques encombra son esprit. Elle y tenait le grand rôle, mais d'autres silhouettes féminines s'y pressaient aussi. Tout un flot de filles nues, voilà ce qu'était la joie de vivre de cet homme. Il s'y montrait obscène avec un sexe démesuré, bien loin de sa

réalité organique, pensa-t-elle méprisante.

Alors, soudain, elle métamorphosa ce sexe, en utilisant l'image de la navette choisie parmi tout ce lot qu'on lui avait présenté, et Tharbin se leva, les yeux exorbités. Toutes les filles disparurent de ses pensées, elle aussi. Ne restait que cette représentation d'un engin spatial aux formes étranges.

Et tout aussitôt des images se bousculèrent, s'entremêlèrent. Movane voyait des wagons, non, plutôt des plates-formes ferroviaires recouvertes de bâches bleues qui cachaient l'engin. Il y eut des voies, de nombreuses voies, des soldats ou des policiers en armes, des gens qu'on frappait pour les écarter des lignes, des tunnels de glace qui s'écroulaient à cause de la chaleur les faisant fondre.

Plus tard, Ed Kan lui fit comprendre que son coup de génie avait été de transformer, dans l'esprit de Tharbin, son sexe en navette spatiale.

— Tu as provoqué en lui un choc inouï. Il est très fier de sa virilité, mais aussi de détenir en un endroit secret cette fameuse navette. Elle est pour lui une garantie exceptionnelle. Toute la Caste des Aiguilleurs doit l'accuser de la détenir, mais personne ne peut lui arracher son secret, au risque de ne jamais retrouver cette navette. Même couvert d'honneurs, il reste muet.

Il la trouva géniale et elle ne lui avoua jamais qu'elle avait simplement voulu rabaisser le machisme de cet homme en plaçant la navette à la place de son pénis, n'imaginant pas un seul instant que Tharbin avait toujours inconsciemment uni les deux choses.

Et en cet instant, il se laissait aller avec une grande complaisance à poursuivre cette identification, voyait la navette érigée tout comme sa verge en direction du ciel, dans un environnement de brouillard jaune. Tout était jaune autour de cette navette sur son pas de tir. Il n'y avait pas le moindre repère pour situer ce lieu.

CHAPITRE 41

Le chef de la tribu inuit avait organisé l'expédition en huit équipages soigneusement sélectionnés. Chaque chien avait été examiné avec attention par un vétérinaire itinérant, chaque musher possédait toutes les qualités pour résister durant plusieurs jours à toutes les difficultés, prévues ou non. Il n'était pas mécontent que ces deux jeunes gens, Louria et Claudion, soient ses clients, car ils étaient capables de courir derrière les bêtes au lieu de se laisser traîner à la paresseuse. Ainsi, on gagnerait du temps et les chiens seraient moins fatigués. Chacun avait été affecté à un traîneau, les autres étant chargés de nourriture et de matériel.

Tout avait été mis au point dans le bureau d'Ann Suba, dès que le rayon laser identifia le Gouffre aux Garous.

— Maintenant, il faut aller sur place, mais si je demande des moto-skis, je vais devoir me battre des mois avant de les obtenir. L'Office du renseignement viendra enquêter ici même, ses agents mettront le nez dans tous nos documents, archives, etc. Par contre, j'ai toute liberté pour organiser une expédition en traîneaux à chiens. Surtout en choisissant le chef Soleng, qui sous ses apparences d'Inuit rieur est un agent de l'Office et renseignera celui-ci sur tous nos actes.

Les deux jeunes astrophysiciens ignoraient que le sympathique chef musher fût un agent double.

— Ne le jugez pas sévèrement, en se mettant ainsi au service des Renseignements, il dispose de gros avantages pour sa tribu.

Il y eut une réunion avec Soleng, qui découvrit les nouvelles cartes établies par l'observatoire sur la zone où s'ouvrait le Gouffre aux Garous. On avait même délimité, en pointillé sur ces documents, le tracé de l'îlot, dans l'inlandsis duquel l'abîme s'enfonçait à plusieurs centaines de mètres.

Soleng raconta alors une vieille légende, affirmant que cet îlot était un ancien volcan éteint depuis longtemps. Mais Ann Suba, plus tard, expliqua à ses deux amis qu'elle n'en croyait rien.

— La base spatiale s'y installa un peu avant la glaciation, et connut une grande activité. Plusieurs fois par jour des navettes s'envolaient ou revenaient et les Inuits crurent certainement à des éruptions volcaniques. À cette époque, des tribus s'étaient éloignées des hommes blancs pour retourner à une vie

séculaire. Ils abandonnèrent toute référence à la société, la culture, la science des Blancs, reconstruisirent une nouvelle page historique. Je ne dis pas qu'ils régressèrent, loin de moi ce jugement, mais au bout d'une génération ou deux, tout ce que faisaient les Blancs relevait de la pure magie et les flammes des navettes devinrent une série d'éruptions volcaniques.

— Nous n'effectuerons pas de descente profonde, dit Louria. Nous nous contenterons de cette corniche que notre laser a détruite en partie. De là, nous effectuerons des relevés nombreux, nous enverrons au bout de câbles différents appareils de mesure. Ce n'est qu'une simple répétition de la grande exploration avec des moto-skis et un grand nombre de spécialistes dans toutes les disciplines.

Les huit traîneaux s'élancèrent un matin, avant le jour. Ce dernier, en période estivale touchant à sa fin, ne durait que six heures. Ils espéraient faire aller et retour en moins de dix jours, au terme desquels la journée aurait certainement perdu une heure.

Les attelages parcoururent une quarantaine de kilomètres et il faisait nuit lorsqu'ils s'arrêtèrent, se retrouvèrent en un cercle parfait au milieu duquel les Inuits bâtirent un grand igloo. Les chiens reçurent leur poisson gelé et les hommes du thé brûlant et des rations dégelées, mais non réchauffées. La nuit, malgré sa combinaison chauffante, Louria éprouva une sensation de froid. La respiration de ces dix personnes provoquait une brume de condensation, et du fait de la chaleur des corps, le plafond de l'igloo gouttait. Elle fut heureuse lorsque Soleng réveilla son monde. Les chiens furent nourris, leur principal repas étant pour le soir, à l'étape.

Deux heures durant, chacun se prélassa dans son traîneau, puis les séracs les obligèrent à marcher avec la meute. Il y avait, à un kilomètre, le tracé profilé d'une ligne de chemin de fer, mais comme elle était interdite, Soleng préférait ne pas l'emprunter. Pourtant les rails étaient recouverts d'une fine couche de glace où les patins auraient merveilleusement glissé, mais les Inuits craignaient que les chiens ne se blessent, cette couche pouvant s'effondrer sous leur poids.

Le troisième jour, les Inuits découvrirent un trou de phoque de dix mètres de profondeur. Deux d'entre eux y descendirent, mais aucun phoque ne se présenta. Ils prirent quelques poissons, remontèrent visiblement surpris, et Soleng fit part de leurs réflexions aux deux scientifiques.

— Ce trou est abandonné. Mes amis n'ont trouvé aucune trace récente d'urine, d'excréments, de nourriture. Même pas les petites encoches que la respiration chaude de l'animal creuse dans les parois. Les incisives des morses, surtout, et leurs défenses, laissent deux traits réguliers sur la glace. Il n'en est rien.

— Ce qui veut dire ? demanda Claudion.

— Que les phoques ont creusé un autre trou ailleurs. Ce qui est inhabituel, car ici il y a de grosses quantités de harengs. Ils sont bien gras comme les aiment les morses.

Ensuite, Louria marcha aux côtés de Claudion, lui murmura qu'elle ne comprenait pas en quoi ce trou de phoque abandonné pouvait préoccuper leurs guides. Hyponias n'avait lui-même aucune opinion à ce sujet. L'expédition s'arrêta plus tôt que d'habitude et Louria, quelque peu irritée, en demanda la raison à Soleng. Celui-ci allumait un réchaud à alcool solidifié pour le thé.

— Les chiens sont nerveux sans raison et j'ai préféré les mettre au repos. On va bien les nourrir pour les calmer.

— Vraiment sans raison ?

Soleng faisait fondre de la glace dans une marmite noircie par des années de cuisine. Il en rajoutait de petites poignées pour ne pas interrompre l'ébullition. Outre l'eau réservée au thé, il en préparait pour les thermos. Louria était surprise d'être aussi assoiffée dans la journée.

— Les chiens ont senti la glace frémir. Pas nous, à cause des semelles épaisses, mais eux ont les pattes très sensibles. Je me suis rendu compte que le tremblement agitait leur poil. Sans les arrêter, j'ai ôté ma moufle et posé ma main nue sur le dos du chef de meute et j'ai senti frémir le corps tout entier.

Pour éviter que le chien de tête ne se sente délaissé, c'était sur lui qu'il avait posé sa main nue, risquant d'avoir l'extrémité des doigts gelée.

Louria dormit mal et dans l'obscurité elle détacha le gant de sa combi, puis posa sa paume à plat sur la banquise. Elle la retira glacée, sans avoir enregistré le plus petit frémissement.

— Un mini-séisme ? se dit-elle. C'est étrange puisque nous sommes sur la banquise, laquelle se rétracte, s'arque de sorte qu'elle ne touche pas l'eau, mais forme une série de voûtes parfois à plusieurs mètres au-dessus de l'océan. Il n'y a pas d'autre inlandsis que celui de l'îlot du Gouffre que nous devons atteindre en milieu de journée, demain.

Les Inuits ne s'attendaient pas à un tel chaos de blocs de glace, ne savaient où faire passer les traîneaux et Soleng en fit grimper trois sur de véritables collines pour orienter l'expédition. Le jour était glauque ce matin-là, car le ciel était plus chargé que d'habitude et Soleng craignait la grêle. Parfois tombaient d'énormes blocs de glace.

— Cette banquise a été comme rebroussée vers l'est, déclara Claudion,

alors qu'ils attendaient des guides perchés la bonne direction. Il y a eu un bouleversement à l'est qui a provoqué ce chaos. Les descriptions que nous avons sont obsolètes. Personne n'a jamais parlé d'un tel amoncellement d'icebergs. Car ce sont des icebergs plongeant dans la mer et se dressant à plus de trente mètres de haut.

Soleng décida de camper dans un cirque assez dégagé. Louria protesta. Il n'était pas midi et on aurait dû apercevoir la vapeur qui sortait de la bouche du Gouffre aux Garous.

— Nous n'en sommes pas loin, dit le chef inuit, mais je préfère envoyer deux frères en reconnaissance. Les chiens abîment leurs pattes sur ces aiguilles de glace. Regardez.

Il disait vrai. Plusieurs saignaient et il sortait d'un grand sac de petits chaussons en peau de phoque pour les leur enfiler. À l'intérieur, il y avait un onguent cicatrisant. Chaque musher en faisait autant. Lorsque les deux éclaireurs revinrent, ils s'entretenaient en langue inuit avec Soleng, tandis que Louria trépignait. Claudion l'admirait. Elle ne portait sur son visage, à travers la lucarne de son intégral, aucune trace de fatigue, alors que lui commençait de faiblir. Elle gardait toute sa vitalité, brûlait du désir de se pencher sur ce fichu Gouffre.

Soleng s'approcha d'eux. Ses amis avaient aperçu la vapeur qui sortait du Gouffre. Elle était jaune.

— Loin de nous ? dit Louria le souffle coupé.

— Oui et non.

— Comment ça ?

— Les chiens mettraient deux heures. Nous, je ne pense pas que nous puissions jamais l'atteindre.

— Que voulez-vous dire ?

— Les chiens nagent dans de l'eau glacée. Nous, on meurt. Même vous avec vos combis. L'inlandsis de l'îlot et la banquise se sont séparés, et la banquise borde l'eau en de grandes falaises.

— Je veux voir ça ! cria Louria.

— Est-ce le petit séisme qui a provoqué ce cataclysme ? demanda Claudion.

— Je le pense, répondit Soleng. La nuit arrive et vous ne verrez rien. Il faut

attendre demain et même le jour, car le chemin est de plus en plus difficile. Nous ne pourrions emmener les chiens jusqu'au bout.

Louria ne put dormir et au matin sortit de l'igloo pour respirer l'air glacé, intégral ouvert. Elle décida de partir seule, sans attendre que les autres se lèvent, boivent le thé, nourrissent les chiens.

À onze heures, sous un nouveau jour terne, elle arriva au sommet d'une des falaises et découvrit le bras de mer large de trois cents mètres, la vapeur jaune à un kilomètre environ, toutes les plages étroites de banquise ou d'inlandsis envahies par des morse de tous âges, de toutes tailles. Les Inuits avaient pressenti que ces animaux trouvaient ailleurs un lieu plus agréable qu'un puits dans la banquise.

Claudion et les autres ne la rejoignirent que vers deux heures. Elle taillait de son couteau de chasse, chacun en était muni sur ordre de Soleng, une épaisse plaque de glace. En forme de pirogue grossière ou de kayak esquimau. Elle avait commencé de le creuser pour ménager la place du pagayeur. Des copeaux de glace volaient tout autour d'elle, tant elle s'acharnait sur sa besogne. Effarés, ils la regardaient en silence, ne se décidant pas à l'approcher. Elle se releva le couteau à la main, brancha son émetteur.

— Je compte obtenir un engin qui flottera ce soir. Je traverserai demain matin, au jour. Il n'y a que trois cents mètres. Il me faut une pagaie. Peut-être y a-t-il des os plats de morse ou de baleine par ici. Sinon je taillerai deux sortes de battoir.

Un mot incompréhensible fut murmuré par les mushers rassemblés autour de Soleng, et Claudion crut en comprendre le sens. Louria ne paraissait pas avoir entendu, car elle reprenait le creusement de son bateau. Elle l'avait couché sur le côté et ils virent qu'elle avait prévu une longue et très profonde quille pour maintenir l'équilibre. Claudion était certain que ce truc-là flotterait et lui ferait traverser le bras de mer. Il ne pouvait la laisser partir seule et cet engin ne pourrait jamais supporter une deuxième personne, surtout pas lui et ses quatre-vingts kilos. Il savait ce qui lui restait à faire.

Les Inuits laissèrent Hyponias descendre vers la jeune femme. Les huit mushers étaient trop impressionnés, trop admiratifs pour s'approcher d'un être aussi décidé. Ils avaient toujours respecté la folie à l'état pur.

Depuis le train-observatoire, un opérateur se manifesta, annonçant que la voyageuse directrice voulait leur parler.

— Vous devez rentrer sur ordre du Grand Maître Fortalès. Vous êtes chargés, vous deux, d'une mission spéciale et devez sans attendre rejoindre Salt Lake Station.

Je vous le répète, vous devez retourner sans attendre à NPST où un train spécial vous attendra pour vous conduire dans la capitale.

Claudion pensa que Louria n'avait pas entendu ou qu'elle faisait semblant. Jusqu'à ce qu'elle jette avec rage son couteau dans la mer.

CHAPITRE 42

Cristella Marlone avait conscience que le professeur Charlster s'épuisait chaque jour un peu plus. Déjà, la mort dans l'âme, elle avait décidé de laisser son bébé à la crèche la nuit, pour que ses pleurs ne gênent pas le savant. Il travaillait sans relâche de six heures du soir, avec la nuit, jusqu'au jour, et elle devait chaque matin lui dire de se coucher car Alcibion allait arriver. Le plus souvent, il venait tout juste de s'étendre lorsque l'espion d'Opérasque sonnait. Ce dernier était lui-même très perturbé, car il ne parvenait plus à glaner le moindre renseignement, et le Grand Maître l'injurait chaque fois qu'il venait le voir et devait lui avouer qu'une fois de plus il n'avait rien appris sur les progrès de Charlster.

Il était si effrayé que par deux fois il avait osé bousculer Cristella qui lui interdisait le passage, pour se ruer dans le compartiment à coucher de Charlster et le sommer de lui donner des précisions sur les travaux en cours.

— Vous ne saurez rien. J'ai reçu un ultimatum qui prévoyait un mois et demi pour obtenir deux degrés en moins et un petit pourcentage en moins de luminosité.

Rendez-vous donc dans maintenant trente jours pour des explications, en cas de succès, et des reproches, en cas d'échec. Laissez-moi dormir.

Malgré le dégoût que lui inspirait ce personnage, Cristella lui fit tout de même part de ses inquiétudes sur l'état de santé de son ami.

— Il ne veut pas voir de médecin et si le docteur habituel se présentait, il le jetterait dehors.

— Je vais en parler au Grand Maître.

Cette fois, Charlster n'avait nul besoin de jouer les malades, il se sentait épuisé lorsqu'il se jetait sur sa couchette. Il dormait d'un sommeil qui s'apparentait à la mort, estimait-il, et pourtant, lorsqu'il se réveillait en fin d'après-midi pour le seul repas, avec son petit déjeuner, la pensée de reprendre ses manipulations le ressuscitait et il se retrouvait plein d'énergie dans son petit observatoire. Ici les appareils ne lui servaient pour ainsi dire jamais, car à distance il utilisait ceux de 87°7 Station. Il ignorait que là-bas les chercheurs, le personnel de maintenance et même le petit personnel trouvaient étrange que durant des nuits entières, et bien au-delà, les issues des coupoles leur fussent interdites. Pourtant les appareils fonctionnaient, mais

curieusement les compteurs électriques n'enregistraient pas de fortes consommations. Le nombre de kilowatts inscrit pour chaque nuit était tout à fait en rapport avec la mise en veille des appareils.

Charlster ne l'avait même pas confié à Cristella, mais il obtenait des coupes extrêmement minces des icebergs de l'espace, et il avait appris comment utiliser le magnétisme des quelques particules de ferrite éparses dans leurs masses. Il alignait des kilomètres carrés de surfaces hérissées de poussières lunaires, de débris de toute nature. Certains se collaient dans les faces exposées au soleil, les autres dans l'ombre. Elles étaient d'une opacité qui l'inquiétait bien un peu, mais il savait qu'une zone sombre commençait de se projeter sur quelques endroits réduits de la Terre, notamment autour du Chenal Noir et du Serpent Gris. Il l'avait souhaité et avait eu le plus grand mal à propulser ces grandes plaques par attirance et répulsion.

Comme illuminé, alors qu'il savait que sa fin approchait inéluctablement, il avait imaginé de donner à DAI-01 une expansion, sans compromettre vraiment l'existence du Chenal Noir. Tout juste si on noterait une légère hausse de température et un peu plus de luminosité. C'est ce dernier phénomène qui intriguerait surtout les usagers du réseau de l'Éternelle Nuit, car celle-ci ne serait pas aussi profonde que d'habitude.

Alcibion avait fini par mettre Opérasque en garde sur l'état de santé du vieil astrophysicien.

— Il est vraiment mal ?

— Je suis effaré de le voir s'affaiblir. Il a une tête de centenaire épuisé.

— Il ne va pas nous claquer entre les mains, tout de même ?

Par son silence, son espion l'alarmait vraiment.

— Annoncez-lui que je rallonge le délai fixé. Disons que je lui donne à partir d'aujourd'hui deux mois pour réussir ce que j'ai exigé de lui.

Alcibion n'était pas vraiment persuadé que cela suffirait à calmer l'ardeur au travail de Charlster, mais enfin il se hâta de rapporter à Cristella la décision compatissante de son Grand Maître.

Cristella, elle-même, resta sceptique, et d'ailleurs quand elle rapporta ces informations à Charlster, il partit d'un grand éclat de rire joyeux. Elle n'y releva aucune trace d'amertume ou de rancune. Il se servit un verre de vodka-orange et le dégusta, les yeux brillants. Fièvre ou intense satisfaction, elle n'aurait su dire. Parfois le soir elle s'allongeait auprès de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme, le corps brûlant. Mais au réveil il finissait par retrouver son entrain, au moment de grimper dans son observatoire.

— Je les inquiète et s'ils savaient... Ah, oui ! S'ils savaient, ils n'en reviendraient pas. Personne n'en reviendra d'ailleurs et j'imagine déjà la tête d'Ann Suba, de Louria et d'Hyponias d'ici quelque temps. Peut-être ne serai-je plus là, mais ils auront la plus grande surprise de leur existence et la plus grande déconvenue de leurs prétentions scientifiques. Ce sont des nains, Cristella, des nains. Et je connais des nains prodigieux. Le Kid par exemple était extraordinaire, les Simone sont admirables. Mais ces scientifiques sont des nains de la pensée qui ignorent leur insuffisance du haut de leur prétention.

Plus tard, il ouvrait les fenêtres de la cuisine, par exemple, et paraissait humer l'air.

— Sous cette coupole il fait dans les quinze degrés, mais peut-être que d'ici quelque temps il faudra remonter le chauffage de la station. Hé oui... Je voudrais bien avoir des informations venant de l'hémisphère Sud, mais je sais que ce n'est pas possible. Le Chenal Noir et surtout le Serpent Gris ne permettent pas encore des échanges réguliers de nouvelles. Mais ça viendra. Peut-être que là-bas ils commencent à trouver que l'air fraîchit quelque peu et que le jour n'est plus aussi lumineux.

Alors, Cristella prenait peur et vivait dans une incertitude angoissée. Elle en vint à téléphoner aux services de la météo, pour savoir si à l'extérieur de Salt Lake Station on n'enregistrait pas une baisse de température. Elle intriguait, mais on la renseignait.

— L'été se termine. Il n'a guère eu d'influence sur notre climat, juste un peu plus d'heures de lumière et quelques degrés en plus, mais tout va rentrer dans l'ordre avec l'hiver. Pourquoi vous inquiétez-vous ?

Elle donnait n'importe quelle explication, mais n'en restait pas moins anxieuse. D'autre part, elle dut reprendre Rom qui lui manquait trop et Charlster un soir découvrit le bébé à quatre pattes dans la cuisine. Il sursauta, comme en présence d'un animal étrange.

CHAPITRE 43

Depuis le retour de son cousin et du dirigeavion, Lien Rag était préoccupé par le sort de Liensun. Cette fille, Songe, avait certainement été enlevée par un marin pirate qui se cachait à côté de cette calanque de la Nouvelle-Zélande. En même temps que de la jeune femme, il s'était emparé du petit baleinier, le *Jocker*. Depuis, bizarrement, Liensun se terrait. Lienty l'avait cherché en vain, lui avait laissé un mot pour lui annoncer qu'il reviendrait dans trois mois environ, pour ravitailler les Néos du père Sosthène, et qu'à ce moment-là il espérait le revoir et peut-être le ramener aux Kerguelen. Le dirigeavion avait exploré le Nord-Est de la Nouvelle-Zélande, dans l'espoir de surprendre le bateau volé, mais en vain.

— Au risque de ne plus avoir assez d'huile pour atteindre le *Madam*, nous ne pouvions dépasser quelques centaines de kilomètres de vol.

— C'est à croire que son séjour forcé aux Falkland lui a donné le goût d'une vie de Robinson. Mais la première fois il avait des compagnons, alors qu'aujourd'hui il est seul. Je souhaite qu'il prenne contact avec le père Sosthène pour manger à sa faim.

Lienty s'inquiétait moins, vu les grandes quantités de vivres découvertes par lui dans les épaves.

— Je ne parle pas d'enlèvement, dit-il à Lien Rag, je suis sûr que Songe a suivi volontairement cet homme. J'ai longtemps interrogé ceux qui osaient descendre vers la calanque, malgré l'interdiction du père Sosthène. La crainte des pirates retenait le plus grand nombre, mais depuis certains osent y aller. Il semble qu'un homme jeune, agile comme un singe, rôdait dans le coin. On m'a même assuré qu'il portait parfois une sorte de robe et je pense qu'il s'agissait d'une robe comme en portent les Asiatiques, parfois. Liensun s'absentait beaucoup pour errer à terre. Songe a pu rencontrer cet inconnu et décider de partir avec lui, abandonnant ton fils. C'est ce que j'ai essayé de lui faire comprendre dans le mot que je lui ai laissé, glissé dans la poignée d'un jerrycan d'eau.

À la réflexion, Lienty pouvait bien avoir raison. Lien Rag se souvenait d'une Songe très indépendante, peu sujette à des états d'âme moraux, capable de grandes audaces pour survivre ou arriver à un but.

Il était par contre heureux de savoir que le *Mistake* de Kurty et de Fleur

avait fait une courte escale dans la même calanque. Le frère et la sœur en froid s'étaient-ils rencontrés, il n'en savait rien, mais les deux jeunes gens paraissaient en bonne santé, avait-on dit à Lienty. Ce dernier devenait en quelque sorte le gouverneur de la Nouvelle-Zélande Sud. Il réglait les litiges, apportait du ravitaillement pour les Néos, du matériel et des semences aux propriétaires.

Alors qu'il ne savait rien des soins que recevait Césaire à bord de la *Chimère*, ni dans quelles dispositions d'esprit se trouvait Grathe, Tom-Tom lui apprit que Césaire allait mieux. Les biologistes du bord avaient réussi l'apport du gène manquant. Grathe les rejoignit dans le bureau du président. Ce dernier avait fait construire par ses ateliers des fauteuils pour ses hôtes, façon malicieuse de rappeler à Lien Rag qu'il lui faudrait bien en prévoir un adapté à sa petite taille.

Grathe demanda des nouvelles de son baleinier, annonça sans attendre son départ pour Crozet à bord de la *Chimère*. Devant la surprise de Rag, Grathe expliqua que c'était à la demande de Césaire.

— Le doge Sunday aurait donné son accord avant que Césaire ne vienne ici. Césaire pensait me ramener en hydravion. Celui-ci va rentrer là-bas pour préparer notre arrivée.

— Nous en apprendrons peut-être plus sur cette étrange communauté, disait Tom-Tom. Je me souviens de ce que nous a dit votre astronome Jossoye. Ces gens-là proviendraient-ils d'Altaï, le fameux morceau de Lune réchappé de l'explosion ?

Lien Rag ne savait que dire. Jossoye l'avait impressionné par ses découvertes et ses hypothèses, mais qu'en était-il exactement ?

— Césaire craint que sa population ne soit décimée, et il a besoin des biologistes de ce bateau, et de moi, pour préparer la thérapeutique qui peut sauver les siens.

CHAPITRE 44

Le litige n'aurait jamais pu être résolu si les habitants de l'île Robert ne les avaient invités à plusieurs reprises. Les harponneurs découvrirent quelle existence agréable menaient ces gens isolés, vivant simplement au bord de leur lagon qui leur fournissait l'essentiel de leur nourriture. Ils élevaient aussi des volailles et des cochons, mais dans l'île on pouvait chasser le cochon sauvage, le lapin, des chèvres et quelques oiseaux comestibles. Sur les quatre, un seul aurait souhaité rentrer aux Kerguelen, mais les trois autres réussirent à le persuader de rester quelque temps dans cette île paradisiaque. Un accord fut conclu. Kurty et Fleur navigueraient deux mois, avant de les reprendre à bord pour revenir aux Kerguelen en chassant le cachalot. Ils recevraient une prime importante à la fin de cette campagne de chasse, et Kurty s'engageait à ne pas faire mention de leur première opposition à la poursuite de cette croisière.

Le *Mistake* reprit enfin la mer, emportant du cochon salé et fumé, des poissons salés, des fleurs, des paréos et des sandales en cuir de porc.

Jamais Fleur n'avait découvert un Kurty aussi heureux qu'il le fut en pleine mer. Lorsqu'elle le rejoignit dans le poste de pilotage, il la prit soudain dans ses bras. Pour la première fois il lui fit l'amour. Tout le monde croyait qu'ils vivaient une merveilleuse histoire romantique, mais Kurty ne s'était libéré de ses scrupules qu'en regardant la petite île Robert s'effacer à l'arrière de leur sillage.

La nuit, ils se relayèrent, mais Fleur avait installé une couchette dans l'espace réduit et ils ne se quittèrent pas. Les habitants de Robert les avaient mis en garde contre des jonques qui patrouillaient dans le Serpent Gris et rançonnaient tous les bateaux, surtout les pirogues, les praos et les gros catamarans que certaines peuplades construisaient. Peut-être que le petit baleinier trapu les rendrait plus prudents. Kurty avait emporté quelques armes, mais surtout il y avait le canon lance-harpons. Ses projectiles étaient tous explosifs et provoquaient dans le corps des cachalots des blessures profondes et mortelles. Les mêmes harpons pouvaient transpercer le bordé à clins d'une jonque et la couler, si l'on visait en dessous de la ligne de flottaison.

Les relevés de températures les rassuraient sur la bonne direction. Ils approchaient du Serpent Gris et Fleur, qui avait préparé cette croisière avec soin, affirmait que la température moyenne de cet endroit était inférieure de plusieurs degrés.

— Nous devrions approcher des quarante et nous avons trente-six. De même l'eau de mer est à vingt-cinq, alors qu'elle devrait approcher les trente.

Kurty, pour sa part, découvrit en utilisant ses jumelles marines que la limpidité de l'air était plus réduite que prévu et il estimait que la luminosité était en baisse.

— Pourtant, nous allons vers le printemps. Nous sortons des longues heures de nuit, et devrions bénéficier de huit heures complètes.

Sachant bien que ça ne servait à rien, Fleur s'obstinait à observer, avec une puissante longue-vue, le ciel qui aurait dû être chauffé à blanc. Elle se souvenait fort bien de leur traversée quand ils avaient réussi à sortir du Chenal Noir, avec la *Salamandre* en piteux état, et lorsqu'ils avaient rencontré leur première jonque pirate, la couche nuageuse donnait parfois l'impression de bouillir. Aujourd'hui, il y avait comme un voile de tristesse qui ternissait ces mêmes formations.

— Pourquoi nous inquiéter ? lui disait Kurty, gentiment. Nous voici dans le Serpent Gris et que demandions-nous d'autre ?

Ils croisèrent un prao de belle taille monté par un équipage de douze hommes. Peut-être plus. Ces gens-là saluèrent avec inquiétude et se hâtèrent de faire voile vers le sud.

— On dirait qu'ils fuient, murmura Fleur. Peut-être faut-il s'attendre à un danger quelconque. Je vais armer le canon.

Kurty la laissa faire, pensant qu'ainsi elle se rassurerait.

CHAPITRE 45

Depuis la série d'explosions qui avaient séparé l'inlandsis de la banquise, Bourguine ne décollerait pas, tous ses instruments ayant été déréglés par le séisme de puissance six provoqué par les artificiers. Il ignorait jusque-là qu'un chapelet d'explosifs puissants avait été disposé depuis des années autour de l'îlot, pour prévenir toute invasion suspecte. Par contre, il avait suivi la progression de cette expédition dirigée par ses collègues Louria Finister et Claudion Hyponias. Il alla trouver Halchiom pour protester vivement, et surtout lui dire que sa décision d'isoler l'îlot, comme jadis on isolait les forteresses par un fossé rempli d'eau, était stupide et prématurée.

— Ce n'était qu'une petite expédition. Avec des traîneaux et des chiens ils ne pouvaient emporter le matériel sophistiqué nécessaire. Ils venaient en reconnaissance seulement, se seraient penchés sur le trou, auraient envoyé de petits appareils au bout de câbles trop courts et seraient rentrés chez eux en croyant avoir effectué une moisson pleine d'enseignement.

— J'ai eu l'avis de la commission spéciale, un avis unanime, répliqua Halchiom, qui ne paraissait pas pour autant très satisfait de lui-même.

— La prochaine fois, leur curiosité piquée au vif, ils reviendront avec des moto-skis et des embarcations pneumatiques. Possible que le train-observatoire roule jusqu'à une vingtaine de kilomètres d'ici et constitue une solide base arrière de ravitaillement et d'observation. Vous n'auriez jamais dû faire ça et plus que jamais vous devez préparer notre évacuation. Les appareils doivent être démontés, récapitulés, enfermés dans des containers protecteurs. Rien que pour le radiotélescope, il nous faudra huit jours. Même si on mène de front l'emballage des lasers et de tous les émetteurs, ultra-sons, infrarouges, etc., c'est plus d'un mois de travail.

— Vous êtes un défaitiste, hurla soudain Halchiom, perdant sa légendaire patience. Vous n'avez pas à vous mêler de ça. Vous n'êtes pas un guardian comme nous, juste une pièce rapportée.

Bourguine n'avait retenu qu'un mot, dédaignant ce reproche de ne pas appartenir à la communauté des extraterrestres.

— Guardian ? Que voulez-vous dire par là ?

Halchiom se calma d'un coup et sourit avec amabilité.

— Rien du tout. C'est juste une sorte d'injure de chez nous. Ça n'a aucune signification. Je vous présente mes excuses, Bourguine, mais je suis quelque peu sous tension. Non à cause de cette expédition que j'ai cru bon de bloquer sur la banquise, mais parce que j'attends impatiemment des nouvelles de notre petite étudiante Movane Marqua, votre élève, mon cher Bourguine.

Ce dernier fit la grimace, n'ayant pas réussi à oublier l'affront que cette petite intrigante lui avait infligé. Au début, lorsqu'ils étaient seuls dans l'une des nacelles des appareils d'observation ou de visée, elle s'était laissé câliner. Il n'en démordait pas et par la suite elle s'était montrée odieuse avec lui, menaçant de le dénoncer. Elle ne l'avait pas fait, mais par ses sous-entendus calomniateurs elle avait persuadé Halchiom qu'il n'était qu'un obsédé sexuel.

— Cette fille ne réussira rien tant elle est vaniteuse et croit avoir le monde à ses pieds.

— Ne manifestez pas ainsi votre ressentiment à tout propos, mon ami, les gens se rendent compte que vous la détestez. Ils pensent qu'il y avait entre vous deux un contentieux qui penchait en sa faveur. Donc, retenez vos jugements critiques. Movane accomplit un travail fabuleux, comme personne ici ne pourra jamais en réussir. Si elle parvient au but, alors peut-être devons-nous effectivement abandonner cette base. Mais nous n'emporterons pas les appareils, nous partirons simplement avec un minimum. Nous n'aurons plus besoin de nous encombrer de containers fragiles.

— Vous abandonneriez un capital technique d'une valeur inouïe ? s'offusqua Bourguine. Mais alors à quoi vous servirai-je donc ? Mon job c'est l'astrophysique et pas autre chose. Vous savez d'ores et déjà que je vous serai inutile, voire encombrant. Vous allez gentiment me dire de retourner à mes chères études, en sachant très bien que je ne peux réapparaître dans mon monde à moi sans soulever des centaines de questions. Ou bien pour que je la ferme une bonne fois pour toutes, me ferez-vous disparaître ? C'est ça que vous complotez, hein ?

Halchiom, excédé, venait de brancher des écrans reliés à des périscopes installés sur les rivages de l'îlot et surveillant le bras de mer. Des silhouettes apparaissaient et Bourguine reconnut Louria qui taillait un bloc de glace à l'aide d'un long couteau à dépecer.

— Vous la reconnaissez ?

Bourguine grogna. Puis il comprit ce que faisait la jeune femme et s'esclaffa. Halchiom lui jeta un regard agacé.

— Vous savez ce qu'elle fabrique ? Un bateau en glace. Avec une quille, genre kayak. Cette fille va traverser, mon cher ami, et venir voir de ce côté ce

qui la tracasse. Elle examinera ensuite les rives de l'inlandsis et de la banquise, retrouvera des traces d'explosifs et comprendra qu'il y a eu intervention humaine. Devrais-je dire intervention des guardians ? Car c'est bien ainsi que vous vous êtes baptisés, hein, les exilés sur Terre venus de ce Bulb de deuxième catégorie, et même de la catégorie soldée. Les véritables colons d'Ophiuchus, les caïds scientifiques, intellos, spécialistes en astronautique n'en voulurent pas de votre minable animal de l'espace rongé par des maladies, peut-être ignobles. Seriez-vous partis si ce Flatty, le bien nommé, offrait les avantages, les agréments d'une patrie bien-aimée ?

Effaré, effrayé, Halchiom s'attendait à voir apparaître sur cette bouche épaisse, tordue par la haine, une mousse blanchâtre de rage. Tout le visage de Bourguine était déformé par une terrible pulsion et à plusieurs reprises Halchiom fut sur le point d'appeler à l'aide, qu'on vienne saisir ce fou pour le coller dans une cellule-alvéole, à l'étage du sphale par exemple. Ils seraient de bonne compagnie, ces deux-là.

— J'en ai plus qu'assez de subir le mépris et les mouvements de recul des guardians qui constituent cette communauté. Je sais fort bien que je suis l'intrus, celui qui n'était qu'un comparse d'Anthony et qui a longtemps attendu un peu de reconnaissance pour services rendus. Il a fallu que j'agisse seul, que je retrouve ce putain de Gouffre aux Garous et que j'apparaisse sur vos écrans. Vous alliez me balancer dans le vide quand j'ai clamé que j'étais Victor Bourguine, astrophysicien émérite, et justement vous n'aviez jamais été foutus d'en former un. Vous êtes tous des culs-terreux et ce depuis deux mille ans. Jamais vous n'avez réussi à vous élever au-dessus d'un savoir agricole primaire, vous donnant comme enseignement le moyen de distinguer un poireau d'une pomme de terre, ou quelque chose de ce goût-là. Même en deux mille ans vos universités étaient toujours entachées par ces origines terre à terre, si j'ose me permettre, même si l'humus que l'on trouve dans le corps des Bulbs ne ressemble en rien à notre bonne glèbe terrienne.

— Ça suffit, Bourguine, ou je vous fais enfermer au niveau des cinglés.

— Bien sûr, devant la haute science vous ne savez que faire, sinon envoyer au trou, en cabanon capitonné. Vous n'avez jamais atteint la recherche fondamentale, vous vous traînez dans des à-peu-près bancals, des résultats équivoques. Toutes les données que vous m'aviez fournies dès le début de mon enrôlement étaient truquées, mal calculées, pour la plupart foireuses. Venez voir mes corrections sur les manuels que j'ai trouvés ici et vous rabaisseriez votre caquet.

Ce qui irritait le plus Halchiom, c'était que ce savant avait raison. Par une sorte de malédiction, les colons qui s'étaient obstinés à rester dans Flatty, refusant de partir avec les autres dans ce Bulb, le plus beau spécimen du

troupeau, le plus intelligent, le plus sain également qui s'était satellisé autour de la Terre, ces culs-terreux comme ils disaient, avaient dû faire face à toutes les calamités imaginables. Une fois seuls dans les confins de l'espace sidéral, ils avaient rudement peiné, de génération en génération, et ce uniquement pour survivre. Pas question de quitter l'agriculture, les entreprises fournissant l'essentiel, l'indispensable pour effectuer des études sommaires. Il avait lu dans les archives de Flatty que celui qui était surpris avec un livre à la main était contraint de travailler pour la communauté les jours de repos. Ce marasme avait duré des siècles, et uniquement préoccupés des basses besognes, harassés, les esprits avaient régressé. On en était arrivé à oublier certaines techniques aussi simples que la menuiserie, par exemple, les compositions de colles pour assembler les parois des maisons. Certains, une majorité en fait, ne furent plus capables de compter au-delà d'un certain chiffre, et les attaques contre la lecture firent que le nombre d'analphabètes grossit de décennie en décennie.

Il ne pouvait dire à Bourguine qu'il était dans le vrai. En réalité, ce savant l'effrayait par sa lucidité, voire ses dons de clairvoyance. Il avait tout compris des colons de Flatty, tout. Ce qui expliquait son mépris, sa longue tirade pleine de mots qui tuaient.

Sur les écrans, Louria Finister poursuivait la fabrication de son esquif de glace et Claudion venait de la rejoindre. Halchiom n'avait pas eu besoin de Bourguine pour connaître les identités de ces deux-là. Il en avait été informé depuis longtemps, en réalité, par leur service de renseignements qu'Anthony avait réussi à créer au su et au vu de la Caste des Aiguilleurs. Et le chef de la police Kawy n'était qu'un guardian infiltré depuis longtemps chez les Aiguilleurs. Pendant plus de vingt ans, Anthony n'avait rien exigé de lui. Il était un agent dormant qui devrait se réveiller à la moindre sollicitation. Ce qui s'était produit depuis plusieurs mois, avec l'arrivée inattendue et mal acceptée du sphale sur Terre.

— Elle va traverser, murmura Bourguine d'une voix épuisée.

Il était au bout de sa crise de folie et ne savait même plus ce qu'il avait fait ou dit. Il ressentait une grande fatigue. Peut-être venait-il d'exprimer une haine violente contre Halchiom et ses amis, mais en réalité c'était contre le monde entier qu'il était en guerre, et pas seulement contre ce groupe qui lui paraissait par ailleurs assez minable. Il savait fort bien que son jugement était argumenté par ses propres connaissances scientifiques dans bien des domaines, et ce sentiment indissociable de supériorité envers ceux qui se contentaient de remâcher trois, quatre choses apprises avant leur adolescence. C'était ça, ce peuple des guardians n'était même pas à l'âge d'adolescence.

— Lui commence à choisir une plaque de glace comme s'il comptait faire

la même chose qu'elle. Vous croyez que les Inuits oseraient aussi se lancer sur l'eau ?

— Non, ils attendront que le couple aille et revienne du Gouffre aux Garous. Ces jeunes gens ne pourront pas emporter des appareils trop lourds, juste un compteur de poche pour la radioactivité, un numérique pour la photo, quelques sondes d'analyse, des câbles.

Halchiom épiait son voisin, soudain d'un calme accablé. Tout ne pouvait s'expliquer par le caractère mégalomane de l'individu. Il y avait autre chose, une accumulation de frustrations, de rancunes. Combien de femmes comme Movane avaient repoussé ses avances, combien en avait-il dégoûtées ? Car Halchiom lui-même le trouvait repoussant, y compris lorsqu'il s'efforçait d'apparaître sans son état normal.

— Bourguine, murmura-t-il, sans cesser de surveiller l'écran, nous ne nous débarrasserons pas de vous, nous ne vous tuons pas. Nous avons besoin de savants de votre qualité lorsque nous retournerons dans notre... notre pays, en quelque sorte. Vous aviez raison de nous reprocher nos à-peu-près scientifiques, même si vous l'avez hurlé avec fureur. Nous patageons encore dans la boue, nous ne sommes pas détachés de nos origines modestes. Modestes dans le sens de l'intelligence et de la culture d'une pauvreté pitoyable. Il faudrait remodeler toute l'éducation des enfants et des jeunes gens, revoir notre université qui, je ne vous le cache pas, est défaillante. Seulement, il y a là-haut une grande querelle à base d'eugénisme. Nous sommes partagés en deux clans, prêts à une guerre civile. Peut-être même a-t-elle commencé en certains points.

Bourguine en avait eu des échos, savait qu'il existait des Naturalistes, avec Halchiom et ses amis, des Eugénistes réfugiés dans le Sud. Et que toute cette population échappée de Flatty souffrait d'un mal mystérieux.

— Regardez, dit soudain Halchiom en se levant d'un bond, la jeune femme vient de jeter son couteau dans l'eau. Excusez-moi, mais je dois appeler le central d'écoute.

On lui annonça que NPST venait d'appeler l'expédition en clair, et qu'Ann Suba avait ordonné à ses deux collaborateurs de rentrer d'urgence.

— Fortalès veut les voir, murmura Halchiom, qu'est-ce que ça signifie ? Aurait-il quelque soupçon ?

Bourguine décida de rentrer dans son alvéole personnelle, mais il sentait ses jambes fléchir, tant il venait de brûler d'influx nerveux.

— Bourguine, Movane Marqua a repéré la navette quelque part dans un

environnement de brouillard jaunâtre. Nous ne pouvons nous expliquer de quoi il s'agit. La navette était pointée vers le ciel, comme si elle se trouvait sur son pas de tir, mais autour d'elle il neigeait une poussière jaune. Voilà où nous en sommes pour l'instant. Si vous pouviez y réfléchir ? Vous avez des connaissances que nous n'avons jamais acquises. Du temps de la glaciation tout était simple, mais avec le réchauffement de nouveaux paysages sont réapparues.

Bourguine hocha la tête. Cette navette signifierait la fin de sa collaboration. Halchiom avait fait miroiter à ses yeux une promotion si extraordinaire qu'il ne pouvait y croire. Comme toujours, il restait tapi dans son éternelle méfiance.

CHAPITRE 46

Lorsque cet aviso se présenta à la surveillance du sémaphore de Cooktown, le personnel informa directement Lien Rag. Il put brancher son écran d'ordinateur sur les appareils optiques du sémaphore perché sur la colline la plus proche de l'océan. Il se demandait d'où sortait ce bateau de guerre, ayant oublié ce que lui avait dit Yeuse quelques semaines auparavant.

— Identification, ordonna-t-il.

Il alerta Lienty qui se trouvait justement à l'aéroport et qui répondit que dans moins d'une heure il pourrait prendre l'air avec le dirigeavion.

— L'avisos s'appelle *El Veloz* et viendrait de Patagonie orientale. Ça existe ça ? demanda l'opérateur.

— Félicitations pour vos connaissances en géographie, répliqua le président. Je veux des garanties sur son fonctionnement et sur son armement. Nous ne pouvons laisser entrer un bâtiment de guerre dans nos eaux sans prendre des précautions. Faites-le lanterner jusqu'à ce que le dirigeavion puisse le survoler.

— Le radio me dit que la présidente se trouve à bord, est-ce la présidente Yeuse ?

— Il s'agit de Patagonie orientale, hurla Lien Rag, et non de l'occidentale. Il faudra vous y habituer, mais ces deux pays existent depuis vingt ans.

Puis il réalisa que c'était Léonora Cabana qui se trouvait à bord de l'avisos, et il avertit ses propres services radio pour qu'ils entrent directement en relation avec le navire. Et surtout la présidente.

Une fois tout vérifié, le rapport de Lienty indiquait que les lance-missiles de bord avaient été recouverts de leur bâche, l'avisos entra dans le port. C'était la première fois que les habitués curieux voyaient un véritable navire de guerre. Les baleiniers étaient mixtes, les vedettes du port équipées d'un armement traditionnel.

Ce n'était pas une visite protocolaire, puisque cette personne n'avait pas daigné les en aviser dès qu'elle avait été certaine que sa radio pouvait être captée aux Kerguelen. Elle se présentait à moins de dix kilomètres du port avec une certaine désinvolture. Il faillit ordonner de ne pas offrir le quai

d'honneur, mais décida de laisser faire le capitaine.

— Envoyez le fourgon glisseur.

— Pas de draisine officielle ? s'étonna le chef de service de ce genre de réception.

— Le fourgon. Retour, direction ma maison et non le siège du gouvernement.

Au moment où il quittait son bureau, Quinçon le rejoignit essoufflé, criaillant qu'il ignorait que la présidente de la Patagonie orientale devait venir visiter leur pays.

— Moi de même, alors c'est une visite non officielle.

Il prit sa draisine, rentra chez lui, avertit son employée de maison qui d'elle-même s'était intitulée gouvernante. Lorsqu'il apparut sur le seuil de sa porte pour accueillir Léonora Cabana, il comprit les sentiments inquiets de Yeuse. Cette jeune femme était vraiment belle et portait une toilette d'une grande audace, du moins ici aux Kerguelen. Personne n'aurait osé une jupe aussi courte, un décolleté plongeant sous une redingote en laine soyeuse de bébé vigogne. Brune aux longs cheveux, le teint mat, les yeux bleus au regard direct, à la limite de la provocation. Et pourtant, au fur et à mesure qu'elle avançait vers cet homme qui aurait pu être un vieillard avec ses cheveux d'un blanc de neige, et qui apparaissait dans la force de l'âge, elle rougissait, trébucha même sur ses hauts talons. Il se précipita pour lui prendre le bras et dès lors ils surent qu'ils allaient poursuivre une lutte sournoise pour ne pas se laisser dévorer l'un par l'autre.

Dans le salon, Daisy, la gouvernante, servit le thé. Dehors, des sortes de pistoleros à la tenue négligée étaient descendus du fourgon à la suite de la présidente et s'étaient disposés face à face de chaque côté de l'allée. Ils étaient six. Le chef de la Sécurité, alerté par Lien Rag, n'allait pas tarder à aligner au moins trois fois plus de policiers, pensa-t-il avec amusement.

— Señor, je vous remercie de votre accueil. Je sais que j'aurais dû vous avertir de ma visite, mais nous n'étions pas certains de vous atteindre. Cet aviso sort à peine du chantier et tout au long nous avons craint de devoir faire demi-tour. Le commandant se refusait à la honte de tomber en panne juste devant votre port. Mais heureusement tout a bien fonctionné.

Lien Rag ne cacha pas qu'il avait été choqué par cette arrivée impromptue et avait décidé d'un accueil non protocolaire. Mais comprenant les motivations de la présidente Cabana, il décida d'organiser pour le même soir un dîner officiel au siège du gouvernement, en présence du président de

l'Assemblée et de quelques personnalités. Comme le chef de la Sécurité venait d'arriver avec son contingent de vingt-quatre hommes, c'était un peu exagéré, Lien Rag lui confia le soin d'organiser la soirée. Il le pria de faire venir Lienty, dès son atterrissage.

— Votre dirigeavion est un appareil extraordinaire, n'envisagez-vous pas d'en construire d'autres ?

— Nous n'avons ni les ateliers ni les matériaux.

— Nous vendriez-vous la licence d'exploitation ?

Une telle demande le fit sursauter. Rapide la jeune femme... Et cela avec des regards directs et des moues charmantes sur ses lèvres sensuelles.

— Nous sommes en indivision, et la créatrice de cet appareil se trouve actuellement en hémisphère Nord.

— Ann Suba, je suppose ?

— Vous voilà bien informée, fit-il un peu sèchement.

Il s'excusa, passa à côté, ordonna à Daisy de faire préparer des chambres au siège du gouvernement.

— Je croyais qu'on la recevait ici, dit la gouvernante déçue.

— Pas question.

C'était peut-être exagéré de sa part de le craindre, mais cette fille était capable de le rejoindre en pleine nuit dans sa chambre pour lui arracher quelques accords économiques. Il ne voulait pas courir le risque. D'autre part, par amour et respect de Yeuse, il ne voulait aucune équivoque. Lorsqu'il revint, son regard découvrit la plus jolie paire de jambes jamais admirées depuis longtemps. Il se demanda quel genre de sous-vêtements portait sa visiteuse. Ses cuisses admirables paraissaient nues jusqu'aux hanches. La mode, quelque peu puritaine depuis le réchauffement, les cachait sous des jupes longues. En réaction aux débordements ahurissants des premières années de climat tempéré.

— Nous disposons de quantités énormes de matériaux. Non seulement des stocks abandonnés par la Guilde, mais aussi par la Compagnie Panaméricaine.

— Je n'en doute pas.

Son portable sonna, c'était Chalazy le constructeur de glisseurs, très excité d'apprendre l'arrivée de la présidente Cabana.

— Il faut que je la rencontre à tout prix.

— Demain, répondit Lien Rag, plus qu'agacé. Bonsoir.

— Je me présente à l'élection présidentielle, je ne suis que présidente par intérim. Exécoulas a démissionné juste avant mon départ. Il se retire à Ushuaïa. Nous faisons de belles affaires avec l'Occident. La présidente Yeuse va démissionner, dit-on ?

— Rien n'est fait.

— Reiner est un excellent économiste et un bon organisateur. Si c'est lui le futur président, j'en serais enchantée. Il ne manque pas de prestance.

Lien Rag n'avait jamais trouvé que Reiner pouvait avoir de la prestance et s'en fichait.

— Nous aurons, si les relations se développent entre les différents pays, des difficultés monétaires. Il y a le dollar, mais que personne ne peut garantir, le fuego de votre amie Yeuse...

Elle insistait un tantinet trop sur le mot amie.

— Votre ker, mais avouez-le, tout ça est insuffisant. Je pensais à une monnaie que tous les pays ou communautés du Sud approuveraient et qui s'appellerait océano. Puisque l'hémisphère austral se compose plus de mer que de terre, ce nom me paraît assez justifié.

Lien Rag eut le pressentiment que ce mot océano ferait un tabac et que dès son lancement cette monnaie serait adoptée par tous. Il flairait sa réussite.

— Discutons du fuphoc prélevé dans ce que vous appelez Zone Tabou. Je sais qu'en préparant à l'avance ma visite, nous aurions établi un ordre du jour. Tout ceci vous paraît-il inorganisé ? Je suis d'un tempérament impulsif et bouillant.

Tranquillement, il regarda ses jambes si grandement découvertes, hocha la tête avec un sourire indéfinissable. Une fois de plus elle rougit et peu après, alors qu'il faisait le service du thé, elle essayait en vain de rallonger sa jupe.

— Pour vous inclure dans l'accord de Weddell, il faudrait réunir à nouveau tous les participants de cette conférence et je crains que ce ne soit difficile. D'autre part, nous avons exigé que les attributaires disposent de transports pour le fuphoc, parce que nous craignons qu'une spéculation ne vienne perturber la distribution de ce trésor.

— Crozet en transporte pour Alone-Vatican, remarqua-t-elle.

Alors que son pays s'ouvrait à peine au monde, elle savait beaucoup de choses. Il lui répondit que pour l'instant, la réception serait semi-officielle, il ne pouvait répondre seul à ses demandes. Il y aurait le dîner ce même soir, puis le lendemain pour faire un tour d'horizon.

Son portable sonna encore. La radio gouvernementale lui faisait part d'un appel de la présidente Yeuse en relais avec la Nouvelle-Amsterdam. Il en fut à peine surpris et s'excusa auprès de Léonora Cabana.

CHAPITRE 47

Elle alternait les scènes d'extrême violence accompagnées de souffrances insupportables, avec des images plus exaltantes pour Tharbin. Il adorait celle de la navette tendue vers le ciel et, malgré la répugnance qu'elle en éprouvait, elle substituait à l'engin spatial le membre raidi du président. Et avec une naïveté incroyable, ce gros homme obèse de soixante ans ne se lassait pas de cette vision.

— Oui, disait-il, c'est tout à fait ça. Je conquerrai l'espace s'il le faut, mais encore faudrait-il savoir où aller.

Il ne paraissait pas connaître l'existence d'Altaï, ni celle de Flatty, bien sûr. Ou alors, il s'efforçait de ne pas en parler ni même de laisser son esprit donner l'image de ce secret.

Malgré ses manipulations mentales, Movane ne parvenait pas à savoir où se trouvait exactement cette navette, toujours isolée dans un environnement ocre. Comme s'il neigeait du jaune, pensait-elle. De la poussière jaune.

Chez Deborrah elle redessinait cette image, utilisait la couleur pour plus de réalisme, ne parvenant pas à obtenir une teinte approchant celle qu'elle surprenait dans le cerveau de Tharbin.

L'agent de Halchiom, Galios, essayait de lui venir en aide, se procurait toutes les nuances de jaune dans une boutique fournissant les artistes peintres. Elle les utilisait, les unes après les autres.

Tharbin la gênait de plus en plus avec son admiration pour son propre sexe. Il nourrissait cette adulation d'images de plus en plus obscènes, comparant l'envol de la navette à une éjaculation un peu trop réaliste.

Elle n'aimait pas du tout les regards qu'il lui lançait alors, ni les images qui accouraient derrière ce front safrané, révélateur d'une grande intelligence. Mais la sexualité la plus dévergondée la viciait, en faisait une volonté de soumettre les hommes à son caprice et les femmes à son unique plaisir. Elle avait découvert qu'il regrettait une certaine Songe qu'il avait nommée secrétaire du gouvernement. Elle avait disparu, et cette personne le satisfaisait dans ses fantasmes les plus exorbitants.

— Oui, confirma Deborrah avec une expression de dégoût profond, c'était plus une pute qu'une secrétaire, tout le monde le savait. Elle était la maîtresse

de Tharbin, son esclave sexuelle, oui. On disait qu'elle avait acquis la science érotique des plus célèbres prostituées orientales.

Il devenait difficile de détacher Tharbin de ses visions machistes pour lui faire « avouer » où cette fameuse navette pouvait bien être. Car si vraiment elle était ainsi dressée sur son pas de tir, elle pouvait être, vu ses dimensions, aperçue de bien des gens. Il fallait donc une région isolée, très isolée, à des dizaines et des dizaines de kilomètres de toute concentration humaine.

— Une chose est certaine, ce n'est pas de la neige qui tombe, disait Galios. Il ne neige que dans la zone ni tempérée ni glaciale, du côté des Quarantièmes environ. C'est donc plus au sud.

— Dans l'hémisphère Sud ?

Comme elle, Galios n'avait pas de grandes connaissances géographiques, mais il ne pensait pas que Tharbin ait fait transporter la navette au Sud.

— Souvenez-vous des premières images. Vous la voyiez sur des wagons plats. Or il n'y a plus eu de voies ferrées vers le Sud avec le réchauffement, seulement de l'eau et des bateaux.

Il lui apporta d'autres peintures et elle découvrit un jaune qui lui fit battre le cœur. Elle commença de l'étendre sur une nouvelle ébauche de dessins, avant d'être sûre que c'était celui qu'elle cherchait.

— Il s'appelle Vent de Sable, lui dit Galios, c'est déjà une première indication. Il faut qu'on trouve des cartes et un endroit très grand, très isolé où souffle un vent de sable. Si par bonheur cet endroit porte un nom célèbre, c'est gagné. Il vous suffira de l'insérer dans les pensées de Tharbin. Sa réaction nous prouvera si nous avons oui ou non trouvé l'endroit où il a caché cette navette.

Le même soir, alors que Tharbin n'avait aucune obligation de sortir, elle lui suggéra les images qu'il affectionnait. Il était vautré dans un fauteuil en compagnie de sa femme qui lui servait une liqueur douceâtre, et sa première réaction fut un regard pour elle, comme s'il craignait qu'elle ne lise dans sa pensée. Après quoi il ferma les yeux et s'attarda complaisamment sur son fantasme secret. Movane commença de modifier imperceptiblement la scène, en effaça le caractère obscène pour lui substituer un spectacle de plus en plus désolant. Sans être certaine que ce voile jaune qui nimbait la navette soit bien du sable projeté par un vent furieux, Movane imagina une véritable tempête qui peu à peu érodait l'engin dressé vers le ciel. Dans son fauteuil, Tharbin se redressa et, comme il lui faisait face, elle vit ses yeux s'ouvrir, s'exorbiter au fur et à mesure que la navette se dégradait, se détruisait, ne devenait qu'un squelette informe de ferrailles.

À la fin, le président du Consortium des Bonzes ne put résister plus longtemps. Il se leva d'un bond, effarant sa femme, se précipita vers son bureau. Movane l'y accompagna par la pensée. Il avait refermé la porte capitonnée, mais elle suivit l'énervement de sa main sur les touches d'un téléphone. Lorsqu'il obtint un interlocuteur, les mots qu'il prononça s'incrustèrent dans sa pensée et Movane les décrypta assez aisément.

— Je veux parler à Oul-Azam de Landal Gobi Station.

Il y eut une longue attente de vingt minutes, pendant lesquelles le regard de l'épouse ne quitta pas le visage de Movane. Celle-ci, angoissée, pensa que cette femme subtile se doutait qu'elle détenait un pouvoir secret sur son mari et qu'elle la haïssait.

Lorsque Tharbin obtint enfin la personne demandée, ce Oul-Azam, il parla dans un dialecte inconnu de Movane. Ces paroles qu'il prononçait défilaient en même temps dans son esprit en cette langue bizarre, si bien qu'elle ne put obtenir le moindre renseignement précis.

Le lendemain, Deborrah essaya en vain de prévenir Galios. Il ne rappela qu'en fin de soirée, alors qu'elle devait rejoindre Tharbin chez lui, pour y passer la nuit. Elle prépara un petit mot sous enveloppe qu'elle confia à sa patronne. Galios passerait tard à la boutique.

Ce soir-là elle fut soulagée, car Tharbin dut assister à un spectacle avec son épouse, et elle se coucha tranquillement. Mais le lendemain matin, alors qu'elle se préparait à rejoindre la boutique, il la fit venir dans son bureau.

— Ma femme dit que vous sembliez écouter ma conversation, alors que je me trouvais dans mon bureau, avant-hier au soir.

Movane, saisie, trouva la force de sourire d'un air étonné.

— Pourquoi écouterais-je ce que vous dites dans votre bureau ?

Comme toujours, elle se tenait à distance puisqu'il croyait que si elle se rapprochait, il aurait des visions horribles.

— Vous m'annoncez un attentat imminent qui me déchiquettera, et je trouve que les comploteurs prennent bien leur temps pour le réaliser.

— Moi, je n'ai rien annoncé, protesta-t-elle, la voix tremblante, comme si elle allait pleurer. C'est vous qui me dites que dès que je vous approche, vous avez des visions terribles. Vous n'avez qu'à m'éloigner définitivement de vous et vous serez tranquillisé.

Il la regarda longuement. Défilaient dans son esprit avec un sentiment de

rancune une foule de décisions menaçantes à son égard, mais finalement il la laissa repartir. Désormais, il pénétrait dans une ère de soupçons qui deviendrait dangereuse pour elle, Deborrah et éventuellement Galios. Il fallait en finir, mais elle doutait que ce qu'elle avait enregistré dans sa mémoire l'avant-veille pût servir.

Mais elle se trompait. Galios arriva dès l'ouverture de la boutique, et dès qu'ils furent isolés, il ouvrit son catalogue de tissus, en sortit une carte.

— Regardez ici, dit-il, en pointant son doigt.

Elle ne voyait qu'une grande tache jaune et lorsque le doigt de cet homme se déplaça, elle put lire en tout petit : Landal Gobi Station.

— Jadis, du temps des glaces, une grande station X, croisement de grands réseaux. Aujourd'hui, ruinée. Tout autour un grand désert à mille mètres d'altitude environ, avec des tempêtes de sable fréquentes. Un désert, Movane, un désert et la navette dans le coin. Vous avez brillamment réussi.

CHAPITRE 48

Lorsqu'elle les découvrit tous les deux sur le seuil de la porte, alors qu'elle croyait qu'Alcibion déjà venu avait oublié quelque chose, Cristella referma le battant comme prise en faute, mais tout aussitôt le rouvrit, dit stupidement :

— Il dort.

— Nous attendrons qu'il se réveille, dit Louria avec un sourire de sympathie.

Claudion et elle entrèrent, et s'assirent dans le salon. Elle leur apporta du thé, du véritable. Et puis Charlster apparut en robe de chambre, ne marquant aucune surprise. Il accepta une tasse de thé au lait et beaucoup de sucre, la but debout.

— Vous venez voir mes petits icebergs, je suppose. C'est que j'en ai déniché toute une famille, savez-vous ? Et aussitôt je les découpe en fines tranches. Vous avez déjà vu des mottes de beurre chez certains boutiquiers qui font dans le passéisme ? Eh bien, je fais la même chose, mais mon fil à découper c'est un laser.

— Celui de 87°7 Station, dit Louria sans acrimonie.

— Hé oui. Mais montons dans l'observatoire. Vous découvrirez mes clichés. Ils sont étonnants.

— Voyageur Charlster, dit Claudion, sur toute la Ceinture de Feu on note une baisse de la température de plus de dix pour cent, vingt au-dessus du Pacifique.

— C'est bien, c'est bien, dit Charlster, en se frottant les mains et montant devant eux sans difficulté. Vous voyez bien que mes icebergs existaient. Dites-le à Ann Suba, cette prétentieuse me traitait de vieux fou, mais elle n'a aucun génie. Rien. Moi je les ai tous. Vous lui apporterez mes clichés.

— La luminosité décroît de façon alarmante, insista Claudion, à l'équateur le jour a perdu un quart de sa lumière.

— Hé oui, ce sont les conséquences inévitables. Quand on vous soigne pour un cancer, de nombreuses maladies, opportunistes comme on dit, se révèlent. Elles sont moins graves que le cancer, mais tout de même

ennuyeuses. Regardez mes belles plaques. Bien sûr, elles ne sont que des vecteurs, se recouvrent par magnétisme de particules lunaires. On dirait des nids de fourmis, hein ?

— Elles fondent, protesta Claudion. Dès qu'elles se présentent au Soleil, elles fondent. La couche de cendres, de poussières, ne peut les protéger du Soleil, voyons.

— Elles fondent, mais les poussières restent collées par l'eau lourde, le dérivé du deutérium, qui elle ne fond pas. Parce que j'ai su doser la chaleur solaire à quelques dixièmes de différence... Hé hé... Vous ne saurez pas comment. De toute façon, la glace fond sous l'exposition au Soleil, malgré la couche de poussières, coule en dessous et gèle à nouveau dès que la couche lunaire atteint plus de dix mètres. Mes tranches font cent mètres. Il y a de la marge. La glace se renouvelle à l'infini et ça marche. Je vais bientôt avoir recouvert de quoi plonger le tiers de la planète dans un climat qui entre les 30^{es} nord et sud sera plus tempéré, glacial au-delà. Mais je pense affiner encore ce résultat pour éviter que les grandes masses océaniques du Sud ne gèlent en totalité. Nous aurons de grands axes de banquise. Par exemple, je songe à une bande large de mille kilomètres qui partirait de l'Inde et rejoindrait l'Antarctique. Avec les îles Chapos, la Nouvelle-Amsterdam, les Kerguelen. Mille kilomètres de large, de quoi faire rouler des milliers de trains, hein ? Bien sûr, à l'équateur il faudrait éventuellement utiliser le système Lien Rag, avec des capillaires distribuant le froid dans des arches de viaduc, mais ce qui fut possible jadis l'est encore aujourd'hui. Ensuite je créerai une autre bande de la banquise du Groenland jusqu'à l'ancien Brésil. Là on en rétrécira la largeur pour permettre une navigation. Moi je veux que les bateaux continuent à circuler, même si Opérasque ne veut pas en entendre parler.

— Opérasque, bien sûr, fit Claudion en regardant Louria.

— Pour les bateaux on prévoira des écluses. Des canaux à l'eau réchauffée, enjambés par des ponts pour les trains. Pas question de transformer une fois encore la planète en boule de glace.

Ils regardèrent les clichés, les schémas, et quand la nuit fut établie Charlster se contacta avec 87°7 Station. Là-bas, les chercheurs venaient d'évacuer en hâte les coupoles d'observation qui leur seraient interdites durant douze heures. Ils étaient furieux comme chaque soir, mais les vigiles veillaient à la stricte application des consignes.

— Merveilleux, hein ! Je savais qu'il y avait en réserve des millions de kilomètres cubes de glace. L'explosion de la Lune a libéré les lacs gelés de l'intérieur, mais aussi des myriades d'autres. La Lune était une éponge, mes bons amis, une éponge et toute cette eau se baladait dans l'orbite ancienne de

cet astre mort. Et personne ne me croyait. Maintenant c'est parti et nul ne pourra détruire mon œuvre.

— Si, dit Louria avec une émotion profonde. Il y a une personne qui le pourra.

— Ne me parlez pas de cette imbécile d'Ann Suba.

— Je ne parle pas d'elle, mais en prenant son temps et en refaisant le processus on peut. Celui qui peut le faire dans un délai assez rapide, c'est vous, Charlster. Il n'y a que vous.

Il hocha la tête, eut le petit sourire entendu de celui qui est désormais au-delà des flatteries.

— Moi, vous savez, je vais m'éteindre. Comme une chandelle à l'occasion d'un malencontreux courant d'air. Mais je ne ferai rien pour détruire cette merveille, rien. Même si je dois finir dans un cachot infect.

— Kawy est accusé de trahison et de terrorisme, Charlster, dit Claudion sèchement. Il est en fuite.

Le vieux savant haussa les épaules.

— Et alors ?

— Opérasque va être transféré en train-pénitencier, fini pour lui la belle résidence forcée avec des visites de putains, des rencontres avec des comploteurs, dont votre Alcibion. Nous sommes là pour essayer de réparer vos erreurs.

— Mes erreurs ? s'étrangla Charlster. Vous osez parler d'erreur, alors que j'ai prouvé au monde entier qu'il existait des icebergs géants dans l'espace, que cette femme que l'on admire tant n'y connaissait rien, manquait d'intuition, non d'illumination et de connaissances. Elle est restée vingt ans sans s'occuper de sciences, elle a fabriqué un petit avion, c'est tout ce qu'elle a fait et vous étiez tous en admiration.

— Charlster, il n'y aura plus de liaison clandestine avec 87°7 Station. Ce que vous nous avez montré là, maintenant, ne pourra plus apparaître sur vos écrans. Nous sommes venus vous en avertir, murmura Louria, les larmes aux yeux.

— Et ce n'est pas ce minable observatoire qui vous permettra de poursuivre votre œuvre diabolique. Permafrost devait juste tempérer le climat entre les deux tropiques, mais vous, par esprit de revanche, par mégalomanie, vous avez décidé de recouvrir la Terre entière d'une couche de poussière

épaisse. Vous souhaitiez la glaciation encore plus forte, encore plus ténébreuse, criait Claudion.

Louria essayait de le calmer, ne voulant pas que Charlster bien affaibli leur fasse une attaque brutale.

— Nous les ferons fondre vos plaques et je n’y crois pas d’ailleurs. Il y a autre chose que de la glace, voyons, sinon c’est le monde à l’envers et nos connaissances transformées en alchimie rétrograde. Pourquoi ne pas fabriquer de l’or ?

— Mais c’est possible, rétorqua amusé Charlster. Vous me plaisez dans cette fureur, Hyponias, elle me prouve que vous éprouvez au fond de vous-même un sentiment de totale impuissance envers mon œuvre. Vous savez fort bien que ce que je viens de faire, vous ne pourrez jamais le défaire, du moins pas avant une vingtaine d’années, ou bien seulement si vous réussissez à atteindre Altaï ou cette nébuleuse que Louria prend pour un Bulb. Alors là, oui, à partir de ces deux satellites vous pourriez détruire ma couverture.

Claudion se précipita vers les claviers qui commandaient les installations de 87°7 Station.

— Je vais vous prouver que vous êtes définitivement coupé de l’observatoire, que vous êtes foutu, interdit de science.

Les services de Fortalès avaient identifié les codes d’accès utilisés par Charlster et les cliqua. Effectivement, les écrans restèrent glauques. Il triomphait. Charlster lui souriait comme si tout ça importait peu. Louria eut son attention attirée par l’infime ronronnement d’un ordinateur, dans un coin, et elle s’en approcha.

— Laissez ça, rugit Charlster, en se précipitant pour la pousser si violemment qu’elle perdit l’équilibre et se raccrocha à la colonne du radiotélescope miniature. Le vieillard se campa devant le petit ordinateur, mais Claudion le saisit aux épaules et le déplaça sans ménagements. Et ce qu’il vit sur l’écran, quand il l’eut basculé, le sidéra.

— Se serait-il aussi branché sur le train-observatoire de NPST ? s’exclama Louria qui le rejoignit.

— Non, nous aurions une autre définition. Celle-là est inconnue, peut-être moins sophistiquée.

— Mon grand œuvre continue ! triomphait Charlster. Nous irons jusqu’au bout de notre programme et nous serons à jamais considérés comme le plus grand esprit ayant existé. Je vous le disais, sauf de grimper là-haut sur Altaï, ou sur ce minable Flatty, en supposant qu’il existe, vous devrez accepter de

vivre à nouveau dans le froid et un jour crépusculaire. Vous retrouverez la satisfaction d'habiter dans des trains bien chauffés, de vous pelotonner dans la sécurité que vous offrira la Caste, car au-dehors ce sera différent. Deux humains sur trois regrettaient la société ferroviaire, d'après un sondage, nous sommes en train de la leur redonner. Ceci dit, je suis content que vous soyez venus, mes enfants. Vous avez appris que quelque part, un observatoire clandestin nourri par mes programmes poursuivra indéfiniment mon œuvre.

CHAPITRE 49

Dans la nuit, espérant que Monkey le requin dormait, il gagna l'embouchure de la rivière. Il avait emporté de quoi survivre et un sac de couchage car il avait froid depuis quelques nuits. Il avait l'impression que la calanque ne se gorgeait plus d'air chaud comme au début, et que l'ombre qui coulait des parois, une fois passé midi, arrivait désormais encore plus tôt. Pourtant, l'hémisphère Sud basculait dans l'été, même si les changements de saison étaient peu sensibles. À cette latitude, elles étaient plus difficiles à identifier qu'aux Kerguelen...

Dès que la lumière revint, il observa que Songe n'apparaissait pas sur le pont du *Jocker*. Depuis la veille elle s'était enfermée, certainement dans leur cabine. Épuisée par son retour ? Comment avait-elle trouvé de l'huile pour les moteurs ? Elle ne s'était donc pas beaucoup éloignée. Mais pourquoi revenait-elle ?

À peine s'était-il allongé dans des touffes de végétation malade, sur un promontoire avançant au-dessus de l'eau, que des bruits de moteur l'affolèrent. Il pensa un instant qu'un bateau pénétrait dans la calanque, et craignit tout de suite les pirates asiatiques. Mais aussi loin qu'il puisse voir en direction de la haute mer, il n'apercevait aucune silhouette de bâtiment. Ce fut quand le vacarme lui tomba dessus, qu'il se renversa sur le dos et découvrit le dirigeable. Une seconde, il crut qu'il s'agissait du dirigeavion de Lienty, mais la croix noire sur fond blanc appartenait à un dirigeable de la papauté. Il s'agissait même de *Vatican-Saint-Jean*. Venait-il dans le coin à cause de cette tribu de Néos dont on lui avait vaguement parlé, et qu'un ancien mécano du dirigeavion se serait chargé de diriger ? Il suivit le gros aérostat fuselé qui ralentissait nettement. Il était si fasciné qu'il en oubliait le baleinier et, quand il s'en rendit compte, il constata que rien n'avait bougé à bord, que personne n'apparaissait. Il se demanda si c'était bien Songe qui l'avait ramené dans le coin. Peut-être avait-elle été attaquée, jetée à la mer ? Ses ravisseurs étaient ancrés là sans se douter que lui s'y trouvait et les guettait. Mais il abandonna cette idée, car personne ne se décidait à monter sur le pont.

L'impatience finit par le gagner, surtout lorsqu'il eut pris un peu de nourriture et ne sut que faire, ainsi allongé dans des broussailles sur un promontoire surmontant la crique. Il voyait le requin qui tournait en rond autour du petit baleinier, attendant que l'on balance les ordures par-dessus bord. Ce n'était plus un animal, mais un estomac avec des dents énormes et un aileron. Une fois par jour, durant une bonne demi-heure, il venait attaquer le

bordé de sa jonque, finissant par ébranler les clins à force de se jeter tête baissée sur eux avec une force considérable. Lorsque la nuit se prépara, il regrettait déjà son hamac, enfin l'un de ceux qu'il choisissait chaque nuit, ses installations, les vêtements féminins dans les équipets. Leur présence le rassurait. Il lui arrivait d'enfiler une robe et des souliers à talons pour aller et venir dans l'entrepont, éveillant les échos anciens de ces femmes mortes.

Il regagna son épave, tant qu'il y voyait assez pour éviter Monkey. Il utilisait une pompe à main servant à gonfler les pneumatiques. Le requin détestait recevoir ce jet d'air comprimé sur la gueule.

Une fois à bord, il prépara son repas, mais allait sans cesse au hublot donnant sur le baleinier. Aucune lumière n'apparaissait. Il essaya de se coucher dans un hamac, mais ne parvenant pas à dormir il se releva, alla regarder si enfin Songe avait éclairé une lampe, mais tout était obscur. Il calcula qu'il devrait patienter dix heures avant le jour. Malgré le danger que représentait Monkey, il décida de rejoindre le *Jocker*. Il ouvrit une boîte de viande, projetant de la lancer à tout hasard dans l'eau s'il entendait bouillonner celle-ci. Pour happer, Monkey devait se renverser en partie sur un des côtés et ne pouvait le faire silencieusement. Ce requin titulaire de l'endroit vivait-il en solitaire, parce que trop âgé pour se défendre au sein d'une meute ?

Ce meurt-de-faim le laissa traverser avec son radeau de fortune, dont il attacha l'amarre à la rambarde. Il grimpa à bord aussi silencieusement qu'il put, trouva le roof ouvert et y plongea sa tête, la retira aussitôt à cause d'une puanteur effroyable, une vapeur suffocante.

Songe ? Son cadavre ? Ses dernières forces avaient été pour revenir auprès de lui ? Il glissa vers l'étrave, souleva une trappe de trou d'homme, effectuant un courant d'air. Enfin, il essaya, car il n'y avait pas un souffle, mais peu à peu il lui sembla que l'air empoisonné s'enfuyait. La terreur de découvrir le corps de Songe en pleine décomposition se joignait à la douleur de l'avoir perdue. Il ne l'avait jamais follement aimée, mais il lui était attaché.

Leur cabine se trouvait après le petit carré. En face, il y en avait une autre, puis vers l'avant le local de l'équipage.

Curieusement, la puanteur venait de la cabine qu'ils gardaient vide. Pourquoi Songe serait-elle allée mourir dans celle-là, plutôt que dans la leur, si un brin de sentimentalité l'avait accompagnée dans ses derniers instants ?

Et puis une évidence lui apparut. Le baleinier n'était ancré que depuis une trentaine d'heures. Songe l'avait conduit jusque-là, avait jeté l'ancre, déroulé la chaîne. Pour ce faire il fallait une bonne dose d'énergie. Même si elle s'était couchée ensuite pour mourir, son corps n'aurait pas connu aussi vite l'outrage

de la décomposition. D'autant plus que la température torride avait curieusement chuté.

Il s'appuya contre la porte de leur cabine qui, mal refermée, céda. Machinalement il chercha le commutateur, et la lampe centrale l'éblouit si fort qu'il dut cacher ses yeux avec sa main. Il la releva lentement, vit le corps allongé sur la couchette, respira une forte odeur de bière et d'alcool. Il s'approcha, envoya promener sans le vouloir des bouteilles et des boîtes vides. Songe, ivre-morte, dormait en position de fœtus, exhalant une haleine de distillerie. Il recula, incrédule, revint se pencher. Aucun doute, elle ronflait.

La mort était en face, en train de boursoufler, liquéfier un corps inconnu. Il trouva la porte fermée stupidement à double tour, l'ouvrit, la repoussa et ne respira plus, le temps qu'un flot de puanteur s'échappe, tournoie dans le courant d'air qu'il avait créé. Il dut reprendre son souffle, crut vomir, avança pour donner de la lumière.

Il vit tout de suite un pied menu et reconnut les orteils. Il portait toujours sur lui leur moulage et les connaissait au point qu'il les aurait identifiés en les touchant, les yeux fermés. Oubliant sa répugnance, il les caressa. Contrairement au reste, ils étaient momifiés, seulement glacés. C'était sa sylphide. D'ailleurs sa robe pendait à une patère de la cloison. Aucun doute. Seulement ce n'était pas le corps d'une jeune fille qui gisait dénudé, ravagé, un couteau planté dans le ventre, juste au-dessus du pénis.

CHAPITRE 50

Venant de recevoir l'information, Lien Rag, furieux, rencontra Lienty juste avant que Léonora Cabana n'intervienne en tant qu'invitée à la tribune de l'Assemblée. Déjà Lien Rag était mécontent que Quinçon ait pris cette initiative, mais la jupe courte de la future présidente de la Patagonie orientale, ses regards provocateurs et ses sourires charmants avaient amené le président de l'Assemblée à faire cette proposition, alors que cette visite n'était même pas officielle.

— Que se passe-t-il ? dit Lienty, tu as l'air en pétard.

— Pie XIII vient d'envoyer un évêque auprès des Néos de Olivary, du père Sosthène si tu préfères. C'est radio Vatican qui vient de l'annoncer, relayé par la Nouvelle-Amsterdam, bien sûr.

— Pour quelles raisons ?

— Prévention d'un schisme. Le père Sosthène est menacé d'excommunication s'il persiste à se prendre pour un prêtre, alors qu'il n'a pas reçu les ordres.

— Olivary, du moins quand je le rencontre avec ses fidèles, n'a jamais dit la messe. Il fait prier ses Néos, mais c'est tout. Il n'y a pas de culte selon le canon de l'Église et je ne vois pas en quoi il peut gêner le vieux pontife.

— Je vais envoyer une mise en garde au pape. Olivary est des Kerguelen et les premiers nous avons pris terre dans cette partie de l'ancienne Nouvelle-Zélande. J'envisage d'embarquer à bord du dirigeavion, en espérant arriver là-bas pendant que cet évêque s'y trouve, un certain Émile Fils-du-Couronnement.

— Tu veux entrer en conflit avec Alone-Vatican ?

— Je veux qu'on respecte notre antériorité. Nous avons un contrat avec les cultivateurs du coin et Olivary, et nous le respecterons. L'intervention du pape est une ingérence.

— Tu ne peux soulever la question tant que cette jolie femme est dans nos murs, dit Lienty. C'est vraiment une fille étonnante. Je crois qu'elle nous surprendra dans les temps à venir.

Lien Rag haussa les épaules. Il était très agacé par Léonora. Yeuse lui avait téléphoné pour lui poser quelques questions sans intérêt, mais il la sentait très inquiète. Il ne savait s'il l'avait rassurée. Lorsque plus tard il avait annoncé à la jeune femme qu'elle passerait la nuit dans les appartements officiels, au siège du gouvernement, elle avait paru déçue.

— J'aime beaucoup votre maison, avait-elle dit, et je ne pensais pas un seul instant prétendre à une réception aussi conformiste.

Il avait cru pouvoir traduire ces paroles en regrets de ne pas rester la nuit sous son toit, pour essayer de sonder sa fidélité envers sa rivale en politique, Yeuse.

— Il y aura quand même séance ordinaire, une fois que cette charmante dame en aura terminé ?

— En principe oui, pourquoi ?

— Kerchinian.

— Encore lui, que veut-il cette fois ?

— Il veut demander si nous avons fait établir une fiche des relevés de la température ces derniers temps et calculer une moyenne. Il posera aussi la question sur la qualité du jour qui d'après lui suit en moindre durée la chute du thermomètre.

— Tout le monde l'a remarqué, s'énerma Lien Rag, et ce n'est pas notre affaire. On ne peut tout de même pas intervenir sur le temps, quoi qu'en pense le représentant de la Nouvelle Société Marxiste.

— Lien, c'est sérieux, nous allons vers l'été austral et cette nuit il a gelé. Les serristes sont inquiets à cause d'une dépense inattendue de fuphoc. Et ce matin encore le jour avait plusieurs minutes de retard.

Lien Rag regagna son banc juste comme Quinçon présentait la future présidente de la Patagonie orientale sous un tonnerre d'applaudissements. Il regarda alors par la fenêtre proche et eut un curieux sentiment. Il avait l'impression que le ciel se croûtait comme du temps de la glaciation d'autrefois.

CHAPITRE 51

Le *Mistake* avançait dans une mer très plate, très noire aussi puisqu'elle était le reflet d'un ciel sombre. À l'avant, Fleur plongeait régulièrement sa sonde thermique dans l'eau et relevait la température de la mer. Ensuite elle relevait celle de l'air.

Kurty examinait le ciel. Il allait pleuvoir et le vent devrait se lever s'il en croyait le baromètre. Ils étaient fortement engagés dans le Serpent Gris, et les îles Tonga se trouvaient quelque part sur bâbord, certainement inhabitées. Ou alors elles l'étaient de fraîche date, depuis que les navigateurs avaient découvert ce passage dans la Ceinture de Feu. Ils avaient croisé d'autres praos, d'autres pirogues qui paraissaient descendre vers le Sud à force de rames et de voile. Fleur estimait que ces gens-là fuyaient un danger qui ne pouvait être que les jonques pirates, mais ils n'en avaient rencontré aucune. Pour l'instant l'air était d'un calme effrayant.

— La moyenne ne cesse de dégringoler. La température de l'eau est plus lente à évoluer puisque cette masse énorme constitue un volant thermique régulateur, mais l'air, lui, ne trompe pas. Nous aurions dû affronter au moins du quarante-cinq par ici, à hauteur du Capricorne, et je n'ai pas vingt-cinq.

— Nous aurons une tempête. J'ai envie de foncer vers l'ouest à la recherche d'un abri.

— Kurty, j'ai examiné ces nuages. Ce ne sont pas des nuages de pluie.

— Tu as vu leur noirceur sinistre ?

— Ce n'est pas une teinte interne, mais projetée. Si tu les examines bien, ils sont assez anodins, mais au-dessus d'eux il y a comme une chape d'une noirceur impressionnante.

— De toute façon, il y aura du vent fort, peut-être une tempête et je veux rejoindre un abri rapproché.

— Kurty, j'ai peur.

Il crut ne pas avoir bien entendu, lui fit répéter, resta interloqué.

— Je ne t'ai jamais entendu prononcer ce mot, que ce soit dans l'extrême Nord, le Chenal Noir, jamais !

— Nous allons chercher un abri, mais lorsque le coup de vent sera terminé nous devrions réfléchir sur l'éventualité d'un retour chez nous. Je ne veux pas te forcer la main, il faut en discuter, mais il se passe en ce moment des phénomènes climatiques étranges. On dirait que nous allons lentement vers la fin du monde, la fin d'un monde tel que je le connaissais depuis ma naissance il y a dix-huit ans.

FIN

Imprimé par BUSSIÈRE, CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en septembre 2002

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13

Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 24590. – Dépôt légal : septembre 2002.

Imprimé en France

[1] Voir *Chroniques glaciaires* VI, VII, VIII et IX.

[2] *L'Œil parasite*, *Chroniques glaciaires*, n° VII.